

La Revue du Cercle Généalogique des Deux-Sèvres

Généa
79

**LA REVUE DU CERCLE
GÉNÉALOGIQUE DES
DEUX-SÈVRES**

DÉCEMBRE 2022 — N° 117



**DEUX-SÈVRES
26 HISTOIRES DE MIGRATION**

SOMMAIRE

Photo de couverture : Niort. Camion de déménagement et transports par autos L. Georgeot, 33 rue Saint-Maixent à Niort (AD79 Cote 40 FI 14294)

Le mot du Cercle	2
A Comme Aloysia Dietz épouse Fremont	3
B Comme Bretons à Saint-Georges-de-Noisé (79)	5
C Comme Chauffepied	6
D Comme destin d'un Creusoise	8
E Comme Elie venu de Poméranie	10
F Comme Francisco Rodrigo	12
G Comme Gâtine, je t'ai quittée !	14
H Comme héritage un peu lourd à porter	17
I Comme institutrice Julia Monguilholou épouse Bineau	18
J Comme « je pars... »	19
K Comme Kérigen, Knéringen, Kemmerer...	21
L Comme Louis Thouin	24
M Comme Manitoba	26
N Comme Normand, Tourangeau...	28
O Comme Orne	30
P Comme phylloxérique via les papilles !	33
Q Comme qu'est-ce qu'on entend ?	35
R Comme Roche Maurice, chaudronnier colporteur	37
S Comme (de) Saint-Michel-Chef-Chef à Nueil	40
T comme travailleurs étrangers au XVIII ^e siècle	42
U comme migration d'Usseau à Rochefort	45
V comme Victor Davignac	48
W comme Westermann, le boucher de la Vendée	50
X comme de DamviX à Saint-Maixent	52
Y comme y aller, y vivre, y rester...	53
Z comme Zingreau	57
Z comme zoom sur la migration de la famille Prunier	59
Souvenirs du deuxième semestre 2022	63

ADHÉSION ET ABONNEMENT 2022

- Cotisation de base incluant l'accès au bulletin en ligne :	29 €
- Supplément pour bulletin version papier :	25 €
- Supplément pour bulletin papier hors France métropolitaine :	40 €

Mise en page de la revue : Françoise CLAIRAND et Raymond DEBORDE

Responsable de la publication : Raymond DEBORDE

Reproduction interdite des textes et illustrations.

Les articles n'engagent que leurs auteurs ou signataires.

Les articles et documents ne sont pas retournés.

Version papier imprimée par Imprimerie Nouvelle Angevin.



CERCLE GÉNÉALOGIQUE DES DEUX-SÈVRES

Siège social : Archives départementales
26 rue de la Blauderie 79022 NIORT CEDEX
Siret n° 409 984 0085 0001
Association loi 1901 – J.O du 4.07.1990
05 49 08 55 75 Local Archives départementales
05 49 08 53 40 Local Pierre-de-Coubertin
(Laisser un message)
Courriel genea79@orange.fr

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Raymond DEBORDE
Vice-présidentes	Monique BUREAU Nadège DEJOUX
Secrétaire	Sylviane CLERGEAUD
Secrétaires adjointes	Danièle BILLAUDEAU Anne-Marie MOREAU
Trésorier	Claude BRANGIER
Trésorier adjoint	Jean-Philippe POIGNANT
Administrateurs	Nicole BONNEAU Françoise CLAIRAND Stéphane DALLET Sylvie DEBORDE Serge JARDIN Frédéric PONTOIZEAU Brigitte PROUST Jacqueline TEXIER

26 histoires de migrations ! 26 histoires réalisées dans le cadre du Challenge AZ auquel nous participons depuis plusieurs années sur notre blog ! 26 histoires très différentes qui nous entraînent dans des endroits très variés à des époques plus ou moins lointaines ! Elles nous racontent que, de tout temps et pour de multiples raisons heureuses ou malheureuses, certains ont dû ou voulu venir « chez nous », et que d'autres ont dû ou voulu en partir.

La généalogie va donc nous faire réviser dans ce numéro de Généa79 la géographie autant que l'histoire. Nous y parlons du temps passé et nous découvrons des territoires plus ou moins exotiques, l'Allemagne et la Bretagne, la Lituanie et la Normandie, le Portugal et le Cantal...

Je veux remercier tous les auteurs qui se sont joints à moi pour participer à ce challenge d'écriture cette année. Certains sont des habitués de l'exercice, d'autres sont des petits nouveaux. Tous ont respecté la règle du jeu, même Cécile qui nous promène dans le centre-ville de Niort.

Un 27^e texte, rédigé par Monique, est venu au dernier moment se rajouter : celui consacré à l'histoire de Pierre PRUNIER et de sa famille partie outre-Atlantique en 1842. Nous nous devons absolument d'évoquer cette migration : une de ses descendantes, Jannel BLUE, elle-même généalogiste, est venue en octobre de Floride où elle réside à notre rencontre. Elle savait que son ancêtre Pierre PRUNIER, natif d'Azay-sur-Thouet, avait quitté les Deux-Sèvres avec sa femme, Félicité TETROU, et leurs enfants, qu'il avait pris le bateau au Havre et qu'il s'était installé en Amérique, plus précisément au Texas. N'étant pas francophone, Jannel espérait



Jannel, 3^e en partant de la gauche, accueillie par Généa79

notre aide pour explorer l'ascendance de cette branche poitevine de son arbre généalogique. Bien lui en a pris, elle est repartie avec un document de 263 pages qui raconte la vie de ses ancêtres de Gâtine, paysans, artisans et même faiseurs de bois chantant... Elle a pu également profiter pendant deux riches journées de l'accompagnement de Danièle, Monique et Jacqueline, des traductions de Françoise et Céline, des visites organisées par Serge dans les lieux où ses ancêtres avaient vécu, de la présentation aux AD par Stéphane d'un acte notarié de 1640 évoquant un litige où était impliqué un de ses ancêtres. Le séjour de Jannel BLUE en Deux-Sèvres a été raconté en détail et [en feuilleton](#) (7 épisodes !) sur le blog par Monique.

Jannel a eu un beau cadeau de fin d'année avant l'heure. J'espère qu'il en sera de même pour vous avec ce numéro. Je vous souhaite de très bonnes fêtes de fin d'année.

Raymond DEBORDE

P.S. Plusieurs textes des Challenges AZ des années précédentes ont été lus par le comédien Christophe BAILLARGEAU lors de quatre soirées organisées au mois d'octobre dans différentes bibliothèques du département. Ces lectures se sont déroulées dans le cadre du festival *Terres de lecture* initié par la Médiathèque départementale des Deux-Sèvres. Ce furent de belles rencontres avec un public nombreux et intéressé. J'espère que nous pourrions renouveler un jour ce beau partenariat. Voilà qui nous encourage pour le moins à persévérer avec cet exercice annuel d'écriture généalogique.

A COMME ALOYSIA DIETZ ÉPOUSE FREMONT UNE AUTRICHIENNE À BRION-PRÈS-THOUET

1- Les FREMONT une famille du Thouarsais

Avant de nous intéresser à l'histoire d'Aloysia, il semble important de se pencher sur l'histoire de la famille de son mari, les FREMONT. Théophile FREMONT, originaire de Bagneux et Léonie COCHARD, originaire de Brion-près-Thouet, vivant au hameau d'Etambé, ont deux enfants : Marie Yvonne (1871-1956) épouse en 1889 de Joseph LEMONNIER et un fils Jules Henri (1872-1912), le mari d'Aloysia.

Les FREMONT sont issus d'une longue lignée de meuniers dans la région de Montreuil-Bellay et du nord Deux-Sèvres. Théophile FREMONT exercera deux mandats de maire de Brion. Il s'agit d'une famille aisée possédant du terrain et des capitaux, ce qui laisse à Jules pour seul travail le fait de gérer son patrimoine et de s'adonner à son loisir : le dessin. La carrière de Jules FREMONT est celle d'un artiste dilettante mais avec un certain talent. Deux de ses dessins « *Vue du château de Thouars en arrivant par la basse rue* » et « *Un coureur* » (un mendiant) seront exposés à Niort en 1903. Par le biais de la famille de Jules FREMONT, subsiste aujourd'hui, à ma connaissance, deux dessins vendus aux enchères en 2016. Le premier est un dessin typique des moulins anciens de l'Anjou et du Poitou daté de 1901, l'autre, bien que vendu sous le titre « *Village animé* » est en fait une représentation de l'ancienne configuration de l'Hôtel dit « du Roi de Pologne » d'Angers.



En 1906, Jules FREMONT vit à Taizon (hameau partagé à l'époque entre Argenton-l'Église et Bagneux, aujourd'hui commune unique de Loretz-d'Argenton) et est propriétaire vigneron. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il a très certainement côtoyé la famille BODET de ce même village dont subsiste aujourd'hui un fonds photographique de plaques de verre. Jules FREMONT a dessiné un mendiant et Gustave BODET en a photographié beaucoup, il y a peut-être un lien.

Mais bien au-delà des rives de la Loire, du Maine et du Thouet, Jules Henri FREMONT voyage et il fait la connaissance de Aloysia DIETZ avec laquelle il se mariera à Munich (Bavière) le 2 juillet 1908. Je n'ai malheureusement pas pu trouver la raison de ce voyage en Allemagne, mais on apprend dans la succession de Jules FREMONT qu'il possédait des actions d'entreprises à l'étranger. Était-il gestionnaire de ses biens aussi directement pour faire le voyage lui-même ? Cela nous restera donc une énigme. On peut dans une hypothèse bien moins romantique penser éventuellement aux agences matrimoniales qui ont fort succès à l'époque dans la petite bourgeoisie où il y avait des jeunes femmes d'origine étrangère de bonne famille.

2- Aloysia DIETZ, ses origines autrichiennes

Aloysia DIETZ est née le 28 mars 1880 à Alkoven (Autriche), fille naturelle de Maria DIETZ, chiffonnière et de père inconnu. Sur son acte de naissance sont mentionnés également ses grands-parents, Friedrich DIETZ, tailleur d'habits et Rosalie, née Eichingen, domiciliés à Peuerbach. La seule information

à notre disposition c'est que Maria, la mère d'Aloysia est décédée en 1908, dans les environs de Salzbourg. Comme vous pouvez le voir, un acte en Autriche est facile dans sa disposition mais très difficile à la lecture et heureusement j'ai eu de l'aide.

[Startseite](#) / [Österreich](#) / [Oberösterreich: Rk. Diözese Linz](#) / [Alkoven](#) / [Taufen - Duplikate 188](#)



3- 1908-1909, le retour à Brion

Fraîchement mariés, Jules et Aloysia rentrent sur Brion-près-Thouet et Aloysia est enceinte. Le 24 avril 1909, pour se conformer à la loi française, le mariage en Allemagne est retranscrit à Brion et corrigé car sur le mariage allemand, la mère de Jules est nommée GOCHARD au lieu de COCHARD et ce malgré le paiement d'un traducteur pour son acte de naissance pour pouvoir se marier en Allemagne. D'ailleurs, Jules paiera également un traducteur pour retranscrire son mariage en France. On peut supposer qu'ils sont revenus quelques mois avant car ce genre de démarches administratives prenait du temps, même avec son père comme maire.

4- 1909-1912, la mort de l'enfant, la mort d'Aloysia, l'internement et la mort de Jules.

En ce 8 mai 1909, Jules et Aloysia s'apprêtent à être parents mais malheureusement l'enfant est mort-né, c'était un garçon. L'acte de décès est rédigé par Théophile, le grand père, en présence de Jules, et de Henri LAMBERT, un voisin de Brion. L'état d'Aloysia a l'air grave et malheureusement le pire se produit : le 11 mai 1909, Aloysia DIETZ épouse FREMONT meurt. En 3 jours, la vie de Jules FREMONT a basculé. Le décès d'Aloysia est déclaré à Théophile par Eugène GADIOU, instituteur et Louis PIET, garde champêtre. La succession d'Aloysia revient naturellement à Jules car le mariage était valide en France (depuis moins d'un mois certes).

Jules commence à avoir des problèmes psychiatriques, son état s'aggrave au point que le 1^{er} décembre 1909, il est définitivement réformé de tout engagement militaire par la commission de réforme de Parthenay pour aliénation mentale et est interné à Sainte-Gemmes-sur-Loire (Maine-et-Loire). Jules a cependant, avec l'aide de son père, le temps de rédiger un testament faisant de son père son légataire universel et tuteur. Malheureusement, les archives (bien qu'elles existent) de l'asile de Sainte-Gemmes-sur-Loire sont difficilement accessibles puisqu'encore sur site et non aux Archives départementales. On apprend par le biais de sa fiche militaire que Jules FREMONT décède le 5 juin 1912 à Sainte-Gemmes-sur-Loire, certainement suite à un deuxième internement.

Remerciements

- Famille de Yvonne LEMONNIER née FREMONT en la personne de Michel LEROY
- Étude Xavier DE LA PERRAUDIERE d'Angers pour les photos des œuvres vendues en 2016
- Groupe Facebook Généalogie Anjou pour l'identification du lieu du dessin
- Groupe Facebook Ahnenforschung in Oberosterreich (groupe de généalogie de Haute Autriche) pour les recherches concernant Aloysia DIETZ et sa mère.
- Sylviane, Raymond, Monique et les auteurs du ChallengeAZ pour les pistes sur la généalogie en Autriche et sur la mort d'Aloysia.

Xavier CHOQUET
blog [Nids de moineaux](#)

B COMME BRETONS À SAINT-GEORGES-DE-NOISNÉ (79)

Le Morbihan (qui signifie en breton, petite mer, c'est-à-dire le golfe du même nom) a été un département considéré longtemps comme arriéré avec une agriculture pauvre, petite, autarcique, de polyculture et d'élevage.

Entre 1900 et 1929, la modernisation est très relative, dans les zones rurales, il n'y a pas encore l'eau courante et peu d'électricité. Les écrémeuses et les barattes fonctionnent encore à l'huile de coude pour faire du beurre.

La crise dans les années 30 va bouleverser le monde agricole. Le prix des céréales s'effondrant à partir de 1932, les paysans peinent à payer fermages et impôts, à rembourser leurs prêts. Beaucoup de paysans sont contraints de vendre leur ferme jusqu'à la moitié de leur valeur, la tension monte lors de ces ventes-saisies (affrontements quelques fois très violents à Quimperlé, Querrien...). La patate ne se vend plus, à Roscoff, les exportations de pommes de terre ont connu une baisse de plus de 99 % en une année. Cette crise va profondément marquer le monde paysan économiquement mais également idéologiquement. Le chômage grimpe.

La Bretagne connaît une forte poussée démographique. Région restée rurale, son sous-développement industriel provoque une émigration économique importante vers Paris, la région du Sud-Ouest et le Poitou.

Le partage du fonds familial a été dans 2 % des cas l'occasion de la migration. Même sans fractionnement du domaine, les familles trop nombreuses ne peuvent subsister sur des superficies étonnamment réduites. 12 % partent car leurs ressources sont insuffisantes pour s'installer, c'est en réalité 42 % des migrants, fils d'exploitants vivant chez leurs parents ou ouvriers agricoles désireux d'accéder à l'exploitation, qui n'ont pu trouver de place en Bretagne. Dans certaines familles nombreuses, certains jeunes abandonnent à l'aîné la direction du domaine paternel et les cadets, ne voulant pas devenir domestiques, vont émigrer.

Terres insuffisantes pour les besoins des familles, impossibilité de s'étendre et d'obtenir des terres en fermages, exigüité des ressources ne permettant pas de s'établir, telles sont les raisons qui figurent dans les dossiers de migrants.

L'aventure était à vrai dire extraordinaire pour ces paysans dont beaucoup n'avaient jamais pris le train et ne parlaient que le breton. Elle ne put se réaliser que dans le cadre d'une émigration organisée dès 1920 par l'office central des syndicats agricoles de Landerneau et avec l'aide de l'église catholique.

Du côté breton fut organisé le plan général d'émigration. Il s'agissait de "garder les Bretons groupés autour des centres et des sous-centres bien choisis pour qu'ils puissent se soutenir". À cet effet, on organisa des convois : le nombre des candidats, celui des domaines permirent de prévoir des convois emportant une quarantaine de personnes dans un secteur déterminé.

C'est dans ce contexte-là qu'en 1930, Jean Mathurin, né en 1908 à Brandivy, neuvième enfant d'une famille de 11, se retrouve salarié dans la ferme des Héraudières à Saint-Georges-de-Noisné, dans les Deux-Sèvres.

Et à la même époque, dans la ferme voisine, aux Cariotières, chez Monsieur et Madame Couzin, Antoinette, née en 1913 à Pluvigner, va être engagée comme servante.

Pendant pratiquement deux années (1930 à 1932), tous les deux travaillent sur Saint-Georges-de-Noisné, loin de leur Bretagne natale. Ils vont finir par faire connaissance et en novembre 1932, ils se marient à Pluvigner et trouveront ensuite du travail au pays. Pendant deux ans, Jean Mathurin va exercer le métier de couvreur de chaume et va habiter avec Antoinette la maison familiale à Brandivy. Les deux premières filles vont naître ici. Ensuite, avec quelques économies en poche, ils partiront s'installer dans une ferme à Kerthomas de Plumergat. Jusque dans les années 1950, il n'existait pas de chemin desservant cette ferme, on y accédait à travers champs ! Et les terres n'étaient pas toutes exploitables, des parcelles incultes, couvertes d'ajoncs nains, espèces caractéristiques de la lande qui

recouvrait encore une bonne partie de la campagne bretonne ! Ce n'était pas les bonnes terres des Deux-Sèvres, il a fallu défricher des parcelles, les travailler dur pour les rendre exploitables...

Deux autres enfants verront le jour dans les années 1940. Le couple vivait difficilement avec quatre enfants au foyer et de maigres revenus. Et nous allons revivre la même histoire vingt ans plus tard puisque, n'ayant pas suffisamment de travail dans le monde paysan en Bretagne, l'aînée de la famille, à l'aube de ses 16 ans, va partir travailler dans les Deux-Sèvres, elle sera gagée dans une ferme à Vasles. Ce sera une mauvaise expérience pour elle puisque les patrons s'avèrent pas très honnêtes, demandant de durs labeurs sans la nourrir convenablement. Pour compléter ses repas, elle prélevait quelques pommes de terre cuites dans des grands chaudrons et destinées aux cochons.

Par chance, elle a pu avertir les parents qui vont lui trouver une nouvelle famille à Saint-Germier, une maison tout à fait différente, avec trois grands enfants, il y avait beaucoup à faire, surtout beaucoup de linge à laver, à repasser, mais une famille agréable où il faisait bon travailler ! La seconde fille sera bien gagée dans une ferme, tout près du bourg de Saint-Germier mais celle-ci ne supportant pas le dépaysement, elle retournera très vite travailler au pays, elle sera employée dans des parcs à huîtres.



L'aînée était fort appréciée de ses patrons, travaillant énormément, elle avait son dimanche pour se reposer et faire connaissance avec les jeunes du village. Quelque temps après, en juin 1951, elle va rencontrer un jeune homme qui venait d'être libéré du service militaire. Ils ne se quitteront plus puisque leur mariage sera programmé courant octobre 1951 à Saint-Germier ! C'est ainsi que sa vie toute entière se déroulera dans les Deux-Sèvres, sa terre adoptive !!

Et je me poserai toujours la question... Quand les parents venaient rendre visite à leur fille, mariée et habitant Soudan, ils n'ont jamais parlé ni demandé à retourner sur Saint-Georges-de-Noisné, là où ils étaient venus travailler dans leur jeunesse.... Sans aucun doute, pour eux, l'exil avait été douloureux !

Autour de moi, je rencontre énormément de personnes originaires de Bretagne. Ce n'est pas étonnant puisqu'après la Seconde Guerre mondiale, cette région n'offrant pas plus de travail, beaucoup de Bretonnes et Bretons se sont retrouvés dans les Deux-Sèvres.

Claudette BRANGIER

C COMME CHAUFEPID (LES MIGRATIONS DE LA FAMILLE)

De tous temps, j'ai quitté ma maison avec la sourde impression que je n'allais pas y revenir. Aujourd'hui encore, que je parte pour un week-end ou plusieurs jours, je fais en sorte de laisser une maison en ordre, propre...etc. J'ai l'intime conviction que mes ancêtres de Chauffepied, au-delà des siècles, m'ont transmis cette réalité : on peut un jour fermer la porte de chez soi et ne jamais y retourner.

Les migrations dans la famille de Chauffepied furent tout d'abord volontaires. On trouve trace d'un Dominique Calfopedi, au XV^e siècle, quittant l'Italie pour suivre le roi Charles VIII, qui l'anoblira pour s'être battu à ses côtés. Installée dans le sud-ouest de la France, la famille transforme son nom en Caufapé. En 1561, Jehan de Caufapé embrasse la religion réformée. En 1568, il est nommé ministre à Marennnes et convertit son nom en Jehan de Chauffepied. Son fils Jehan sera pasteur



Blason des de Chauffepied

à Niort, et les fils de celui-ci Benjamin : pasteur à La Mothe-Saint-Héray et Second à Champdeniers.

La Révocation de l'Édit de Nantes, le 18 octobre 1685, par l'Édit de Fontainebleau, viendra bouleverser cette famille protestante et installée en Poitou depuis plus de 120 ans. Pour Anne de Chauffepied, ses sœurs et ses frères, les enfants de Second, la vie va basculer.

Second, fils du précédent, pasteur à Aulnay-de-Saintonge, et Marie-Claude, dite mademoiselle des Aubiers, se trouvaient à La Rochelle chez les demoiselles Bion, leurs amies. Le lendemain de la Révocation, ils réussirent à embarquer sur un bateau qui les emmena à Amsterdam.

Catherine, dite mademoiselle de la Croisette, se réfugiera un temps au château d'Olbreuse, puis restera cachée chez les demoiselles Bion à La Rochelle, avant, elle aussi de trouver en mars 1687, un embarquement afin de rejoindre Balk en Hollande.

Quant à Samuel, pasteur chez le marquis de Vérac, au château de Couhé, il est dans un premier temps envoyé à Bressuire et Thouars pour baptiser les enfants de coreligionnaires. Puis considérant que sa mission n'a plus lieu d'être, il ira à Poitiers demander un passeport et une feuille de route. Comble de l'ironie, celui qui lui remettra ces documents ne sera autre que le marquis de Vérac, ayant abjuré. Celui-là même qui avait tenu tête à l'intendant Marillac, venu au moment du prêche de Samuel, pour essayer de convertir l'assemblée présente. Samuel, sa femme Marie Marbœuf de la Rimbaudière et leur bébé Suzanne, n'ayant que quinze jours pour quitter la France, embarqueront avec d'autres pasteurs sur un bateau en novembre 1686 à La Rochelle. Une souffrance terrible pour Marie qui devra laisser ses parents âgés, dont elle était la fille unique chérie, et à qui il est interdit de quitter la France. Après un passage à Falmouth, Samuel rejoindra son frère Second à Balk*.

Pour Anne de Chauffepied, figure plus connue de la famille et de l'histoire des Huguenots, le choix de rester là où elle avait vécu avec les siens, mais avec l'obligation d'abjurer, n'était, je pense, pas concevable. Avant d'envisager la fuite vers la Hollande pour y rejoindre ses frères et sœurs, il y eut pour elle, ses tantes du même âge qu'elle et ses amies, des mois d'errance, de quête de refuge dans la famille de sa mère, les de La Forest à Mauzé, au château d'Olbreuse, puis à La Rochelle. Son manuscrit écrit en exil et publié par la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, relate ces moments douloureux. Beaucoup de protestants, à l'instar de Anne tentèrent de quitter le royaume. En



Psautier de Anne de Chauffepied

avril 1686, le bateau anglais, sur lequel elle avait réussi

à embarquer avec ses amies et nombre de coreligionnaires, fut arraisonné par les soldats du roi. Tous ces gens furent emmenés à la citadelle de monsieur de Vauban, à Saint-Martin, dans l'île de Ré. Va alors commencer pour eux des mois, voire des années d'enfermement jusqu'à l'abjuration. C'est ainsi que Anne y restera plus d'un an, recevant la visite de convertisseur, changeant de cachot, vivant dans une attente interminable. En mai 1687, elle est emmenée au couvent des Ursulines à Niort, avant d'être transférée dans le Perche à l'abbaye d'Arcisses. Un an plus tard, devant sa résistance à la conversion, le roi se résoudra à la faire expulser. Se retrouvant avec certaines de ses amies, elles seront embarquées sur un bateau hollandais dans le port de Dieppe, le 31 mai 1688.

Elle retrouvera les siens à Balk, puis tous s'installeront ensuite à Leeuwarden. Née en 1640 à Champdeniers, elle mourra en 1730, ayant passé la moitié de sa vie en France et l'autre moitié en exil.



Maison de Chauffepied en Hollande

Au XIX^e siècle, la grand-mère de mon arrière-grand-mère Ida de Chauffepied, s'installera à Bordeaux, où elle est enterrée au cimetière protestant.

La magie d'internet et des forums de généalogies internationaux m'ont permis de retrouver Théo de Chauffepied en Australie, Franck de Rouveroy (dont la maman s'appelait Anne-Claire de Chauffepied) en Hollande et avec lesquels je correspond régulièrement. Une famille descendant des de Chauffepied est installée au Chili. Elle a cependant pris le nom d'une des femmes de Dompierre de Jonquières. Samuel de Chauffepied a laissé un récit : « *Abrégé des principaux événements de ma vie.* » Édité par la Société de l'Histoire du Protestantisme Français

Françoise WINTER

**auteure de : *Une protestante au temps des dragonnades*
Éditions La Geste**



D COMME DESTIN D'UN CREUSOIS

Passionnée par les voyages, je gardais espoir au cours de mes recherches généalogiques de trouver des ancêtres ayant vécu à l'étranger. Mais déception, les différentes branches familiales ne m'amenaient que dans les Deux Sèvres et seulement dans un rayon de 20 km...

Toutefois, un jour, j'ai eu la surprise de découvrir un ancêtre né dans la Creuse. Satisfaite de cette nouveauté, je suis partie à sa recherche. Aussi, je me suis rendue sur les lieux afin de glaner toutes les informations utiles.

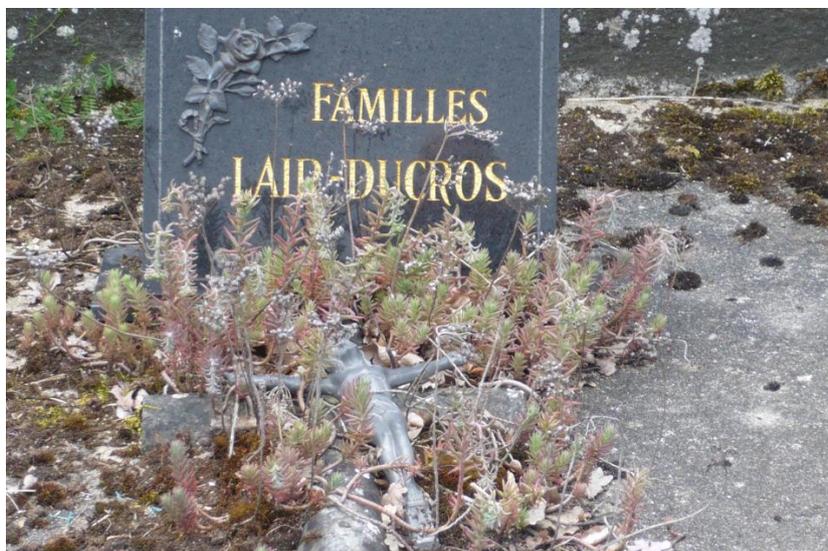
Je vais vous faire partager son histoire.

Michel Ducros est né le 12 novembre 1738 à Méouze, commune de Saint-Oradoux-de-Chirouze dans la Creuse. Son père né le 15 janvier 1714 se nommait Jean et exerçait la profession de laboureur. Sa mère Antoinette Goumet a vu le jour le 13 septembre 1718. Ce couple de laboureurs vivaient à Méouze, petit village de la Creuse qui dépendait administrativement de Saint-Oradoux-de-Chirouze.



Ces ancêtres de la 9^e génération (à partir de ma naissance) ont été baptisés dans la chapelle rurale de Méouze. Le château et le fief appartenait en 1668 à Gilbert Duron de Segonzac, écuyer seigneur de l'écluse.

Michel avait plusieurs frères, parmi lesquels l'aîné Gaspard né en 1733 qui resta travailler sur la ferme familiale. Par conséquent les autres frères durent rechercher des emplois, l'exploitation ne permettant pas de vivre à plusieurs. J'ai retrouvé la trace des autres frères, Jean, Antoine, Pierre. Ce dernier était maréchal.



Toutefois, le mystère reste total sur la date du départ de Michel vers Saint-Georges-de-Noisé.

Les raisons de cette migration peuvent s'expliquer par la pauvreté des terres de la Creuse qui ne pouvaient pas nourrir des familles nombreuses. Aussi les jeunes partaient souvent accompagnés de plusieurs habitants de leur village ou par des membres de leur famille. Ils parcouraient à pied environ 50 km par jour, couchaient dans des fermes mais n'étaient pas bien acceptés par la population qui se méfiait de ces pauvres.

Il fallait environ une huitaine afin de rejoindre les Deux-Sèvres dans un environnement hostile, les routes étant peu sûres à cette époque. Mais ces écueils ne faisaient pas reculer ces jeunes en quête d'emploi.

Pourquoi Saint-Georges-de-Noisé ? Cette bourgade était alors très prospère.

Michel rejoignait-il des membres de sa famille déjà installée ? Je n'ai pas retrouvé la trace de ses frères restés dans la Creuse comme forgerons, voituriers, mais de ses neveux (les fils de son frère Gaspard) qui ont migré et se sont mariés dans notre région.

En effet, la migration procurait la possibilité de réussite sociale impossible en Creuse.

J'ai glané aux archives de la Creuse des actes de mariage où il était témoin qui stipulent qu'il exerçait la profession de scieur de long. Ce travail étant saisonnier, les scieurs de long partaient 8 mois en dehors de leur département et retournaient dans leur pays pour les travaux d'été.

Il est probablement resté à Saint-Georges-de-Noisné après sa rencontre avec Magdeleine Bordage qu'il épousa. Mais là aussi de nombreux vides dans les archives en raison d'un incendie ne m'indiquent ni la date de son installation définitive ni celle de son mariage. L'heureuse élue née vers 1733 s'était mariée 2 fois, Son premier époux se nommait René Taillée et le second Joseph Béliard. Elle avait plusieurs enfants. Elle semblait issue d'un milieu relativement aisé, elle savait écrire, son père était sacristain.

De son union avec Michel est né un fils Jean en 1777. La famille vivait dans le bourg de Saint-Georges-de-Noisné et Michel exerçait alors la profession de marchand. Plusieurs recherches m'ont permis de comprendre qu'il s'était enrichi en faisant le commerce de bois. Les marchands issus de la Creuse avaient la réputation de ténacité en affaires et un sens certain du commerce. J'ai retrouvé plusieurs actes notariés qui prouvent sa réussite sociale. Quand son fils Jean se maria le 4^e jour de pluviôse an IV avec Marie-Françoise Pain, fille de maréchal, il lui attribua une dot de 1 200 livres, somme relativement importante pour l'époque. Sa mère décéda 6 mois après, le 15 juin 1796. Jean vivait avec son père. Malheureusement ce fils qui travaillait avec lui comme marchand lui occasionna de nombreux déboires. Il dilapida son argent. J'ai retrouvé aux archives des actes de jugement témoignant de la mauvaise administration qu'il faisait des biens. Il mettait dans ses affaires de mauvais marchés et subissait des poursuites de la part de ses créanciers comme en témoignent des procès divers. Même son épouse l'interpelle et dresse contre lui six jugements où elle lui reproche sa facilité de se rendre caution pour les autres, sa mauvaise administration des biens dépendant de la communauté et lui reproche son habitude de se livrer au vin et au jeu. J'ai relaté ces affaires peu communes pour l'époque dans la revue du cercle n° 104 éditée en septembre 2018.

Jean décéda le 26 juin 1809 à 32 ans. Son épouse se remaria deux ans plus tard.

Michel Ducros suivit son fils un an après, le 24 juin 1810 à 72 ans emportant avec lui les secrets de son existence.

Cette histoire prouve que les migrations ne sont pas nouvelles et que l'intégration peut être réussie occasionnant une descendance. Les six petits enfants de Michel contribuèrent à garder le nom.

Mon arrière-grand-mère s'appelait Ducreau, l'orthographe du patronyme s'étant modifié au fil du temps.

Il reste toutefois bien des questions pour reconstituer une histoire de vie en s'appuyant sur des faits réels mais c'est le plaisir de la généalogie.

Sylvette BRIZARD

E COMME ÉLIE VENU DE POMÉRANIE

Élie n'est pas son vrai prénom. Cette histoire est relativement récente. Elle a été portée à ma connaissance il y a peu de temps par sa famille, dont il existe des descendants bien vivants. Donc la discrétion s'impose...

C'est en 1928 qu'Élie arrive à Paris. Il vient de Wilno en Poméranie, où il est né en 1906. Les frontières de ces pays de l'Est étant en perpétuel changement, à cette époque la Poméranie était en Pologne. Aujourd'hui Wilno est devenu Vilnius et se trouve en Lituanie.

Élie a 22 ans et souhaite poursuivre ses études en France. Il va donc rester à Paris jusqu'en 1931 ; il va parfaire ses connaissances en langue française, langue qu'il parle déjà très correctement. Il parle aussi le polonais et l'allemand. À partir d'octobre 1931, il va à Bordeaux, où il s'inscrit à la fac de sciences, en dernière année de l'école de radiotélégraphie.

C'est pendant ce séjour à Bordeaux, qu'il va faire la connaissance d'Amélie, une jeune Niortaise, employée de commerce. L'amour ne connaît pas les frontières et se joue de tous les obstacles. Élie et Amélie vont se marier très vite en Juillet 1932 à Bordeaux. Ils reviennent ensuite à Niort chez les beaux-parents, leur budget n'étant pas suffisant pour les faire vivre, surtout que la famille va s'agrandir. En septembre 1932 naît une petite Colette qui, des années plus tard, deviendra ma copine au lycée de jeunes filles de Niort, où nous allons rester 7 ans ensemble, dans la même section et donc dans la même classe.

Nous sommes en 1943 ; le lycée est occupé par les allemands. Nous faisons donc notre année de 6^e à l'école Ferdinand Buisson, les filles le matin et les garçons l'après-midi ; en février on inversera, les garçons le matin les filles l'après-midi. Surtout pas de mixité !

Colette est souriante, gentille, douce, mais elle semble souvent triste et préoccupée. Elle n'a pas de fous rires et ne fait ou ne dit jamais de blagues comme toutes les autres filles de la classe. C'est une bonne élève, attentive et sérieuse. Tout le monde l'aime bien, mais aucune d'entre nous n'ose se lier intimement avec elle, on la sent réticente et lointaine. Jamais elle ne nous parle de sa famille, on ne sait pas si elle a des frères et des sœurs, ni où elle habite...

...jusqu'au jour où, sous son écharpe blanche, on aperçoit une étoile jaune !! Ce jour-là on comprend tout. J'avoue en avoir été tellement bouleversée, que ce souvenir me glace aujourd'hui encore ! Petite bonne femme d'à peine douze ans, contrainte et forcée de porter un tel fardeau, parce que son papa, pourtant naturalisé français en 1933, est juif-polonais pour les Allemands !

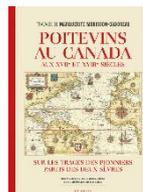
À la rentrée d'octobre 1944, les Allemands ne sont plus là. Le lycée ouvre ses portes et son internat. Avec Colette, nous nous retrouvons dans la même classe en 5^e. Nous avons toutes grandi et mûri très vite avec cette guerre, ses peurs, ses privations, ses réquisitions, ses dénonciations, ses horreurs. Je n'ai pas le souvenir de crise d'adolescence, ni de caprice parmi toutes les filles, élèves du lycée. À vrai dire, on ne savait pas ce que c'était.

Élie et sa famille sont installés à Niort ; Élie a trouvé la stabilité, mais pas la paix définitive. En janvier 1944, il a fait partie de la rafle générale et fut dirigé vers Drancy, où sa connaissance de trois langues, utiles aux Allemands, lui a sauvé la vie. Ils ont eu besoin de lui. Il n'a donc pas été déporté en camp d'extermination. En août 1944, Il a retrouvé sa famille à Niort et une petite Marianne est née en 1947, 15 ans après sa sœur aînée. Je n'ai appris que récemment l'existence d'un petit frère né en 1942, Colette n'en n'avait jamais parlé ! À signaler qu'Élie a pieusement conservé dans un sous-verre son numéro de Drancy et son étoile jaune !

Quant à Amélie, la maman, au nom pourtant bien poitevin, elle a elle aussi, à la cinquième génération du côté paternel, un émigré venu se marier à Saint-Maixent, avant la Révolution, avec Anne-Marie de Saint-Maixent. Son nom a de belles consonances germaniques et il est dit : « *musicien de profession et allemand de nation* ». Ce nom, tellement déformé par l'usage et par le patois poitevin, jamais vu dans les registres des Deux-Sèvres, a forcément aiguisé ma curiosité.

Comme quoi l'émigration a existé de tout temps. Tous, nous avons quelques gênes venus on sait d'où et c'est bien ainsi, pour contrebalancer les mariages consanguins tellement nombreux. Aussi devrions-nous être tous naturellement modestes, tolérants, bienveillants, solidaires et respectueux de l'autre. Mais que faire ? un vaccin peut-être ?

Marguerite MORISSON
auteure de : *Poitevins au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles*
Éditions La Geste



F COMME FRANCISCO RODRIGO, DE PORTO AUX CANAUX DU MARAIS POITEVIN

Au petit matin du mardi 1^{er} Mai 1821, Francisco est impatient. Ce matin, il n'ira pas travailler, à 11 heures il est attendu à la mairie de Niort pour officialiser son union avec Françoise Favriou, une jeune femme issue d'une famille niortaise modeste.

Avant de se rendre à la mairie, il enfle son plus beau costume puis se remémore toutes les péripéties qu'il a déjà vécues.

Francisco Rodrigo est né en 1782 ou 1783 dans la paroisse Saint-Jean de la ville de Porto, au nord du Portugal. Il est impossible de connaître la date exacte, son acte de baptême est actuellement introuvable, les archives du Portugal étant encore peu numérisées. Il apprend le métier de faïencier, probablement par son père et reçoit une légère éducation comme en témoigne sa signature sur les différents actes d'état civil. Vers 1809, Francisco s'engage dans l'armée pour lutter contre l'expansion française et les troupes napoléoniennes. Malheureusement, en 1813, lors des combats, Francisco et ses compagnons sont faits prisonniers par les Français « à la dernière affaire qui a eu lieu à trois lieux de Bayonne ». Les conditions de vie des prisonniers de guerre sont médiocres et pour se soustraire à leur sort, Francisco et ses camarades prennent du service sous Napoléon et retournent combattre contre l'armée dont ils faisaient auparavant partie. Après l'effondrement de l'Empire napoléonien en 1815, le nouveau roi de France, Louis XVIII, donne possibilité aux soldats de quitter l'armée. Nos jeunes soldats quittent alors l'armée et, par peur d'être fusillés s'ils retournent dans leur pays, décident de rester en France et s'installent à Poitiers.



Le Port de Porto en 1789, gravure de Theodore Maldonado

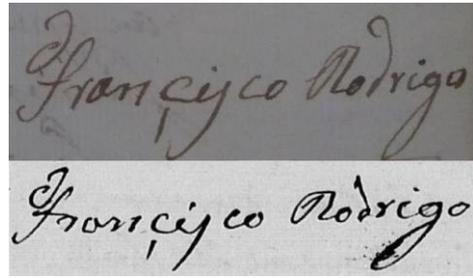
Francisco se voit alors son nom francisé en François Rodrigue, ce qui convient mieux à l'administration française. Il s'installe chez Madeleine Léon nommée « veuve Rabatet » au faubourg Tranchée et travaille pour elle en qualité de faïencier. Les parents de Madeleine ainsi que ses trois maris furent faïenciers ou fabricants de faïence dans ce faubourg et suite au décès de son 3^e mari en l'an XIII de la République, Madeleine a hérité et pris les rênes de la faïencerie où Francisco est employé. Au bout de quelques années au service de la veuve Rabatet, Francisco souhaite se marier et prépare son mariage avec Rosalie Maillaud, jeune femme de la paroisse Saint-Pierre de Poitiers. Cependant, l'officier de l'état civil lui réclame son acte de baptême qu'il est dans l'incapacité de fournir, aucune de ses lettres envoyées au Portugal n'est revenue à lui. Francisco se rend alors en janvier 1817 chez le juge de paix du second arrondissement de Poitiers pour y établir un acte de notoriété qui lui servira d'acte de naissance auprès des services de l'état civil. C'est dans ce document de quatre pages que Francisco raconte son parcours du Portugal à la France. Cependant, pour une raison inconnue, le mariage avec Rosalie Maillaud n'aura pas lieu. Suite à ce mariage annulé, Francisco déménage à Niort.

A close-up image of a handwritten signature in cursive script. The signature reads 'Francisco Rodrigo' followed by a stylized flourish. The ink is dark and the paper appears aged.

Signature de Francisco Rodrigo sur son acte de notoriété

À Niort, il est employé dans la fabrique de tuiles et de poterie dirigé par Jacques Lezay et Mars et Désirée Lezay, ses deux enfants. Cependant, le malheur frappe encore Francisco, cette fois-ci, la fabrique fait faillite. Le procès-verbal du 29 décembre 1818 dresse la liste des 87 créanciers de la fabrique, Francisco qui occupe le poste de tourneur en poterie est le numéro 46 de cette liste, son employeur lui doit 111 francs et 50 centimes de salaire. Après la perte de son emploi, son parcours devient flou, son contrat de mariage indique qu'il demeure à Saint-Léger-lès-Melle tandis que son acte de mariage indique qu'il demeure à Niort depuis plus de 2 ans et aucune mention de Saint-Léger-lès-Melle n'est faite par l'officier de l'état civil.

Le 29 avril 1821, Francisco se rend chez le notaire Bonneau à Niort pour établir son contrat de mariage avec Françoise Favriou, une jeune fille niortaise, fille de feu André Favriou dit Bondieu et de Magdelaine Guérin consentant au mariage de sa fille. Les futurs époux décident de se marier sous le régime de la communauté légale pour être « commune en tous biens meubles et acquêts fait pendant le mariage ». Le futur amène en dot ses vêtements, linge et hardes à son usage et ses deniers comptants, le tout provenant de ses gains et épargnes évalué à 300 francs. De son côté, la future amène en dot ses vêtements, linges et hardes à son usage ainsi que ses meubles et ses deniers comptants, le tout provenant de la succession de son père ainsi que de ses gains et épargnes, le tout est aussi évalué à 300 francs. Comme convenu plus tôt, les biens apportés par chaque époux ne feront pas partie de la communauté qui aura lieu entre les époux. Avant de clore le contrat, les futurs époux souhaitant « se donner des preuves de leur mutuelle amitié » se font donation mutuelle en cas de décès.



Signature de Francisco Rodrigo sur son contrat de mariage et son acte de mariage

Deux jours plus tard, Francisco et Françoise se rendent à la mairie juste après 11 heures, et les époux se disent oui pour la vie. Les jeunes mariés et leur cortège marchent ensuite jusqu'à l'église Notre-Dame où le prêtre célèbre leur union. Comme convenu dans le contrat de mariage, Francisco s'installe chez Françoise et sa mère au bord de la Sèvre Niortaise, rue du Quai, rue qui a aujourd'hui disparu, remplacée par le boulevard Main.

C'est rue du Quai que naîtra Louis-Clémentin, le 1^{er} enfant du couple le 28 janvier 1822. Peu de temps après cette naissance, le couple est en meilleure situation financière et Francisco peut devenir indépendant. Il achète alors une grange et un quereux sur la commune de Magné et y déménage. Il y crée son atelier de poterie de terre au cours de l'an 1823. L'année suivante est marquée par la mort de la mère de Françoise le 5 mars 1824 puis quelques semaines plus tard par la naissance de sa seconde fille, Monique Célestine le 19 avril 1824. La poterie de Francisco est relativement florissante, en effet, il y emploie au moins un ouvrier, Étienne Dubourg. Après 11 années à tournasser des pots dans son atelier, Francisco quitte le monde le matin du 26 février 1834, laissant sa femme et 2 enfants de 13 et 11 ans. Il leur laisse les bâtiments de la poterie ainsi que ses meubles évalués à 195 francs. Son épouse, ne sachant que faire de tous les instruments et outils de poterie de Francisco, décide de les louer à Pierre Gourgeau, un autre potier du village pour le loyer annuel de 45 francs.

Des actes notariés aux tribunaux de commerce en passant par les justices de paix et les passeports pour l'intérieur, les multiples péripéties de Francisco nous sont racontés dans le moindre détail. Nous avons pu établir ses conditions de vie, ce qui dément l'adage souvent entendu qui nous dit que les étrangers sont plus difficiles, voire quasiment impossibles à trouver dans les archives. Dans ce cas-là, c'est le contraire mais il nous reste encore plein de choses à trouver sur son parcours. Francisco, à son image, est un exemple d'intégration, il a quitté son pays, sa famille, ses amis, forcé par la grande Histoire, pour s'installer en France, pays dont il ne connaissait probablement ni la langue ni la culture et les us et coutumes.

Sources

Wikipédia : Gravure

AD79 :

6 U Non coté : Tribunal de Commerce de Niort : Faillites 1817-1830

État civil des communes de Niort et Magné

3 E 11573 : Minutes notariales de Bonneau Louis François Pierre Marguerite Janvier-juin 1821

8 U 104 : Répertoire notarial de Crochery Hippolyte Louis

AD86 :

4 U 22/72 : Justice de paix de Poitiers Sud : Acte de notoriété

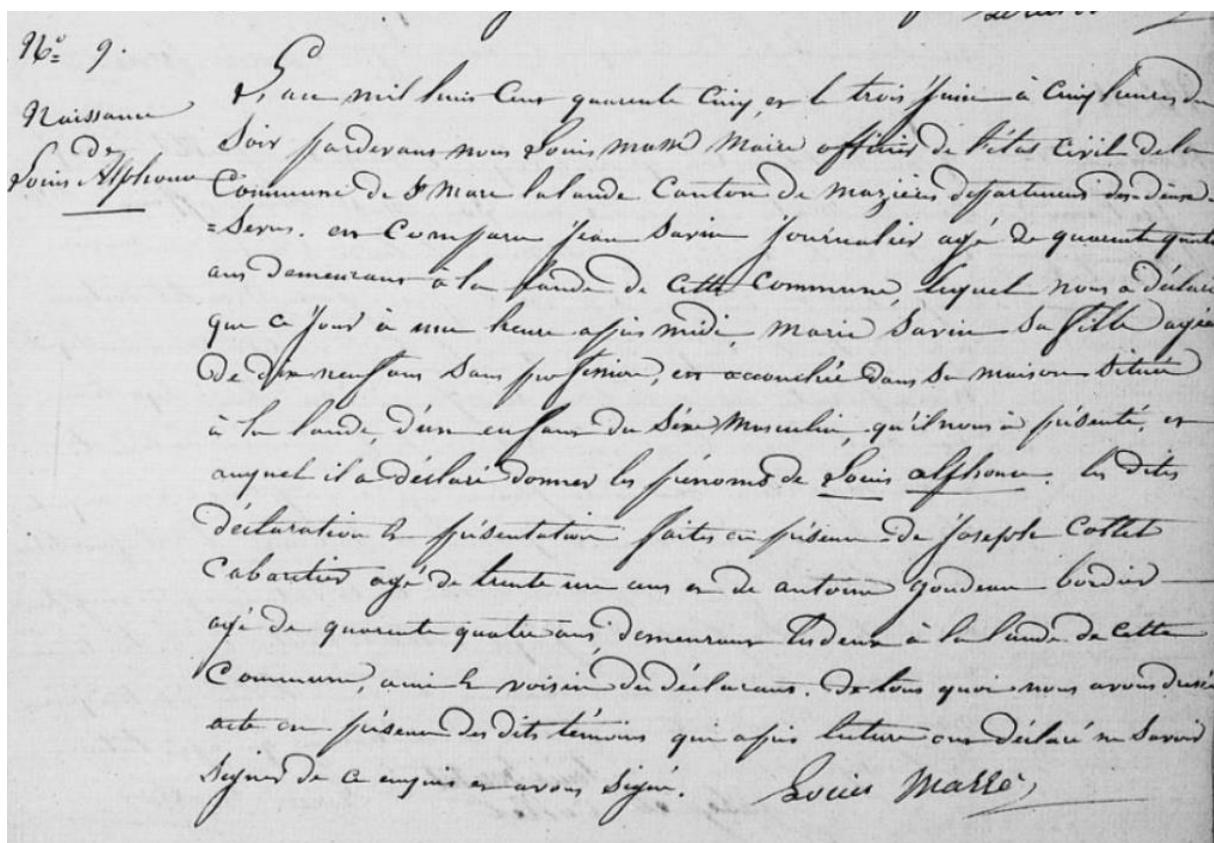
Matteo MADIER

GÂTINE, JE T'AI QUITTÉE !

OU LA VIE ROMANCÉE DE MON ARRIÈRE-GRAND-PÈRE LOUIS ALPHONSE

Louis Alphonse, c'est bien ainsi que je suis enregistré à l'état civil de Saint-Marc-la-Lande le 3 juin 1845. Je n'ai pas alors de nom, je suis né de Marie Savin, journalière et de père inconnu.

En cette fin d'été 1905, 60 ans après, je suis assis sous le tilleul près de la maison située à Caunay, commune de La Courarde. Je me sens fatigué et je n'ai plus goût à rien.



№ 9.
Naissance
Louis Alphonse

Le 3^e jour du mois de Juin, l'an mil huit cent quarante cinq, en l'église paroissiale de Saint-Marc-la-Lande, Canton de Mazieres, département de l'Indre-et-Loire, en Compagnie Jean Savin journalier âgé de quarante quatre ans demeurant à la Lande de cette Commune, lequel nous a déclaré que ce jour à une heure après midi, Marie Savin sa fille âgée de dix neuf ans sans profession, est accouchée dans sa maison située à la Lande, d'un enfant du sexe masculin, qu'il nous a présenté, et auquel il a déclaré donner le prénom de Louis Alphonse. Les dites déclarations et présentations faites en présence de Joseph Cottet Cabaretier âgé de trente six ans et de Antoine Gondouin bordier âgé de quarante quatre ans, demeurant tous deux à la Lande de cette Commune, ainsi que voisins des déclarants. De tous trois nous avons dressé acte en présence des dits témoins qui après lecture nous ont déclaré en savoir le contenu et nous ont signé. Louis Mallo,

Voilà déjà 5 ans que j'ai perdu mon meilleur ami Pierre qui habitait à 100 mètres de chez nous à la Bouctière. En cet été 1900, il avait fait très chaud et sec, il manquait d'eau et de nourriture pour les animaux de la ferme. La municipalité en accord avec la préfecture, avait autorisé les habitants à se fournir en branches et feuillages dans la forêt de l'Hermitain, très proche de notre village. Cela devait servir pour les litières et nous devions nourrir les animaux avec la paille !

Mon ami Pierre était scieur de long, il ne manquait jamais une occasion de rendre service aux uns et aux autres, famille ou proches. Il décida de creuser un puits devant sa maison, il possédait tout le matériel nécessaire pour cela, chèvre, cordes, poulies et tous les outils. Avec l'aide de son fils Henri, 16 ans, il creusait depuis déjà plusieurs jours, dynamite et explosifs le soir et le lendemain ils sortaient pierres et terre.

Arrivés à presque 10 mètres de profondeur, cela devenait plus difficile et risqué mais Pierre était tenace et il continuait en pensant que forcément l'eau était désormais très proche...

Le matin du 25 septembre, comme d'habitude il descendit le premier et lorsque son fils un peu plus tard arriva, il était déjà trop tard, son père ne répondait pas à ses appels, il avait respiré trop de gaz asphyxiants.

Après avoir alerté sa mère et malgré ses recommandations, Henri ne put s'empêcher de descendre afin d'essayer de sauver son père. À l'arrivée des voisins, il fut remonté inconscient et mis à l'écart alors qu'il fallut prendre des crochets afin de remonter le père. Hélas, 3 jours après, Henri ne parvint pas à survivre. Ils furent enterrés tous les deux au coin de leur jardin comme les coutumes des protestants le permettaient.

Vous dire mon chagrin, mon désespoir de ne pas l'avoir aidé ni participé à ce creusement du puits m'a mis dans un état dont je n'arrive pas à sortir tellement je me sens coupable et j'ai l'impression d'avoir perdu la moitié de moi-même. Nous avons tant échangé et partagé dans toutes sortes de domaines et nos deux familles se côtoyaient malgré la particularité de chacune, la sienne protestante et la mienne catholique. Ma femme Modeste Julienne avait eu un peu de mal à s'adapter dans cette région essentiellement protestante. Moi, je m'y suis tout de suite trouvé à l'aise même si je ne pratiquais pas, n'allant ni à la messe, ni au culte ! La vie m'avait appris à me libérer de ces contraintes.

La vie, ma vie, comme elle a été étrange, bousculée et pourtant je suis fier d'avoir su m'adapter à chaque évènement ou changement important.

Notre ferme désormais est prospère, tout notre cheptel, bovins, caprins, cochons et basse-cour nous fait vivre correctement nous et nos enfants. Enfin, ma fille aînée Alphonsine est mariée et repartie vivre en Gâtine mais mes trois garçons, Germain, Auguste et Julien sont restés et Germain, marié, va continuer de vivre sur cette ferme avec sa famille. Julien y restera comme domestique et Auguste qui fréquente la fille du maire va probablement nous quitter bientôt !

Nous sommes en métayage et cela a demandé beaucoup de travail mais je me sens récompensé en regardant toutes ces plaques que nous avons gagnées aux comices agricoles de la région avec nos bœufs si beaux, si parfaits ! Elles sont accrochées et bien alignées juste au-dessus du ponton de la grange et les visiteurs nous font toujours des compliments.

Quand je pense à cette fin XIX^e siècle, je suis heureux d'avoir participé à l'évolution de toutes les techniques alors que la Gâtine, conservatrice a mis plus longtemps à s'y adapter !

Transformations dans la manière de travailler, les outils et l'organisation par toutes ces coopératives qui ont vu le jour autour de notre région !

À partir des assurances pour le bétail, l'idée fut qu'il fallait s'unir pour réussir : coopératives de panification au début puis coopératives laitières mises en place après le phylloxéra qui ravagea les vignes et fit regarder vers les vaches laitières et la fabrication des fromages. La région comportait beaucoup d'élevages de chèvres et leurs fromages se firent connaître également.

Ce ne fut pourtant pas aussi facile que l'on pense en arrivant au cours de l'année 1887 avec si peu de choses : une charrette et ses deux bœufs, une carriole et son cheval, un petit cochon, quelques poules et lapins et notre dail... Huit personnes participaient à cette aventure car les parents de ma femme étaient venus avec nous afin de nous aider et de rassurer leur fille. Nous avons dû longer les ruisseaux afin d'avoir de l'eau pour les animaux et nous avons fait comme toutes les personnes qui sillonnaient ces chemins lors de la Saint-Jean ou la Saint-Michel. Je me souviens qu'en passant en bas de Champdeniers, j'ai pensé et peut-être même dit tout haut : *Gâtine je te quitte !*

En effet, décider de partir de la Gâtine où j'étais né, où je me suis marié m'a demandé réflexions et assentiment des miens.

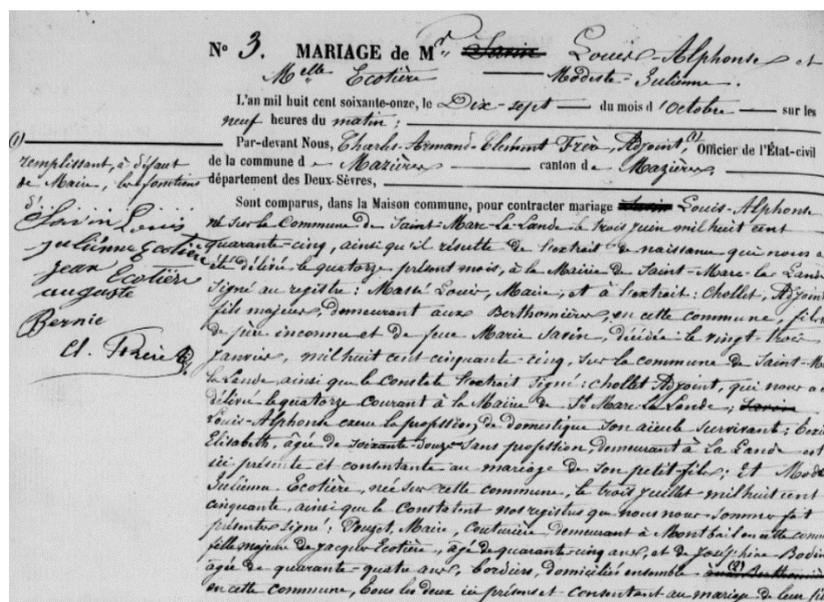
J'étais très exalté alors et impatient de découvrir ce pays pélebois autour de la forêt de l'Hermitain dont j'avais entendu parler aux foires de Champdeniers et lorsqu'il y eut cette possibilité de métayage, nous étions tous très enthousiasmés, les enfants allaient changer de paysage et de mode de vie, même à l'école. Nous avons été bien accueillis tant par nos voisins que par le maire de la commune, Louis, qui nous a renseignés et facilité l'installation. Il était d'ailleurs à Caunay lors de la visite avant fermage et pour moi c'était de bon augure.

Que de chemin parcouru et je dois faire un saut de géant afin de retourner dans cette vie d'avant : nous vivions alors dans une ferme à la Billardière de Saint-Marc-la-Lande en Gâtine. Belle ferme, beau cheptel mais nous commençons à être un peu à l'étroit en cohabitation avec la famille de la sœur de Modeste. Eux avaient deux filles et nous une fille et trois garçons dont le dernier Julien était né en 1879. Il devenait indispensable qu'une famille trouve un autre lieu et c'est moi qui ai décidé de partir car je souhaitais m'évader d'une enfance où j'avais beaucoup souffert, ma mère étant morte alors que j'avais à peine 10 ans.

J'ai grandi auprès de ma grand-mère Elisabeth et nous avons dû subir les quolibets et méchancetés des gens qui m'appelaient le *petit bâtard*. Cela doit rester un secret, je n'ai manqué de rien, c'est ce qui se dira plus tard, mon père étant un châtelain qui ne m'a pas reconnu. Ne m'en demandez pas davantage, je ne saurai vous le dire, c'est la mort de ma mère qui me touche le plus car elle serait morte de chagrin ! C'est toujours ce que l'on m'a raconté car à dix ans, je ne me rendais pas bien compte ! Alors moi non plus je n'ai pas eu envie, ni d'en savoir plus, ni de claironner sur les toits que j'étais un *bâtard* ! Seul mon ami Pierre avait reçu mes confidences.

J'ai appris à lire, écrire et compter et il devait bien y avoir une bonne fée car je ne me souviens pas avoir manqué et mémé Elisabeth s'est bien occupée de moi.

Dès que j'ai eu l'âge, je fus gagé et j'ai travaillé comme domestique à la ferme de la Berthonnière jusqu'à mon mariage en 1871 à Mazières-en-Gâtine. Ma promise habitait à la ferme de Montbail toute proche et lorsque je travaillais dans les champs, je la voyais, je l'entendais qui gardait son bétail ou bien appelait ses volailles ! Elle me plaisait de loin et un jour je la vis lors d'une fête religieuse à Mazières. Je pus lui parler un peu et faire connaissance et ensuite passer par-dessus les *échallas* dans les champs afin de lui faire la cour ! Bien élevée, elle voulut rapidement me présenter à ses parents qui m'acceptèrent et je n'eus plus à craindre alors d'être appelé *bâtard*.



Notre mariage eut lieu le 17 octobre 1871 dans l'église de Mazières-en-Gâtine et la grande importance pour moi fut la reconnaissance de mon nom sur l'acte de mariage à la mairie, enfin je prenais le nom de ma mère chérie et défunte ! Seule ma mémé Elisabeth était là pour le consentement. Après mon mariage elle ira vivre chez son fils Jean-Baptiste à la ferme de la Jaudronnière de Saint-Pardoux et va y décéder en 1877.

Pourrais-je remonter plus loin dans le temps ? Je ne sais pas et je n'en ai pas envie car je ne comprendrais pas ce qui a pu se passer et me faire tant souffrir !

Et pourtant, chère Gâtine, tu as été mon socle, ma nourriture, j'aurais pu te chérir toute ma vie car l'enfance, c'est bien ce qui marque le plus ?

Pour moi ce fut un marquage au fer rouge comme les bêtes et c'est peut-être cela qui m'a fait te quitter ?!

Ginette SAVARIAUX

PS de l'auteure :

Louis Alphonse va décéder le 15 janvier 1906.

Il fut m'a-t-on dit enterré dans un champ, le long d'une *pallice* à Fombelle de Beaussais mais la tombe avait été enlevée bien avant que j'arrive. Cher Louis Alphonse, je ne peux rien faire de plus que parler

de lui ! Modeste Julienne sa femme reviendra chez sa fille Alphonsine à l'Aumônerie de Saint-Denis, en Gâtine où elle y décédera le 7 novembre 1917 et y sera enterrée dans le cimetière communal.

Louis Alphonse, Pierre, Louis le maire de La Couarde et François le charpentier de l'Hermitain (celui qui m'a donné son nom), tous les quatre, mes arrière-grands-parents, ont vécu sur ce petit territoire chapeauté par la forêt de l'Hermitain.

Comment alors ne pas y être attachée viscéralement ?!

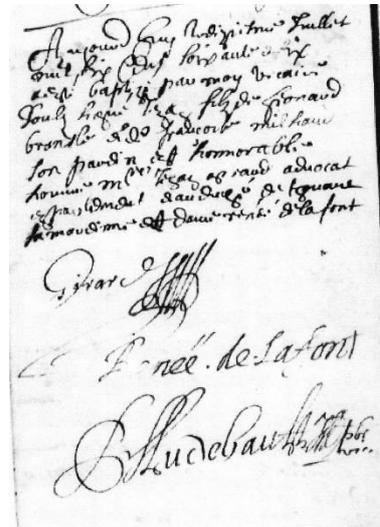
H COMME HÉRITAGE UN PEU LOURD À PORTER

Nul n'est responsable de ses origines, ni de son nom, ni de son lieu de naissance ou de vie, c'est bien connu ! Mais certains ont aussi moins de chance que d'autres, moins bien servis par les hasards de la vie !

Un de nos braves pionniers, parti vers la Nouvelle-France, fit partie de cette dernière catégorie : Pas de chance !

Les documents ramenés du Québec en 1992, parlaient de Jehan Boucher dit « Belleville » baptisé à Thouars, St-Médard, le 13 juillet 1666, marié sous le même nom au Québec, fils de Boucher Léonard et de Milhaud Françoise. Rien que de très banal !

Sauf que ...l'acte de naissance de Thouars mentionne que le père est Léonard Bransle, la mère étant bien Françoise Milhaud ; le couple demeure à Ste-Verge, près de Thouars, où l'on retrouve toute la famille. Mais alors pourquoi ce nom de Boucher ? Il a fallu remonter à la 3^e génération de cette dynastie de maçons venus du Limousin, pour enfin trouver dans l'acte de décès du grand-père paternel, un témoin qui s'appelait René Boucher, beau-frère du défunt... donc frère de l'épouse du défunt. La grand-mère paternelle de notre pionnier portait en effet le nom de Renée Boucher ! Ouf ! La véritable identité de notre pionnier était donc bien : Jehan Branle de Sainte-Verge !! Imaginez un peu ce qui aurait pu se passer à la descente du bateau lorsqu'on relevait l'identité des migrants :



– Comment qu'tu t'appelles mon gars ?

– Moué ?... ben... j'm'appelle Jehan Branle !

– Hein ? qué qu'tu dis ? et où qu't'habites ?

– Ben... à Sainte-Verge !

– Ah ! ben dis donc ! ha ! ha ! ha ! ben mon pauv'gars ! t'as pas fini d'en entend' parler !

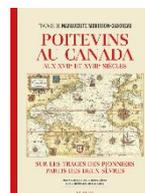
Comprenez-vous maintenant pourquoi notre Jehan Branle a usurpé le nom de sa grand-mère pour se marier dans ce lointain pays ? La mariée n'a rien su, le notaire non plus !

C'est ici que l'adage bien connu prend toute sa valeur : « A beau mentir qui vient de loin ! »

Mais peut-on lui en vouloir ? Arrivant en pays inconnu, il a voulu éviter les railleries et sans doute profiter de l'occasion pour changer une identité qu'il n'acceptait pas.

C'est en tout cas le genre de recherche qui se fait avec le sourire !

Marguerite MORISSON
voir « Pionniers au Canada » p. 250
auteure de : *Poitevins au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles*
Éditions La Geste



I COMME INSTITUTRICE JULIA MONGUILHOLOU ÉPOUSE BINEAU

venue des Pyrénées-Atlantiques et retournée dans ses Pyrénées avec son mari

Julia a été ma première institutrice, à La Boissière-en Gâtine. Elle m'a donc fait découvrir les lettres et les chiffres. À cette époque, il n'était pas question de méthode globale ou semi-globale. Elle pratiquait la méthode syllabique. Elle m'a donné le goût de la géographie et de l'histoire. Qu'elle savait bien raconter !

Elle n'est restée à La Boissière-en-Gâtine que deux ans, du 1^{er} octobre 1949 au 1^{er} octobre 1951. Mais elle m'a marqué et peut-être aussi les élèves de ma génération, à La Boissière-en-Gâtine.

L'école communale était normalement une école mixte mais les filles allaient plutôt à l'école privée des religieuses de la communauté de Sainte-Philomène-de-Salvert, près de Poitiers.

N'ayant pas trouvé de photos avec les élèves de La Boissière, j'ai ajouté en fin de texte une photo de Julia avec ses élèves de Beaulieu-sous- Parthenay.

Julia Léa Antoinette Monguilholou est née le 7 juin 1915, à Asson, dans les Pyrénées-Atlantiques. Son père Jean Monguilholou, âgé de 39 ans est agriculteur et sa mère, Clotilde Barbé est âgée de 26 ans. Elle épouse à Asson, le 23 août 1947, Michel Bineau, né le 23 juin 1915 à Parthenay.

La famille de Michel Bineau est originaire de La Chapelle-Pouilloux, au sud de notre département. Michel Bineau, né le 23 juin 1915, à Parthenay, est fils de Charles Aimé Bineau et Henriette Monory. Charles Aimé est sous-officier du 114^e régiment d'infanterie à Parthenay. La déclaration de la naissance de son fils a été faite en présence de Victor Jollit, sergent major et Jean Gustave Lussardière, adjudant au 67^e régiment territorial. Michel Bineau est agent de recouvrement. Il était en poste à Ménigoute, le 10 octobre 1938.

Julia a obtenu le DFEN (diplôme de fin d'École Normale) en 1934 et son CAP (certificat d'aptitude pédagogique) en 1943.

Les différents postes occupés par Julia

Du 5 mai 1937 au 30 septembre 1947, elle est en poste dans le Calvados. D'abord dans les services auxiliaires validés, jusqu'au 30 novembre 1943, puis à Sainte-Marthe-aux-Anglais, et à Blangy-le-Château, enfin à Pont-L'Évêque jusqu'au 30 septembre 1947.

Elle a fait selon les documents officiels une année d'école normale de 1942 à 1943. D'après la famille, il s'agirait de l'école normale de Lescar.

Julia est nommée dans les Deux-Sèvres

Le 1^{er} octobre 1947, elle est nommée à Ardin d'abord à la Villedé, Cette école communale fut ouverte en 1885. Elle enseigne comme adjointe à l'école de garçons d'Ardin dans les Deux-Sèvres jusqu'au 30 septembre 1949 où elle est nommée à La Boissière-en-Gâtine à l'école mixte, jusqu'au 30 septembre 1951.

À noter que dans l'école d'Ardin, il y avait eu des « fusils scolaires » jusqu'en 1883, date à laquelle ils avaient été déposés au lycée de Niort. Un « sergent instructeur » en démontrait l'exercice aux élèves. La crainte d'une nouvelle guerre et une « forme de préparation militaire » après celle de 1870 explique cet enseignement militaire.

L'école de la Boissière était mixte, mais en réalité elle ne recevait que des garçons. L'année scolaire de 1948 à 1949, précédant la nomination de Julia, il y avait 33 garçons à l'école communale. Les filles allaient à l'école des religieuses. Comme le fait remarquer l'institutrice privée « *quoiqu'il y ait une école publique mixte, l'école privée reçoit toutes les jeunes filles de la commune.* »

Le 10 juin 1927, dans une lettre à l'inspecteur primaire de Parthenay l'inspecteur d'académie des Deux-Sèvres rappelle qu'en août 1911, à La Boissière-en-Gâtine un projet d'école de filles avait vu le jour

mais faute de la création des fonds nécessaires, ce projet n'avait pas été concrétisé. Une autre raison donnée par l'inspecteur met en cause la municipalité. Celle-ci avait fait preuve de « mauvaise volonté et manifestait une hostilité à l'esprit laïque. ». **Réf 1.T**

À Vouhé, elle reste un an jusqu'au 30 septembre 1952 à l'école de garçons. Elle passe à l'école de Beaulieu-sous-Parthenay jusqu'en 1955. Du 1^{er} octobre 1955 au 1^{er} octobre 1969, elle enseigne à l'école de filles de Mongazon de Parthenay. Julia et son mari habitent à Parthenay, 20 bis rue Tailleped. Elle a dû laisser ses postes pour deux congés de maternité. À cette époque le congé de maternité n'était que de 14 semaines depuis 1946.

Son mari Michel est nommé, en 1968 à Pau, dans le service des amendes. Julia veut suivre Michel dans ses Pyrénées natales. Le 29 octobre 1968, par la voie hiérarchique, Julia demande à l'inspection d'Académie des Basses Pyrénées d'être intégrée dans l'académie de ce département.

Retour dans les Basses-Pyrénées (aujourd'hui Pyrénées-Atlantiques)

Julia Bineau est nommée, en 1969, au collège Jeanne-d'Albret à Pau. Elle assure les cours des 6^e de transition. Elle ne restera en poste qu'un an puis prendra sa retraite.

Julia est décédée, le 27 septembre 1995 à Nay-Bourdette. Michel, son mari, décède le 15 juillet 1998 à Aressy (Pyrénées-Atlantiques). Dans le département des Deux-Sèvres, elle avait obtenu une note de 13,5 sur 20 le 3 décembre 1947 et elle a terminé avec la brillante note de 17 sur 20 le 5 février 1969 (notation pour l'inspection académique des Deux-Sèvres).



Marc BOUCHET

J COMME « JE PARS... »

Parler de migration en partant de mon arbre généalogique n'est pas le sujet le plus facile. La quasi-totalité de mes ancêtres et collatéraux ont vécu dans un rayon de 30 km autour de Bressuire. Les très rares qui ont bougé ont déjà été évoqués [ici](#) ou [là](#) sur mon blog. Pour réaliser ce challenge, j'ai dû chercher très loin dans ma généalogie pour trouver un cousin par alliance un peu remuant. Il faut dire qu'il est vraiment très remué de germain.

Ce cousin, c'est Pierre Louis Gentet. Il est né le 7 août 1830 à Moncoutant, fils de Pierre Gentet, journalier, et de Madeleine Texier son épouse. Il rejoint une fratrie de 3 enfants, Pierre, 15 ans, Marie Madeleine, 13 ans et Marie Rose, 6 ans. Les parents ne sont plus tout jeunes : la mère a 44 ans et le père 60 ans. Ce dernier décède d'ailleurs deux ans plus tard, Pierre Louis n'en aura pas le souvenir en grandissant. La famille se trouve sans doute alors en grande difficulté mais les aînés semblent s'en sortir. Pierre se marie en 1848 et devient charpentier. Les deux sœurs prennent un époux en 1856 et 1857 quelques années après le décès de leur mère, Madeleine Texier, en 1852. Quant à Pierre Louis, il part faire son très long service militaire comme tous les jeunes gens qui tiraient un mauvais numéro à cette époque. Il se retrouve à servir quatre ans en Afrique, sans doute en Algérie. Il y prend peut-être goût à l'aventure et aux voyages, il goûte peut-être la vie et le climat de cette colonie. À son retour de l'armée, Pierre Louis est seul. Ses frères et sœurs sont mariés, ses parents décédés. Il habite alors à

Clazay, est célibataire et déclare être cultivateur. Il a quelques économies (1 800 francs), mais de fait, il n'a pas de travail, étant « *sans ouvrage*. »

À cette époque, le gouvernement impérial intensifie sa politique de colonisation de l'Algérie. Des circulaires arrivent dans les préfetures dans le but de trouver des colons, agriculteurs notamment, pour exploiter les territoires que l'Empire a acquis. Il faut trouver des jeunes gens ou des familles prêtes à partir. Pierre Louis ne se voit pas d'avenir dans un territoire des Deux-Sèvres où la population rurale est nombreuse et il a sans doute gardé un bon souvenir de son service en Algérie. En 1861, il se déclare donc volontaire pour aller exploiter des terres en Algérie et il dépose une demande de concession. Son dossier est très favorable : c'est « *un homme honorable plein d'activité et d'intelligence, qualités indispensables pour assurer la bonne culture des terres qui lui seront confiées* », le maire de Clazay est garant de sa moralité et un médecin délivre un certificat attestant de sa bonne santé. Il sait de plus lire et écrire.

Il obtient donc le 17 février 1862 un passeport (valable un an) à l'Intérieur puisque l'Algérie « appartient » à la France. Il nous décrit un homme d'1 mètre 65, aux cheveux et à la barbe, châtain, au teint coloré et aux traits sans doute empâtés. Un mois plus tard, Pierre Louis reçoit du ministère de la Guerre, service de l'Algérie, une autorisation de passage gratuit en Algérie. Il ne lui reste plus qu'à rejoindre Marseille où il prend le bateau pour Oran. Il a 31 ans. Il peut dire alors « *Je pars...* »

La concession qui lui est attribuée se situe sur le territoire de Sidi Ali Benyoub, subdivision de Sidi Bel Abbès. Elle se compose de 3 parcelles : 12 ares pour bâtir sa maison, 1 hectare pour faire son jardin, plus de 29 hectares pour cultiver. Des terres qu'il n'aurait jamais pu avoir en Deux-Sèvres mais qui avaient été spoliées aux autochtones !

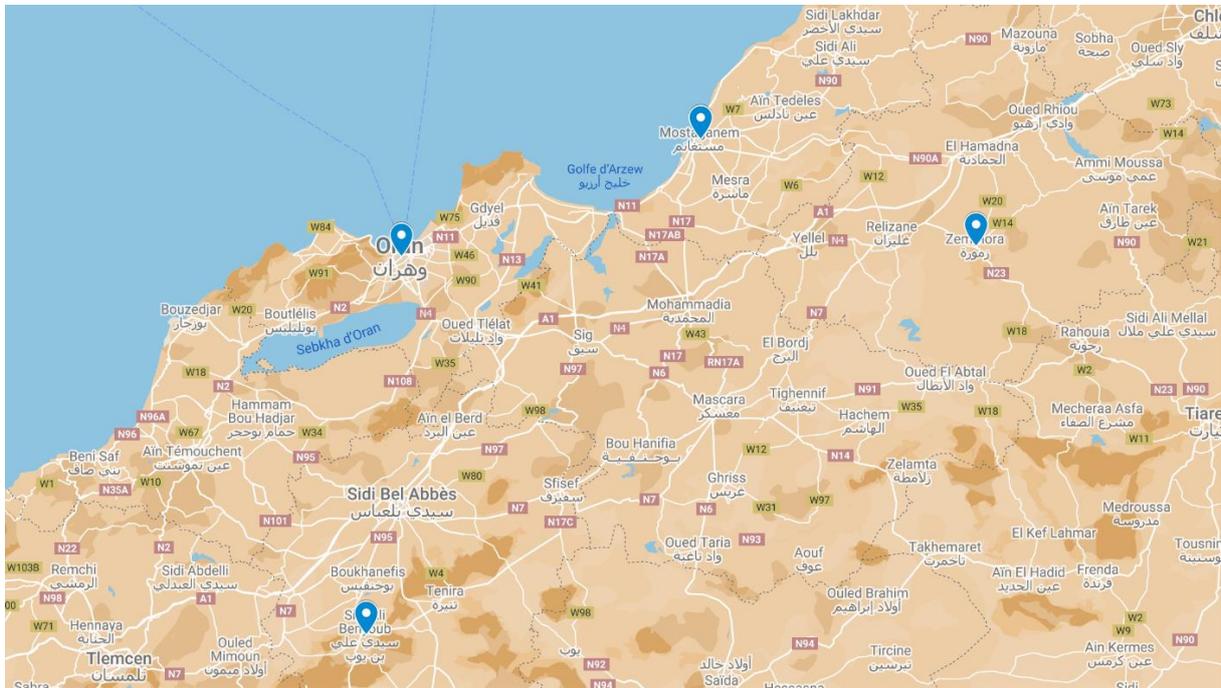


Passeport de Pierre Louis Gentet

Il trouve très vite en Algérie celle qui devient son épouse. Le 7 avril 1863 à Mostaganem, il se marie avec Jeanne Bonis, une jeune femme de 19 ans née dans le Lot et venue en Algérie avec ses parents. Étonnamment, il n'est pas cultivateur à Sidi Ali Benyoub. Il déclare être agent de police à Mostaganem le jour de son mariage. Quatre enfants naissent de ce mariage.

- Just Jean Louis, né le 26 février 1864 à Mostaganem. À son mariage avec Elisabeth Harauchamps à Mostaganem le 4 octobre 1884, il est cultivateur à Zemmora.
- Léonie Anna Maria Angéline, née le 26 octobre 1866 à Zemmora et décédée le 14 janvier 1868 à Zemmora.
- Marie Louise, née le 26 mars 1869 à Zemmora. Elle se marie avec Joseph David Mottet, cultivateur, le 17 octobre 1887 à Relizane mais décède moins d'un an plus tard, peut-être en couches le 28 juillet 1888 à Relizane.
- Hélène Justine, née le 13 janvier 1878 à Zemmora et décédée le 7 octobre 1882 à Zemmora.

Au fur et à mesure des actes auxquels j'ai pu avoir accès, notre ex-Deux-Sévrien dit être « roulier » (transporteur de marchandises) en 1866, propriétaire entre 1868 et 1882, cultivateur entre 1884 et 1887. Il est revenu assez vite au métier d'agriculteur qu'il a connu en Deux-Sèvres puisque, avant 1866, il a obtenu une concession à Zemmora mais les cultures y sont sans doute bien différentes de celles qu'il a connues dans sa jeunesse. Il agrandit son domaine en 1874. Pierre Louis Gentet a bien réussi professionnellement en choisissant de partir vers l'Algérie. Hélas pour lui, il voit mourir ses trois filles, puis son épouse Jeanne Bonis le 21 décembre 1889 à Zemmora. Elle avait 45 ans.



Liex évoqués en Algérie

Quelle a été la suite et la fin de la vie de Pierre Louis Gentet ? Je l'ignore. L'homme a 59 ans au décès de sa femme, Il lui reste son fils Just Jean Louis, sa bru et ses petits-enfants. Aidé de son fils, il vit sur les mêmes terres qu'il travaille depuis plus de 20 ans mais je ne peux savoir pendant combien d'années encore. Il ignorait que, juste un siècle après son arrivée en 1862, les descendants de colons comme lui quitteraient l'Algérie pour revenir en métropole.

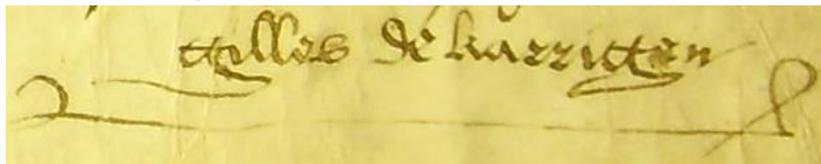
Raymond DEBORDE
 blog [L'arbre de nos ancêtres](#)

K COMME KÉRIGEN, KNÉRINGEN, KEMMERER...

Avoir un nom de famille commençant par la lettre K sourit-il aux Gâtinaux d'adoption ?

Un titre en forme de question pour évoquer des « étrangers » qui ont marqué l'histoire de la Gâtine et qui vinrent principalement de deux régions opposées : la Bretagne et l'Alsace.

C'est avec l'arrivée d'Arthur de Richemont à la tête de la baronnie de Parthenay en 1427, qu'apparaissent des patronymes bretons en Gâtine, notamment Gilles de Kérigen ou Karringen, écuyer et échanson du comte de Richemont en 1430-1434. Nous disposons de peu d'informations sur ce personnage, mais une étude générale sur les officiers du comte de Richemont l'évoquera peut-être¹.



Signature de Gilles de Karringen sur un acte de 1434, Archives Nationales, R 1 563

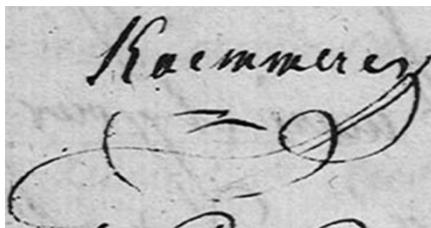
Le second personnage en lien avec à la Gâtine est Bertrand de Knéringen ou Knoeringen, avec une consonance très proche du précédent. Paradoxalement, il n'a peut-être fait aucun passage en Gâtine, mais il était prieur de Parthenay-le-Vieux. C'est par un tableau accroché aux murs de la sacristie de la

¹ Information de Guillaume Porchet.

cathédrale de Poitiers qu'il nous est connu. Il porte l'inscription suivante : « En l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie, ce tableau a été donné céans pour avoir mémoire des feus Messire Bertrand de Kneringen, écuyer, ambassadeur d'Allemagne pour le roi François 1er, prieur de Parthenay-le-Vieux, décédé le dernier février 1548 et inhumé au Cordelier dudit lieu ». Il s'agit ici des Cordeliers de Paris. L'histoire de Bertrand de Knéringen reste mystérieuse et il existe probablement des documents le concernant aux Archives nationales.

Autre migrant, François Kemmerer ou Kaemmerer est un ouvrier brasseur allemand, époux de Françoise Casimir, qui s'associe avec Jacques Biget en 1821 pour reprendre la brasserie de la rue du Château. Parthenay comptait alors deux brasseries, situées toutes deux dans la Vau Saint-Jacques et à chaque extrémité. Le vendeur, Élie Alexis Drû, ancien orfèvre, comme l'était Jacques Biget, avait créé l'établissement en 1802. La brasserie de la place du Vauvert fut quant à elle créée en 1818, rachetée en 1827 par Jacques Biget et fermée en 1835 à la suite du décès du propriétaire.

La présence de François Kemmerer avait inspiré les nouveaux propriétaires qui s'adressent, par le biais d'une publicité de 1822, *aux limonadiers, aubergistes et buveurs de bières*, pour leur faire savoir que l'établissement prenait l'appellation *Brasserie Allemande*. En 1825, François Kemmerer est qualifié de brasseur et il est âgé de 29 ans. On ne sait pas ce qu'il devient par la suite lorsque la brasserie est vendue par Jacques Biget en 1825 à Henri Violleau. Quoi qu'il en soit, il n'est plus sur Parthenay lors du recensement de 1836.

A photograph of a handwritten signature in cursive script. The name 'Kaemmerer' is clearly legible at the top, with a large, decorative flourish extending downwards and to the right. The ink is dark on a light-colored paper background.

Signature de François Kemmerer sur l'acte de mariage d'un tonnelier à Parthenay en 1825

Le « migrant » suivant est Michel Kramer, né le 31 octobre 1802 à Lauterbourg, ville située à la pointe nord-est de l'Alsace. D'abord instituteur à Moncoutant, il tient le même poste au Tallud de la fin 1838 à 1841. En 1840, il propose de donner des cours de dessin, de musique vocale, d'écriture, d'arithmétique et de dessin linéaire aux ouvriers de Parthenay, proposition qui sera alors ajournée. Deux ans plus tard, en mars 1842, étant professeur de musique, il est nommé chef de musique de la Garde nationale de Parthenay. On le retrouve comme professeur de musique et de dessin à Parthenay en 1843-1845, puis il part à Rouen avant de rejoindre Paris.

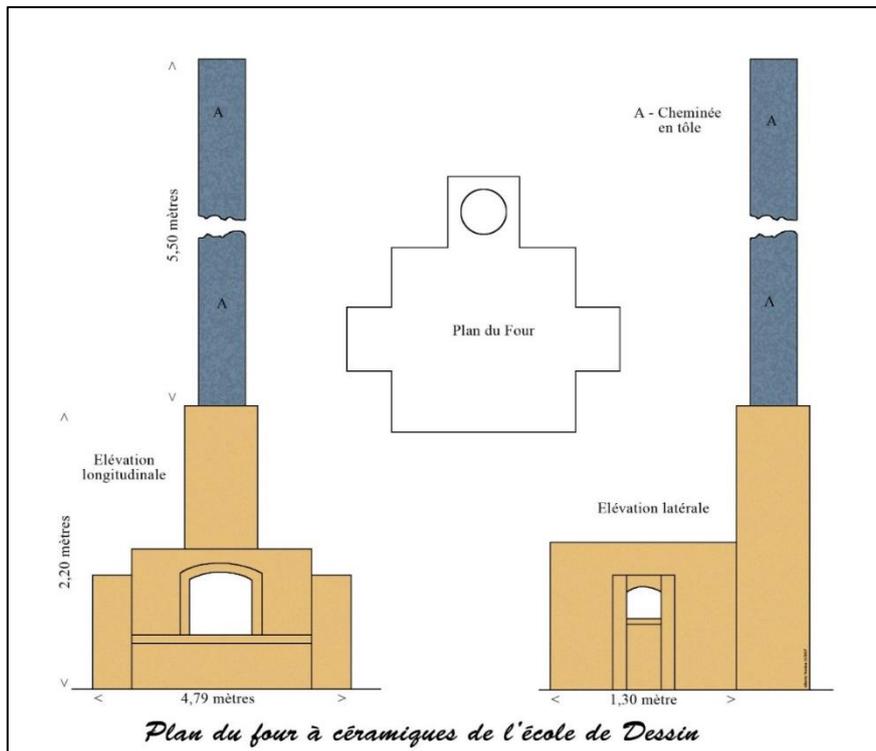
Le personnage le plus connu à Parthenay ayant un patronyme commençant par la lettre K est Edouard Knœpflin. Ses origines sont obscures et il faut remercier Danielle Velde pour son travail². Il est né le 4 mai 1861 à Paris, enfant illégitime de Marie Eugénie Fouraux. Le 6 mai 1874, il est reconnu par son père, Charles-Edouard Knœpflin, une famille avec une branche d'origine alsacienne qui avait déjà quitté cette région avant la Révolution. Pour l'anecdote, avec un clin d'œil à François Kemmerer, indiquons que le père d'Edouard Knœpflin fut un temps brasseur à Ivry-sur-Seine.

Le futur céramiste de Parthenay avait commencé des études qu'il dut interrompre en 1876 à la suite de déboires financiers de son père. Il se tourne alors vers l'apprentissage et travaille la sculpture chez divers maîtres. En 1879, Edouard Knœpflin s'inscrit à l'École des arts décoratifs de Paris et il ne tarde pas à obtenir de belles distinctions pour ses œuvres. A partir de 1886, il est à Limoges et participe à la réalisation de modèles destinés à l'industrie de la porcelaine en vue de l'exposition de 1889. Cette même année 1889, il épouse Marie Hersant à Limoges.

² Velde (Danielle), Biographie d'Edouard Knœpflin, « La faïencerie d'art de Parthenay, 3^e volet, Edouard Knœpflin », musée de Parthenay, 2018.

C'est en 1902 qu'il vient reprendre la fabrique de céramiques Amirault à Parthenay qui fonctionnera jusqu'en 1910, mais qu'il quitte en 1907. En 1902, Edouard Knœpflin devient également directeur et professeur de l'Ecole de dessin et de modelage de Parthenay, poste qu'il occupe jusqu'en 1916. En 1907, il obtient l'autorisation et l'argent nécessaire pour faire construire un four dans son école. Ce dernier est mis en service en 1908.

Edouard Knœpflin quittera Parthenay pour Paris en 1917, et il y décède en 1945.



Plan du four de l'école de dessin, construit à la demande d'Edouard Knœpflin. (Dessin Albéric Verdon)

Le dernier « migrant » que nous évoquerons a certes une consonance patronymique étrangère à la Gâtine et à la région, mais il est pourtant né à Niort le 12 octobre 1852. Il s'agit de Louis Kuntzeler³. Sa fille Marie-Gabrielle naîtra à Secondigny en 1883 et on retrouve le père à Parthenay en 1913 comme receveur du bureau central de l'octroi. Licencié au 1er janvier 1928 à la suite de la suppression de l'octroi, il prend la responsabilité de la bascule municipale. Dès l'année suivante, l'ancien bureau



Photo du bureau central d'octroi, associé à des bascules, vers 1960. Premier bureau d'informations pour les touristes, tenu par Louis Kuntzeler. Musée de Parthenay.

³ Nous remercions Julie Redon des Archives de Parthenay pour nous avoir communiqué certains renseignements.
Généa79 n° 117 page 23

d'octroi, qui est associé à la bascule, sert également de Syndicat d'initiative et M. Kuntzeler est chargé de renseigner les touristes. Il est ainsi le premier hôte d'accueil de Parthenay ! Il sera remplacé en 1936.

Nous ne pouvons évoquer les patronymes commençant par la lettre K et leur consonance étrangère sans citer de femme. Il faut bien reconnaître qu'elles sont rares en Gâtine. Nous ne pouvons faire connaître que Suzanne de Kerveno, que l'on trouve également orthographié Quervenou, qui sera l'épouse de Jean Clabat, chevalier et seigneur du Chillou. Elle demeure au château de la Cherpenrie à Lamairé en 1741. En 1753, étant veuve, elle loue une maison près des murs de la ville de Parthenay. Elle sera inhumée dans l'église Sainte-Croix le 10 décembre 1758.

Pour clore cet article, nous pouvons donc répondre à notre question initiale : Oui, porter un patronyme commençant par la lettre K a souri à de nombreux « étrangers » de la Gâtine.

Albéric VERDON

site [Histoire de la Gâtine Poitevine et de Parthenay](#)

L COMME LOUIS THOUIN

Vers 1785, **Louis THOUIN** quitte sa famille, sa maison et son village de Gâtine pour s'établir à Rochefort après une courte étape à Aulnay-de-Saintonge. Ce déménagement à Rochefort n'a en soi rien d'exceptionnel car cette « ville nouvelle » est à l'époque un port dynamique et un vaste arsenal maritime qui attirent de nombreux artisans, marchands et gens de mer de toute la France. Ce qui surprend dans ce départ, c'est le « profil » du migrant. À l'âge où l'homme du XVIII^e siècle est considéré comme un vieillard, Louis THOUIN, jeune grand-père de 53 ans, marchand et ancien syndic de sa paroisse, « change de vie » pour employer une autre expression actuelle. Pourquoi ce départ ? Quelle a été la vie de Louis à Rochefort ? Tâchons de répondre à ces questions à partir de quelques archives et avec un peu d'imagination.

Louis THOUIN naît le 8 septembre 1732 à la Jaubertière de Verruyes. Sa mère Marie Louise PAIN dont il est le premier enfant meurt des suites de ses couches six jours plus tard. Elle était depuis l'année précédente la jeune épouse d'un veuf qui avait 25 ans de plus qu'elle. Louis est aussi le seul enfant de son père, Pierre THOUIN, dont les deux fils nés de sa première épouse Elisabeth GOBEIL en 1713 et 1717 sont morts en bas âge. Enfant unique, orphelin de mère et sans grands-parents, Louis a sans doute grandi dans une relative solitude auprès d'un père qui ne s'est pas remarié.

Sans être fortunée, la famille de Louis THOUIN semble assez à l'aise et stable puisqu'elle vit à la Jaubertière depuis au moins la génération du grand-père, un autre Louis THOUIN tailleur d'habit de son état. Pierre est marchand, menuisier, mais aussi bordier. Il possède une maison au bourg de Germond qu'il arrente en 1744, une borderie au village de Piersay à Verruyes, etc. À sa mort en mars 1761, Pierre THOUIN fait partie des notables de Verruyes dont il est le syndic (le maire) et s'offre une sépulture dans l'église. Louis, élu syndic à la suite de son père et son seul héritier, est donc tout sauf indigent.

En 1755, Louis THOUIN encore mineur épouse au Tallud Marie CLISSON issue d'une très nombreuse famille de meuniers des environs de Parthenay. Le couple a sept enfants qui parviennent tous à l'âge adulte et se marient dans les environs de Verruyes. Mais Marie décède à la Jaubertière en 1780, à l'âge de 51 ans quelques mois avant le mariage de sa fille aînée. Pour Louis, ce veuvage pèse sans doute dans sa décision de partir. Au point de vue financier, rien n'indique que Louis THOUIN ait fait la culbute. En 1769, il passe un « titre nouvel » dans lequel il s'engage à payer une rente annuelle et perpétuelle sur la borderie de Piersay qui est dans la famille depuis 1712 au moins. Au mariage de sa fille Marie

Louise en 1780, Louis est dit « fermier ». Aucun élément ne montre qu'un revers de fortune est à l'origine de son départ.

En janvier 1785, notre fermier gâtinais est domicilié à Aulnay-de-Saintonge d'où il consent devant notaires au mariage de sa fille Marie Magdelaine à Verruyes. Louis a donc quitté Verruyes entre 1780

et 1785. On le retrouve peu de temps après à Rochefort où il devient « gardien de la forme du Roi à l'arsenal » puis « journalier gardien au bureau de l'artillerie du port ». En effet, pour empêcher les incessants vols d'outils, de matériaux ou de marchandises commis souvent par les ouvriers du port eux-mêmes, l'administration a engagé des civils pour surveiller l'arsenal. C'est la fonction modeste et précaire, car employé « à la journée », que Louis THOUIN occupera jusqu'à sa mort en 1790.



Louis THOUIN était gardien de « la forme du Roy », aujourd'hui « vieille forme », qui servait à construire et réparer les vaisseaux.

Cependant, Louis THOUIN ne reste pas longtemps seul à Rochefort. Le 25 août 1787, il épouse Elisabeth TENDRON veuve de Jacques BONIN charron à Rochefort, d'origine poitevine comme lui. Ces secondes noces sont célébrées au Temple de la Rochelle trois mois avant l'édit de tolérance signé par Louis XVI qui redonne aux protestants un statut juridique et civil. On ignore si Louis THOUIN, catholique depuis toujours, s'est réellement converti ou s'il l'a fait sous l'insistance de sa nouvelle épouse dont la famille originaire de La Mothe-Saint-Héray venait du Désert. L'affaire est rondement menée : le 22 juin 1787, notre sexagénaire signe une promesse de mariage devant Me RONDEAU notaire à Rochefort ; le 7 août la veuve BONNIN règle la succession de son mari ; le 23 août c'est le tour du contrat de mariage dans lequel les futurs époux « ont obligé tous leurs biens, meubles, immeubles présents et à venir... » Les noces ont lieu deux jours après au Temple de la Rochelle après publication de trois bans et présentation du certificat des Anciens de Rochefort qui n'ont trouvé aucun empêchement ni canonique ni civil au mariage de ce couple mixte.

Louis THOUIN meurt trois ans après son remariage le 3 octobre 1790, à l'Hôpital royal de la marine de Rochefort où il est entré le jour même. Peut-être a-t-il contracté le paludisme qui fait des ravages dans cette ville bâtie au milieu des marais ou une « maladie de marin » très contagieuse comme le typhus et le scorbut. Un détail touchant : l'officier qui rédige l'acte de décès dans le registre hospitalier écrit que Louis est originaire de « Gilberterre en Poitou » sans mentionner Verruyes. On reconnaît avec peine dans ce toponyme mal retranscrit la Jaubertièrre qui avait été le foyer des THOUIN pendant plusieurs générations et que le mourant ou ceux qui l'ont veillé n'ont pas su articuler.

Les raisons de partir pour un homme comme Louis THOUIN ne sont pas évidentes. Ni son milieu, ni sa situation économique, ni son âge n'auraient dû l'inciter à quitter sa maison natale. Il n'a pas non plus de métier spécialisé qu'il aurait pu exercer au port de Rochefort. On ne peut que supposer les motifs de son départ : un chagrin insurmontable après la mort de sa femme, un drame familial, une banqueroute, une mésentente avec ses enfants ou son gendre, la honte d'un forfait, un conflit avec un voisin, un esprit fantasque... Est-il arrivé à Rochefort par hasard ou voulait-il s'y rendre depuis le début ? Le mystère reste entier.

M COMME MANITOBA

J'ai relaté en 2019 le destin dramatique d'une femme de ma commune adoptive : *Jaquette Blanchard, meunière au Pin (1731-1804)*, sur la proposition de ma voisine Noëlle Pouplin, ancien maire du Pin et historienne avertie. J'évoquerai aujourd'hui le destin d'une descendante de Jaquette, Marie Roy, qui s'expatria au Manitoba avec sa famille.



Marie (Marie Arcène pour l'état civil) descend du petit-fils de Jaquette, Jean Pacreau, qui épousa Théotiste Brémond, l'héroïne de mon tome 2 (2021). Ce couple a 13 enfants, dont 9 survivent. Parmi eux, Madeleine, épouse de Louis François Roy (20 janvier 1845), donne le jour à 11 rejetons ; Marie Arcène est la septième de la fratrie. Les Roy tiennent la ferme de Beauregard, appartenant au domaine de La Tremblaye.

Marie a épousé Louis Roux, fils d'un forgeron du Pin. Louis est taillandier : ce terme désigne un maréchal spécialisé dans les petits outils, haches, serpes, faux, matériel de jardin. Le jeune homme serait-il de constitution fragile ? En 1877, ils ont une petite fille, Marie Antoinette Claire Yolande. Mais Louis meurt à trente ans, sans doute de la tuberculose.

Marie doit donc gagner sa vie toute seule. Son beau-père a construit un hôtel au Pin : durant quelque temps, c'est elle qui tient l'établissement, au carrefour des routes de Nueil et de Brétignolles. C'est dans ce contexte qu'elle rencontre Louis Alphonse Diacre, qu'elle épouse en 1885.

Louis Diacre est originaire du Thouarsais : ses parents étaient de petits viticulteurs dans le village de Mienne, commune de Bouillé-Saint-Paul. Période difficile : nous sommes en pleine crise du phylloxéra. Louis, maître d'hôtel à Thouars, s'est peut-être reconverti pour échapper à la misère noire des vigneron, amputés soudain de leur source de revenus. Il est veuf depuis dix mois de Virginie Primault. De son premier mariage, il a eu trois enfants : un garçon mort à la naissance, puis Juliette (1881) et Hélène (1883). Louis et Marie unissent leurs solitudes : ils y trouvent un réconfort commun, et les petites Diacre une maman de remplacement. Une quatrième fille, Jeanne, leur naît en 1886.

Comment est né dans ce couple le projet de départ pour le Canada ?

Noëlle Pouplin, dans son étude *Les Deux-Sévriens dans l'ouest canadien*, souligne que dans leur souci de conquérir de nouveaux territoires, les autorités canadiennes encouragent vivement la venue de migrants durant la fin du XIX^e siècle : « *Sur ce territoire anglais et anglican, l'enjeu est religieux et francophone.* » D'où le rôle de personnages comme Auguste Bodard, secrétaire général de la Société d'Immigration française à Montréal. Cet agent d'immigration, venu au moins deux fois dans le Thouarsais, y distribue ses écrits : « *Le guide du Colon dans l'Ouest du Canada* » et « *En route pour le Canada* » : ces livrets de propagande promettent monts et merveilles, notamment la perspective de devenir gratuitement propriétaire de 64 ha de terre noire d'alluvions, faciles à mettre en culture.

Il est possible que les époux Diacre aient eu un de ces fascicules entre les mains. Avec leurs quatre filles, ils font donc partie des colons qui s'embarquent du Havre ou de Saint-Nazaire début 1892, dans l'espoir d'un avenir meilleur. Durant les années 1890-1900, 200 émigrants deux-sévriens sont ainsi recensés, dont la moitié sont originaires du Bocage Bressuirais.

Personne des familles Roux et Roy n'est au courant de ce départ : coup de tête, crainte de critiques trop vives ? Comme tous les émigrants, les Diacre voyagent en troisième classe, sans doute dans un contexte comparable à celui du Titanic. Ils peuvent emporter plus de 100 kg de bagages par personne : mais à quoi bon, puisqu'il faudra finir à pied ? Il leur est conseillé de prévoir plutôt une couverture ou un couvre-pieds rempli de laine, indispensables tout au long du voyage.

La traversée sur les bateaux à vapeur dure de 12 à 15 jours ; l'arrivée se fait à Montréal ou Halifax. Ensuite, par le train, il faut deux jours et demi aux arrivants pour aller jusqu'à Winnipeg, capitale du Manitoba. Enfin, ils doivent marcher à travers forêts et marais, sur 40 km de pistes vers le Nord, pour rejoindre la petite agglomération de Saint-Léon, devenue Notre-Dame de Lourdes. Dans les villages, c'est le curé (ici le révérend Dom Benoît, qui consacre sa vie à la communauté) qui les accueille et les conseille. C'est lui aussi qui leur alloue leur terre.

Le Manitoba est de colonisation récente : il a été annexé par la Couronne d'Angleterre en 1875, alors qu'il n'était occupé jusque-là que par des Indiens et des coureurs de fourrures. La région a été quadrillée par des nuées d'arpenteurs : elle est divisée en townships, carrés de 6 milles (9,654 km) eux-mêmes divisés en 36 sections d'un mille carré (260 ha), subdivisés en quarts (64 ha) : les homesteads. Sur ce damier, les Diacre choisissent une partie forestière, qui leur permet de s'assurer des revenus immédiats par la vente de bois aux Anglais du secteur. Leurs voisins sont les Bazin, originaires de Louvigné-du-Désert, dans la région de Fougères. Pierre Bazin est arrivé en éclaireur en 1890, à l'âge de vingt ans, et a très vite fait venir ses parents et ses six frères et sœurs.

On les imagine, ces colons, construisant eux-mêmes leurs premières maisons. Il leur faut d'abord acheter des outils et des ustensiles : hache, pioche, poêle, fourneau et casseroles ; et bien sûr quelques vivres. Il leur faut ensuite construire une cabane provisoire, en rondins. La maison « en dur » suivra, mais il y faut le temps. Pour la ferme, une paire de bœufs, une vache, une charrue, une herse. Il faut les voir défrichant leur concession à la force de leurs bras, accueillant les nouveaux venus, édifiant leur chapelle, détruite deux fois, aussitôt relevée. Leur communauté est très soudée, cimentée par leur foi et leurs valeurs morales. Aux veillées, on brave le froid glacial en partageant les récits du vieux pays. Il y a là des noms bien français : Bazin, Poiroux, Dudoué, Bodin, Guéret... Mais aussi des colons venus d'ailleurs : en 1900, sur 708 personnes, on compte à Notre-Dame de Lourdes 374 Français, 76 Suisses, 26 Belges, 204 Canadiens du Québec, 13 Allemands, 14 Irlandais et un Polonais. Creuset de nations parfois antagonistes, dont les ressortissants ont le bon esprit de s'épauler. Les mariages se multiplient : c'est ainsi que Pierre Bazin épouse Marie-Antoinette Roux en 1896. Il fait si froid ce 1^{er} décembre que, lorsque Dom Benoît bénit les anneaux, l'eau bénite se glace aussitôt sur le plateau...

La famille Bazin, comme tout le monde par ici, a commencé par cultiver la terre ; mais le jeune couple fait bâtir en 1912, avec les beaux-frères de Pierre, un magasin général qu'on nomme l'Union commerciale. Ce commerce restera sous la direction de Pierre jusqu'en 1942, lorsqu'il cède sa part à ses fils. C'est un homme très actif et sans doute très influent, qui ne ménage pas sa peine au sein de bon nombre d'associations.



Pierre et Marie-Antoinette Bazin en 1956

Pierre et Marie-Antoinette ont cinq fils : Louis (1897), Joseph (1899), René (1902), Léon (1905) et Marcel (1909). Pour leurs études, les deux premiers sont envoyés en France, au collège Saint-Gabriel de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Ils passent leurs vacances au Pin ; ils logent chez leur tante Olympe à La Butée, et fréquentent les cousins de Marie-Antoinette, les Marchand, aux moulins de Prouette et de La Voie. Leur mère vient les voir à l'été 1914, fait installer une croix sur la tombe de son père, puis, à la déclaration de guerre, ramène ses garçons au Canada. Ce qui n'empêchera pas Marcel, bien après les hostilités, de revenir étudier à Paris. Au Pin, il retrouve ses cousins issus de germains, dont une

certaine Thérèse Marchand, de Prouette, qu'il épousera. Et voici pourquoi ma voisine Noëlle, née Marchand et ex-nièce de Thérèse, connaît cette histoire sur le bout du doigt.

Évoquons brièvement le destin de la famille Diacre :

-Juliette épouse Emmanuel Bibault à Notre-Dame de Lourdes, et y meurt le 14 décembre 1910 ;

-Hélène revient en France, où elle épouse, le 5 mai 1909, un

cultivateur nommé Pierre Girard. Ils s'installent à Cersay, près de Thouars, dans la ferme du Colombier ;

-Jeanne, la petite dernière, se marie le 17 novembre 1906 avec Auguste Poiroux, d'une famille du Thouarsais arrivée à Notre-Dame de Lourdes en 1890. De ce mariage naissent douze enfants, dont les huit premiers sur place. Mais l'aîné, Alphonse, meurt jeune, « à cause des rigueurs de l'hiver » : le bon Auguste Bodard n'avait pas tout dit sur le climat canadien. En 1920, la famille décide alors de s'expatrier à Cuba, où réside une colonie de Français. Mais arrivés en Alabama, ils n'ont pas assez d'argent pour effectuer la traversée. Ils s'installent alors près de Mobile ; immergés dans une communauté américaine, ils perdent vite l'usage du français. Jeanne meurt en 1961, son mari un an après. Leur descendance, innombrable, compte aujourd'hui environ 700 personnes.

Marie Roy ne reverra pas la France : elle meurt en 1917 à Notre-Dame de Lourdes. Louis Diacre, devenu veuf, revient à Cersay le 26 février 1919, puis termine sa vie à Niort en 1924. Quant à Marie-Antoinette et Pierre, ils auront droit à une vieillesse heureuse, entourée par leur nombreuse famille. Leur dernier voyage en France, probablement en 1938, leur permet de faire le tour de leur parentèle. Marie-Antoinette s'éteint le 27 mars 1958, et Pierre, le merveilleux grand-père, le 9 juin 1964, à 94 ans.

La famille Bazin, qui compte de nos jours quelque 400 descendants, poursuit sa route, plus ou moins fidèle à sa langue maternelle ; avec les cousins deux-sévriens, les échanges restent actifs de part et d'autre de l'Atlantique. Belle leçon de vie, bien faite pour nous rappeler, si besoin était, qu'à un moment de notre histoire hexagonale nous avons tous été des migrants.



Pierre et Marie-Antoinette Bazin et leur famille

Monique GUERIN

auteure de *Jaquette Blanchard, meunière au Pin*

N COMME NORMAND, TOURANGEAU...

Dans la même famille des Deux-Sèvres sont entrés successivement un tamiseur normand, un tireur d'étain tourangeau, des maçons limousins et un fils de Cantalou.

En 1664, Marie JACOB que j'ai déjà évoqué, fille d'un blanconnier niortais, épouse Isaac GODEFROY, marchand tamiseur venu de Fleury dans la Manche. Les registres de Fleury n'allant pas au-delà de 1694, je ne sais pas quand est né Isaac. D'après son acte de décès, il serait né vers 1624, de Julien GODEFROY et Françoise LEFEBURE.

Dans la Manche, le centre de fabrication des tamis était à Gavray, à 12 km de Fleury, et de nombreux villages alentour participaient à la production. Les tamis étaient fabriqués avec du crin de cheval. On commençait par laver le crin dans la rivière puis on le regroupait par paquets, on le peignait sur un outil aux longues pointes et on le tissait avec un métier horizontal. La toile obtenue s'appelait la rapatelle. On en faisait des tamis pour passer la farine, le plâtre, la confiture, les épices, le cidre, et des sacs.



La belle signature en 1664 d'un parent d'Isaac,
Nicolas LEFEBURE

Les tamiseurs ou tamisiers partaient parfois très loin, parfois plus d'un an, pour vendre leurs produits. Ils ne voyageaient jamais seuls, ils s'associaient ou trouvaient un commis ou un apprenti. Ils s'engageaient en échange des services de l'apprenti à lui apprendre le métier, et à le conduire dans les pays où ils trafiquaient, et prenaient à leur charge les dépenses de nourriture et d'habillement.

Souvent ils finissaient par s'installer dans les contrées qu'ils visitaient, en Bretagne surtout, mais aussi un peu partout en France, et jusqu'en Allemagne et aux Pays Bas. La famille GODEFROY a choisi la Saintonge et le Poitou. Le frère d'Isaac, Jean, s'est marié à Fontenay-le-Comte en 1653. Et encore avant, en 1630, un Vincent GODEFROY de Fleury est décédé à Saint-Jean-d'Angély. Comme il était étranger à la paroisse, il fallait au prêtre pour l'enterrer en terre consacrée des témoignages indiquant qu'il était un homme de bonne vie. Sept personnes voyageant avec le défunt, toutes de Fleury ou des paroisses voisines, ont donc témoigné, nous confirmant les voyages en groupes.

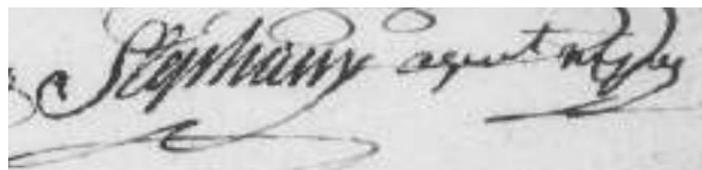
Isaac a dû faire venir sa mère qui est décédée à Niort en 1670. Étant entré dans une famille bien implantée à Niort, il y a semble-t-il bien vécu. Mais son frère Jean, moins bien implanté à Fontenay, n'ayant qu'un fils tamiseur, est qualifié dans son acte d'inhumation de pauvre homme. Les trois fils survivants d'Isaac seront teinturiers, peut-être l'était-il devenu lui-même ?

Un siècle plus tard en 1779 une arrière-petite-fille d'Isaac, Louise Charlotte GODEFROY épouse à Celles-sur-Belle Julien STEPHANY un tireur d'étain venu de Touraine, mais Tourangeau seulement par sa mère, Breton du golfe du Morbihan par son père, lesdits parents mariés à Nantes, et lui-même né à Angers en 1750.

Le tireur d'étain c'est en fait un peigneur de laine. Le peignage est une opération longue et pénible qui consiste à faire passer la laine par une série de peignes chauffés et graissés en évitant que les fils cassent. La laine peignée donne un fil plus doux, plus solide, plus régulier que la laine cardée, le fil d'étain. Mais le travail est difficile et très mal payé. Julien ne reste pas longtemps tireur d'étain. Il devient comme son beau-père et son beau-frère teinturier.

Après dix ans de mariage, Louise Charlotte décède à la naissance de son cinquième enfant. Julien ne tarde pas à se remarier et aura sept autres enfants.

En mars 1794, il appelle un fils Sincère Républicain. Et de frimaire an IV à ventôse an VI (environ novembre 1795 à février 1798) il est agent municipal de Celles-sur-Belle. À l'époque, le conseil est cantonal. Chaque commune élit un agent municipal qui participe à l'administration de la municipalité cantonale et un adjoint.



Grâce à cela, à partir d'un acte d'état civil par lui rédigé, j'ai pu faire faire une analyse graphologique et avoir une idée de son caractère : *"C'est un homme d'ordre, résolu et combatif, qui s'employait à faire régner la discipline autour de lui. Il savait ce qu'il voulait et comment l'obtenir. On peut l'imaginer expéditif, efficace et exact. Il a un esprit clair, méthodique, un peu tatillon dans les détails, pouvant discuter avec une certaine agressivité mais gardant calme et mesure dans l'exercice de la fonction municipale, étant très soucieux de remplir sa tâche. Il sait organiser son action, est prudent et prévoyant, mais aussi avisé ou malin. Le comportement est courtois en société, plus exigeant et*

dominateur en famille où il ne doit pas laisser parler beaucoup l'entourage. Il a des idées arrêtées, des principes fermes, une conduite irréductible. Fort autoritaire et très méfiant."

Je n'ai pas sa description physique mais celle de son père soldat dans le régiment d'infanterie du Piémont en 1747 et déjà âgé "*cheveux châtain clair, yeux gris enfoncés, nez long et aquilin, bouche petite, visage long et ridé, joues creuses, 4 pieds 11 pouces*", et aussi celle d'un de ses fils qui s'est blessé pour ne pas participer aux guerres napoléoniennes en 1811 "*châtain, yeux roux, nez relevé, teint coloré*". Alors à qui ressemblait Julien ?

Il décède jeune en 1804 peut être de maladie liée à son travail malsain. Grâce à l'inventaire après son décès, on sait beaucoup de choses de lui.

Au niveau habillement, il avait des culottes d'étoffe de maison bleue, un habit d'étamine grise, un autre de cotonnade rouge, un gilet de basin blanc, un autre de cotonnade rayée rouge... On pouvait voir qu'il était républicain et teinturier.

On pénètre dans sa maison avec outre les nombreux lits et paillasses, les ustensiles de cuisine, des meubles en cerisier, des fauteuils, des assiettes en faïence, des couverts en étain, un fusil, deux kilos de viande dans une armoire en pierre, une barrique moitié pleine de vin de pays.

On pénètre aussi dans sa boutique avec des balances en bois et en cuivre, des chevalets pour carder la laine, des rouets garnis, et dans l'atelier avec, entre autres, un moulin à passer l'indigo, un mortier et son pilon de fonte, des tamis à teinture, des chaudières, un tour à tourner l'étoffe dans la chaudière, un paquet de corde à tendre la laine.

Mais Julien laissera plus de dettes que de biens. Vivait-il au-dessus de ses moyens ? Il y avait de la concurrence, j'ai compté sur le recensement de 1799 de Celles 5 teinturiers, 18 cardeurs, 1 peigneur, 1 fileuse, 1 filtopier, 5 tisserands, 7 tailleurs, 9 sergiers ou sergetiers.

Ses fils ne seront pas teinturiers mais paveur, marchand mercier, serrurier, maçon.

Sa fille aînée va épouser successivement deux maçons de Haute-Vienne, de deux villages voisins, Saint-Sornin-la-Marche et La Croix-sur-Gartempe, près de Bellac.

Un de ses petits-fils va épouser une native de Trieste.

Une arrière-petite-fille épousera le fils d'un marchand quincaillier cantalou de Marchastel nommé Antoine QUEUILLE. Cet homme ayant fait un bon mariage avec la fille de l'officier de santé de Celles, ses enfants seront commerçants, cheminot et curé de Verrines-sous-Celles, et son petit-fils pharmacien à Niort. Antoine comme Isaac n'était pas venu seul, son frère Jean, marchand colporteur, étant établi à Prahecq.

Sources pour la Normandie : Michel Le Pesant, *Un centre d'émigration en Normandie sous l'ancien régime* - le cas de Percy

Marie-Isabelle FEMENIA

Ô ! OH ! HO ! COMME ORNE

Oh ! pour être plus précis, nous allons à Passais dans l'Orne, petite cité du bocage normand. Mais **ho ho !** patience, si Passais est bien le point de départ du voyage, suivons d'abord MA chronologie !

La première fois que j'ai rencontré Michel Rossignol, c'était sur l'acte de mariage de sa fille Marie Anne, l'ancêtre deux-sévrienne de mon mari, acte du sept vendémiaire an cinq à Niort.



Passais et Niort

et Marie-Anne Rossignol, couturière âgée de
vingt-huit ans, fille majeure et légitime de feu Michel
Rossignol, journalier et de Marie-Anne Nigot

Puis, je l'ai retrouvé, à son propre mariage, le 21 mai 1763, à Notre-Dame de Niort. C'était trente-trois ans auparavant. Il est alors un jeune homme de vingt-et-un ans, épousant Marie-Anne Nigot, orpheline comme lui. Lui, est né à Passais, elle, à Niort.

Le mariage ~~est~~^{est un} après les trois publications canoniques eues ~~selon~~^{selon} les
oppositions tant dans celle de Passais que celle de Passais en Normandie d'ici.

C'est le mariage de deux régions Normandie et Poitou. Les deux lieux de naissance, distants de trois-cents kilomètres, sont très différents par leur terroir et leur histoire : Passais, dans le bocage normand avec ses chemins creux, Niort, ville au milieu d'une plaine calcaire ensoleillée ; Passais, Passais la Conception, paroisse fondée par Louis XI en 1475 et toujours connue pour son oratoire et ses pèlerinages, Niort, ville au riche passé huguenot.



Paysage normand



Plaine niortaise

Michel, dit encore l'acte de mariage, est fils des feux Pierre Rossignol et Anne Turquetil.

Nous voilà au point de départ. C'est à Passais que Michel naît le 1^{er} novembre 1742 et devient orphelin très jeune, de mère, puis de père !

Le 16 août 1731, se marient Pierre Rossignol et Anne Turquetil, ses parents.

Entre 1732 et 1744, naissent huit enfants.

Le 6 avril 1745, meurt Anne Turquetil la mère, Michel a deux ans.

Le 15 février 1746, dix mois plus tard, se remarie Pierre Rossignol le père avec Anne Gillot.

Le 18 novembre 1749, meurt à son tour, Pierre Rossignol le père, maréchal.

Des huit frères et sœurs, n'ont survécu que Michel et Mathurin son aîné de presque trois ans. Michel a maintenant sept ans.

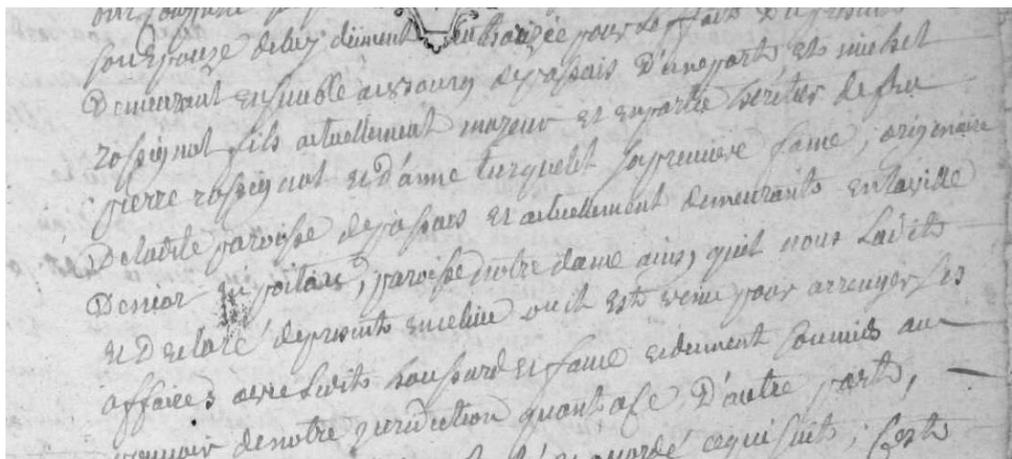
michel né d'icq fils légitime de pierre rossignol
et Anne turquetil son épouse a été baptisé par nous ptre sursigné ce
premier novembre 1742 son parrain michel rossignol et de la paroisse
sa marianne margdelaine guault e Montevot
Bonhaud
margdelaine guault

Le 19 novembre 1750, un an plus tard, Anne Gillot la belle-mère se remarie avec Jacques Houssard maréchal comme Pierre Rossignol son premier mari et père de Michel.

Les actes notariaux se succèdent, inventaire, contrats... Le couple Houssard Gillot vit et travaille dans la maison des feux Michel Rossignol et Anne Turquetil, et élève leurs deux orphelins Mathurin et Michel. Des années qui ont suivi dans la famille de Jacques Houssard et Anne Gillot, puis de l'adolescence de Michel, je ne sais rien.

On ne reparle de Michel qu'en 1760 dans un nouvel acte notarial du 14 avril 1760, il a alors 18 ans. Son frère aîné Mathurin, soldat au régiment d'infanterie d'Artois, vient régler leur héritage à Passais avec Jacques Houssard et Anne Gillot, pour lui et pour Michel encore mineur dont il est devenu le tuteur naturel.

Le 13 janvier 1763 c'est Michel, quelques mois avant son mariage, qui est à son tour à Passais. Le notaire écrit : « Michel est fils majeur et en partie héritier de feu Pierre Rossignol et Anne Turquetil sa première femme, Michel est originaire de Passais et demeure en la ville de Niort en Poitou, paroisse Notre Dame ». Michel vient « pour arranger ses affaires » avec Jacques Houssard maréchal et Jeanne Gillot son épouse.



Quand a-t-il quitté Passais ? Quand est-il arrivé à Niort ? et pourquoi ? Je manque de signaux qui expliqueraient ce voyage. Est-ce le goût de l'aventure, l'attrait du voyage ? Quel est le rôle du grand frère ? L'explication est peut-être à Passais. Je m'autorise juste à éliminer la recherche d'un travail. Michel était trop jeune pour apprendre le métier de maréchal avec son père, il n'a pas appris ce métier avec Jacques Houssard non plus, il est journalier sur les actes niortais où il est cité.

Sur l'acte de mariage, Michel est « autorisé par les principaux parents » par acte de notaire du 8 mai précédent, sans autre précision. Michel fonde donc sa vie à Niort avec Marie Anne Nigot. Je leur connais trois enfants.

Trente-trois ans plus tard, le 7 vendémiaire an V, sa fille Marie Anne épouse un jeune homme, Nicolas Le Saint, natif de Bouquelon, sur l'estuaire de la Seine. Il est aussi Normand, mais c'est une autre histoire... Au mariage de sa fille, Michel est décédé, mais où est cet acte ? Son fils Jean-Baptiste lui, serait né « à l'île de Ré » et décédé à l'âge de cinquante ans à Niort, dit l'acte de décès filiatif du 13 avril 1811. **Ho, ho !** serait-il né avant le mariage de ses parents et sur l'île de Ré ?

La vie de Michel garde bien des zones d'ombre. **Ô !** plaisir de la recherche, en quête d'une nouvelle certitude !

Mauricette LESAIN

Remarque : Les interjections oh, ho et ô sont parfois interchangeable... dit la Banque de dépannage linguistique.

Sources

- Les Archives départementales des Deux-Sèvres et de l'Orne.
- Geneanet pour les archives notariales de Passais.
- Images « Normandie-Tourisme » et « France-Bleu »

P COMME PHYLLOXÉRIQUE VIA LES PAPILLES !

Ma quête généalogique, je la mène aussi par les Papilles. À cause d'une tante charentaise que je visitais dans l'enfance et que j'associe encore à la saveur particulière d'un pâté en bocal qu'elle partageait généreusement à sa table. Lorsque je me suis préoccupée de sa recette, tante Julienne avait plié bagage, emportant avec elle le secret de fabrication de son pâté. J'ai bien tenté diverses expériences culinaires mais n'ai jamais retrouvé cette saveur d'enfance qui me titille encore de temps en temps.

Faute du pâté sublime à glisser sous ma dent généalogique, je me suis demandé pourquoi vers 1960, cette tante vendéenne habitait Les Montils en Charente-Maritime. À quelle époque était-elle arrivée là ? Pour tenter d'en savoir davantage, j'ai consulté les recensements de population en ligne mais ne l'y ai pas rencontrée. J'ai mis le doigt, en revanche, sur une migration spéciale, dite phylloxérique, soit causée par le phylloxéra, cet insecte minuscule qui, dans sa forme radicicole, assèche les pieds de vignes. Dès 1864, il ravage sur son passage, tous les vignobles de France et de Navarre entraînant des mouvements de population accompagnés de mutations sociales.



Parmi les nombreux foyers apparus en France celui qui nous intéresse, en l'occurrence, remonte à 1872. Il est dit « de Cognac ». La première vague migratoire vers les Charentes dévastées, connaît son paroxysme entre 1890 et 1910. Deux autres vont la suivre : l'une entre les deux guerres mondiales, l'autre après 1945.

À l'époque de la première vague, les Charentais ne possèdent plus le moindre rang de vigne à entretenir. Nombre de cultivateurs sont déjà partis vers les villes où des usines modernes attendent la main-d'œuvre disponible tandis que le chemin de fer favorise les déplacements. Face à de telles conditions, de nombreuses propriétés sont délaissées aux Montils, des maisons sont abandonnées. Les recensements de cette commune, reportés dans le tableau ci-dessous, en témoignent.

Recensements des Montils	Maisons	Ménages	Individus	Maisons vacantes	Gare	Laiterie
01/05/1896	312	348	1014		oui	
12/04/1906	293	308	1005		oui	
01/04/1911	287	307	971	29	oui	oui

Puisque, faute d'un savoir-faire hors de la viticulture et de bras suffisants, des terres sont incultes aux Montils, puisque la population est en décroissance constante et que 29 maisons restent vacantes, on se tourne, entre autres, vers les Deux-Séviens qui, en Gâtine notamment, ont du mal à nourrir leurs grandes familles sur de petites exploitations, sachant qu'elles apportent avec elles d'autres compétences : le labourage profond et l'élevage des vaches laitières. On voit dans le tableau apparaître une laiterie aux Montils en 1911.

Cette migration est d'abord le fait de grands propriétaires charentais qui envoient des placiers sur les foires afin d'y recruter leurs domestiques. Ceux-ci s'installent et font venir leur famille, des gens de leur village, entraînant un bouleversement social : en trois générations, les domestiques sont devenus métayers, leurs enfants ont exploité les terres à ferme et les petits-enfants les ont travaillées en tant que propriétaires. 687 familles de migrants ont délaissé 8 138 hectares de terre en Deux-Sèvres pour en exploiter 24 901 en Charentes⁴, grâce à un labeur acharné certes, mais au prix de multiples frictions. Ces déserteurs, méprisés au pays d'origine, sont également accapareurs de terres abandonnées pas regardés d'un bon œil en pays d'accueil, se faisant même critiquer et moquer parfois tant pour leurs

4 https://www.persee.fr/doc/noroi_0029-182x_1969_num_62_1_1638

pratiques agricoles que religieuses, non conformes aux usages locaux, sans oublier cet accent poitevin si prononcé.

À défaut de tante Julienne inscrite sur les recensements des Montils, probablement parce qu'elle y est arrivée par une autre commune, je me suis attardée sur les AIGUILLON, les FLEAU, les FLEURY, les FREMENTEAU, les METAYER et les SAUZE. Parmi eux, j'ai choisi le cas de Marie SOULARD pour illustrer mon propos. C'est une couturière qui épouse Célestin FLEAU à Scillé le 25 janvier 1881. Les FLEAU sont, de longue date, cultivateurs au Beugnon. C'est donc naturellement que Célestin installe sa jeune femme dans la vieille maison familiale de la Proutière, sous le même toit que Louis son père, veuf mais remarié qui décédera le 14 août suivant, confiant à Marie et Célestin le sort de Marie-Madeleine la belle-mère. Elle ne sera pas de trop dans la grande maison, car de nombreux enfants vont y naître. Cette même année 1881, arrive Judith le 24 octobre, puis Mélanie le 25 mai 1883, suivie de Léontine le 1^{er} août 1884, d'Alice le 17 mars 1886, d'Abel le 24 mai 1887, de Georgette le 8 avril 1889, d'Anselma le 6 mai 1890, de Louis le 28 décembre 1891, de Maurice le 2 août 1893, de Blanche le 6 décembre 1894, de Constant le 30 janvier 1896, de Clotaire le 22 avril 1898, d'Edmond le 23 juillet 1899 et enfin de Jérôme le 15 mai 1901, soit 7 filles et 7 garçons. Deux filles et deux garçons meurent en bas âge, c'est donc la parité parfaite chez les FLEAU de la Proutière.

Il serait légitime de penser qu'après une série de 14 grossesses en 20 années de mariage, Marie SOULARD soit épuisée. Il n'en est rien, c'est Célestin qui flanche. Il s'éteint à son tour, le 12 octobre 1902. Âgé de cinquante ans, il laisse à sa vaillante épouse, une belle-mère et 10 héritiers dont les deux filles aînées déjà mariées, l'une avec Louis LATOUCHE, le meunier, l'autre avec Louis AIGUILLON.

Célestin FLEAU, propriétaire cultivateur, voyait-il venir sa mort prochaine ? Est-ce la raison pour laquelle, il donne ses terres le 14 juin 1902, chez M^e Boileau, le notaire de Secondigny ? Lors de la liquidation de sa succession, la jeune veuve aux quatorze enfants, dispose en propre de 3 310,75 francs plus les récoltes en terre qui se feront à l'été 1903, soit une coquette somme pour l'époque.

Est-ce Célestine, la sœur de feu Célestin qui l'attire aux Montils ? Nous savons, en effet, que le couple Célestine FLEAU/Jean-Pierre SAUZE habite cette commune depuis au moins 1905 puisqu'un petit Gédéon leur est né au bourg, le 29 mai de ladite année. Le départ de Marie SOULARD s'inscrit dans une fourchette de dates comprises entre le 12 avril 1906 où elle habite la Proutière avec sa famille et le 22 octobre 1907, date du mariage d'Abel, son fils aîné, où elle est présente et dite domiciliée aux Montils. Au recensement de 1911, nous l'y retrouvons, en effet, installée avec sa tribu, au village des « Trois Ormeaux précisément. Son plus proche voisin est Louis METAYER, un *pays*, ayant lui-même déserté Le Beugnon, depuis au moins 1897. Arrivé en tant que domestique, il cultive à présent comme propriétaire exploitant. C'est une belle ascension sociale pour cet homme-là !

Mais l'herbe est-elle vraiment plus verte aux Montils ? Ce n'est pas certain puisque Louis METAYER s'y éteint le 12 février 1913, laissant à Louis-Auguste, son fils, le soin d'assurer la relève. Quant à Marie qui exploite à ferme désormais, elle ne se doute guère que les années à venir seront bien peu joyeuses pour sa famille. Le 29 août 1914 dans l'Aisne, Louis son fils, l'époux de Juliette FLEURY, meurt glorieusement pour la France. Le 7 octobre 1916, son gendre, Jean BAPTISTE, l'époux d'Anselma, la sixième fille, connaît un sort identique, laissant en plus deux orphelins de 3 et 7 ans. Comme si cela n'était pas suffisant, François AIGUILLON l'époux de Mélina, tombe à son tour dans la Somme, le 27 août 1918. Marie fait face comme elle le peut. Mais épuisée, elle s'éteint le 2 janvier 1923. L'expérience des Montils aura duré, pour elle, dix-sept années bien remplies.

Cette histoire de migration phylloxérique dans son ensemble, a été présentée à Niort en mars 2018, par Jean-Claude ARRIVÉ, généalogiste conférencier de Montendre en Charente-Maritime. Je conclus en vous informant que grâce à son concours, j'ai quasiment retrouvé la recette du pâté de tante Julienne. Il me reste le dosage des épices à affiner. Je peux la partager à mon tour, il suffit d'en faire la demande (végétariens s'abstenir).

Danièle BIZET-BILLAUEAU
auteure de : *Le grand chemin qui marche*



Q COMME QU'EST-CE QU'ON ENTEND ? C'EST L'HORLOGE DE LA MORT ! - CHICHÉ, 1794

Mes aïeux n'avaient pas, de façon évidente, l'âme voyageuse et aventurière, puisque les recherches les concernant se concentrent sur l'ouest de la France et sur deux ou trois départements tout au plus. Cependant, certains d'entre eux ont bougé, un peu, pas très loin, un peu plus loin. Volontairement ou pas. C'est le cas de René Boche, pendant la période révolutionnaire, comme tant d'autres alors.

En ce dimanche 5 mars 1797, dans l'ancien style comme on dit, René, son chapeau à la main, écoute patiemment et avec une extrême attention l'officier de l'état civil de la commune de Lamairé.

- Alors... Citoyen Boche ? Citoyen Frère, citoyenne Chauvin ? Vous m'écoutez ? Je vais vous lire l'acte de naissance du fils du citoyen Boche. J'ai mis la date nouvelle, la formule, hein, quinze ventôse de l'an V de la République française une et indivisible... Mouais c'est vrai que ça vente ces jours-ci ! J'ai mis tout ce que vous m'avez dit et aussi ce que moi j'sais. Si ça va pas, faut me l'dire. Si ça va, alors ça va. Le drôle est très calme c'est bien ça !

Le citoyen Dabin se concentre et commence sa lecture, la plume à la main.

— Le quinze ventôse an cinq de la République française une et indivisible par devant moi Jean Dabin, agent municipal de la commune de Lamairé, département des Deux-Sèvres, canton de Voltaire, cy devant Saint-Loup, est comparu le citoyen René Boche, tisserand, réfugié de la commune de Chiché, dans celle cy depuis trois ans lequel était assisté du citoyen Jean Frère, cultivateur, au chef-lieu de cette commune et de la citoyenne Marie Chauvin, femme Guilbot, de la petite Roulière tous les deux majeurs, m'a déclaré que Louise Gouin son épouse en légitime mariage est accouchée ce soir à une heure, d'un garçon qu'il m'a présenté et à qui il a donné le prénom de Jean d'après cette déclaration que les témoins cy dessus ont déclaré conforme à la vérité et à la présentation qui m'a été faite du sus dénommé, j'ay rédigé le présent acte que le citoyen René Boche, le père de l'enfant, et les témoins susnommés ont déclaré ne savoir signer, approuvé.

Le citoyen Dabin se gratta la tête, l'air songeur.

— Bon y a des pâtés, une rature, et j'ai rajouté des mots, mais ça y est, c'est fait. Sinon, tout va bien pour vous, Citoyen Boche ? Vous arrivez à vous faire à not' vie à Lamairé ?

René se détend un peu, regarde l'officier municipal en souriant timidement.

— Bah oui. J'vous remercie à tretous ici. J'ai pu trouver du travail, avec mon métier de tisserand et on cultive un peu la terre avec ma Louise. Mais dès que ce sera possible, on veut retourner à Chiché, pensez bien ! On dirait que la guerre contre nous est finie, mais on attendait la naissance du drôle déjà.

Jean, l'enfant né ce jour à Lamairé, une commune entre Parthenay et Thouars, est issu d'une famille modeste et illettrée de tisserands, originaire de Chanteloup au sud de Bressuire.

Son grand-père prénommé René comme son père, était aussi déjà tisserand, tout comme son arrière-grand-père Mathurin, et même Pierre, son arrière-arrière-grand-père, qui, s'il était sabotier, était aussi tixier.

C'est ce dernier, qui bien que baptisé à La Chapelle-Saint-Laurent, a établi à quelques kilomètres de là, à Chanteloup, sa famille pour plusieurs générations. À la troisième, les membres de la famille ont commencé à bouger et au fil des mariages à s'égailler aux alentours de Chanteloup. Qui vers La Chapelle-Saint-Laurent, qui vers Pugny ou encore Boismé... toujours en satellite autour de Bressuire. Et à la quatrième génération, le terrain d'aventure s'agrandit encore un peu.

Les grands-parents du petit Jean, René, de Chanteloup et Marie Ribouveau, de Pugny, mariés à Chanteloup en 1758, sont ensuite allés très certainement là où le travail se trouvait. Leur fils René, le père de Jean, est né aux alentours de 1761 peut-être à Moncoutant ou Faye-l'Abbesse où ses frères et sœurs ont vu le jour, ou peut-être à Chiché.

En 1787, le jeune René rencontre et épouse Louise Gouin, une fille de charbonnier, originaire de la paroisse de Chiché, où il s'installe avec elle. Les premières années de leur union doivent être empreintes de tristesse puisque le couple perd deux garçons nourrissons, Joseph et René, les deux premières années

de leur mariage. Puis, la troisième année, en 1790, naît Marie Mélanie qui ne laisse aucune trace d'elle par la suite. D'autres enfants ont aussi dû naître entre 1790 et 1797, mais les registres n'ont pas encore livré tous leurs secrets de ces temps troublés. Car les temps sont troublés en France et particulièrement dans la région.

— Citoyen, c'est bien si on a pu vous aider, reprit Dabin. C'était pas facile pour nous d'accueillir tout le monde que vous étiez, tous à cette époque. Qu'est ce qui s'était passé pour vous à Chiché ? J'me souviens de vot'arrivée pourtant mais on n'a jamais pris l'temps de jacasser, vous et moi.

René soupire et son regard se voile.

— Bah y a 4 ans, à Chiché, y en a beaucoup qui ont pas été d'accord avec la loi qui voulait prendre tous les garçons pour faire la Guerre aux royaumes étrangers ... et pis aussi pour la religion qui avait changé et tout le reste qu'allait pas non plus. Si j'avais pas été marié avec une drôlière à nourrir, j'aurai dû y aller moi aussi. Les nôtres, y sont partis chercher Monsieur Lescure et Monsieur de La Rochejaquelein au château à Boismé pour pas que ça se fasse de faire partir les garçons... Et pis ensuite, ça a été la guerre mais contre ceux de là-haut, pas contre les étrangers. Et y a un général, Westermann qui s'appelait, c'était un vrai boucher !

René s'était agité et avait haussé la voix au souvenir du passage du Boucher de Vendée en 1793.

— Ah oui ... Westermann ! l'interrompt le citoyen Dabin. Vous savez qu'il a perdu sa tête l'année où vous êtes arrivé chez nous ?

Mais René reprit, les yeux dans le vague.

— Il a envoyé les troupes et elles ont mis le bourg de la paroisse en feu. J'me souviens que c'était juste avant les moissons en 1793, le premier jour de juillet. Il paraît qu'ils étaient passés à Amailloux, juste avant. Nous, on était pas dans le bourg à Chiché, Dieu merci. Quand on est arrivé, y avait plus rien, tout était brûlé. Puis au début de l'hiver, ça a recommencé en plus fort, comme si c'était possible. Quand un de nous entendait le premier coup de fusil, le mot passait de maison en maison : « Entendez-vous l'horloge de la mort ? » qui criait ! Y a eu des morts, beaucoup de morts, des gens qu'on connaît, on s'connaissait tous.



Monument en souvenir des Chichéens morts en 1794

Ils en ont pris une bonne centaine, et de ce que j'sais, y en a 24 en tout qui ont été condamnés et qu'ont perdu la tête, comme le Roy et la Reine. Ça a été à feu et à sang pendant des jours. Et là on s'est dit, faut partir. Ils prenaient tout, détruisaient tout. On pouvait plus rester si on voulait vivre.

Le silence envahit la pièce, le temps que René essuie ses yeux avec le mouchoir qu'il a tiré de sa poche.

— Pis on a pu arriver ici, Dieu sait comment. On s'est caché dans les bois. Ici, on a pu recommencer une vie, on nous a dit qu'on était des réfugiés, et on a reçu un peu d'argent vu qu'on n'avait plus rien.

René, perdu dans ses pensées, revient sur ses souvenirs.

— Dans les 24, y en a qu'on connaissait, comme Denis, Denis Croisé, c'est lui qui était là quand notre premier, Joseph est mort. Denis, il a été condamné, il faisait partie d'un comité pour le Roy de ce qu'ils ont dit. Y paraît qu'à Paris y en a un qu'avait même dit « Détruisez la Vendée ! ». Alors plus tard, aux Loges, ils ont mis plus de mille soldats et beaucoup de cavaliers... ils voulaient encercler tout not'pays, y avait d'autres camps comme ça ailleurs. Ils prenaient toute notre nourriture et quand on donnait pas, ils mettaient le feu. On n'avait même plus de bêtes. Mais aujourd'hui, si on peut, on va retourner à Chiché.

René est effectivement retourné à Chiché. En 1814, il y a enterré Louise qui y est décédée à l'âge de 48 ans et il s'est remarié, en 1817, à 56 ans avec Jeanne Françoise, originaire de Faye-l'Abbesse. Quelques années plus tard, Jean a bien grandi, et dans ce premier quart du XIX^e siècle, il a fait son apprentissage de tisserand et il veut faire une annonce importante à son père.

— Père, j'aurais voulu te dire que j'avais trouvé une embauche.

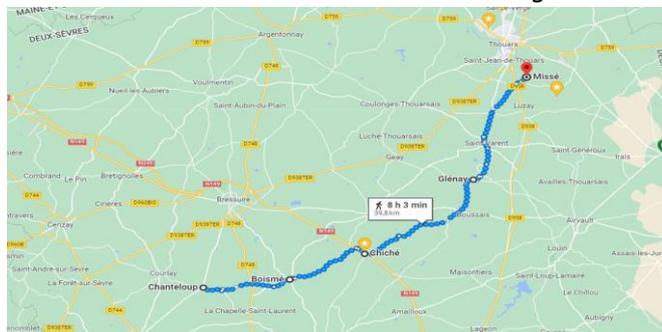
— C'est bien ça. Mais c'est où ?

— Père, c'est à Glénay. J'ai bien cherché ici, mais y a plus rien, Père, tu sais bien. Et en plus, y aurait du travail aussi pour toi. On pourrait faire les tisserands tous les deux et comme ça on serait encore ensemble.

— Oui, j'vois bien qu'il y a plus rien ici. On pourrait continuer à reconstruire, mais c'est pas facile, et j'comprends que tu veuilles faire ta vie ailleurs. Et pis ici, tout le monde est mort, ceux qui restent sont de droite et de gauche, et donc pas ici.

Et dans un large sourire à son fils, René lui dit :

— Allons ! Allons-nous aussi de droite et de gauche !



Père et fils ainsi que Jeanne Françoise s'installent à Glénay.

Jean y rencontre Marianne, qui est née dans la paroisse et qu'il épouse en 1825. Mais juste après la naissance de leur premier enfant, Marie Magdelaine, en 1826, le jeune couple quitte Glénay direction Missé, à trois kilomètres de Thouars.

Toujours avec René.

Épilogue

Jean a fait son nid à Missé, du côté de la Luzabert, sur les hauteurs de la commune. Il en est même devenu le sacristain, tout en exerçant son métier de tisserand. Il y a aussi enterré René en 1835, que Jeanne Françoise a rejoint l'année suivante. En 1925, à Missé, ma grand-mère paternelle, Emilienne Raymonde Rouger, l'arrière-arrière-petite-fille de Jean, l'enfant de Lamairé, épouse mon grand-père, Raoul Raymond Cesbron, l'arrière-petit-fils de Jacques Cesbron. Jacques est né en l'an XI à la Jumellière, dans le Maine-et-Loire. En pleine Vendée militaire, au cœur des Mauges, son village, celui de sa famille depuis des générations, a été rasé en 1794 par la colonne infernale de Cordelier.

Une autre migration. Une autre stèle en hommage aux victimes des Guerres de Vendée.



Stèle en hommage aux morts de la Jumellière en 1794

Caroline CESBRON

blog [La Drôlesse](#)

R COMME ROCHE MAURICE, CHAUDRONNIER COLPORTEUR



Le village de Soulagès

Maurice Roche est né le 7 janvier 1675 à Saint-Saturnin dans le Cantal au village de Soulagès. Soulagès, c'est le versant ensoleillé en face du village de Nuix de l'autre côté de la vallée. Maurice est le quatrième enfant d'Estienne Roche et de Jeanne Cuzol. Il a un frère aîné Jean et deux sœurs Jeanne née avant 1670 et Antonia née le 14 mars 1671.

Le père, Estienne Roche, meurt pendant l'hiver 1680 à Saint-Saturnin (voir le testament chez Charles Julhien notaire 3E 245/11 AD Cantal). Maurice a tout juste cinq ans. Dans son testament Estienne lègue la totalité de ses biens à son fils Jean avec l'obligation de prendre soin de la mère Jeanne

Cuzol qui demeure dans la maison, de verser des dots à ses sœurs Jeanne et Antonia au moment de leur mariage, et de verser la somme de vingt livres à Maurice quand il se mariera.

Le 1^{er} juillet 1687, Maurice a douze ans, sa sœur Jeanne épouse Louis Raimond du village de la Massugère paroisse de Saint-Bonnet-de-Condât. (Contrat de mariage Charles Julhien notaire 3E 245/13 AD Cantal).

Le 3 septembre 1695, Jean épouse Magdeleine Serre à Saint-Saturnin, Maurice est présent au mariage. (Contrat de mariage Charles Julhien 3E 245/14 AD Cantal).

Le 17 septembre 1697 Antonia épouse François Marmier à Saint-Saturnin, Jean et Maurice sont présents au mariage. (Contrat de mariage Charles Julhien 3E 245/14 AD Cantal).

Le 27 avril 1699, Maurice se marie à Échiré dans les Deux-Sèvres en présence de son frère Jean. (Contrat de Mariage Louis Amelotte 3E 937 AD DS).

En 2006, ma première visite à Saint-Saturnin (15) et au village de Soulages, suivie d'une visite aux Archives départementales à Aurillac me permet d'imaginer leurs vies. Région de moyenne montagne, les cultures y sont difficiles sur le plateau du Cézallier, les prairies à perte de vue sans arbre, battues par les vents permettent de survivre grâce à l'élevage : vaches et moutons, de la culture de blé (moulin à eau restauré à la Gazelle commune de Ségur-les-Villas). L'hiver est très rude et très long. L'été, la récolte de foin nécessaire pour nourrir les animaux tout l'hiver demande beaucoup de bras ; l'hiver, hommes et bêtes se réfugient dans les maisons aux toits de lauze et aux toits de chaume pour affronter le froid. Depuis le chaume a été remplacé par des tôles ondulées.



Paysage du Cézallier

Pour faire vivre leurs familles, les hommes valides de cette région partent à l'automne avant les grands froids autour de la Saint-Géraud (13 octobre, une date qui revient souvent dans les actes) et reviennent au printemps quand les chemins redeviennent praticables autour de la Saint-Jean. Avant de partir ils font leur testament chez le notaire. Ils partent à pied, bien sûr, avec leurs hottes de colporteurs, peut-être avec une mule pour les plus riches. Difficile de faire passer une charrette sur ces sentiers de montagne, et suivre les vallées oblige à de grands détours. Peut-être ramènent-ils un peu d'argent ou des objets indispensables à la survie des leurs. Mais c'est avant tout un système économique : les hommes partis sont des bouches en moins à nourrir pendant l'hiver, ils reviennent en été pour les travaux des champs.

Dans tout le diocèse de Saint-Flour (à peu près le département du Cantal actuel) les hommes se font marchands : sabotiers pour le sud du Cantal, chaudronniers pour ceux du Cézallier, marchands de draps de Marcenat, marchands de parapluies (nos grands parapluies maraichins bleus viennent d'Aurillac), ils sillonnent toute la France et vont jusqu'en Espagne et en Italie.

Depuis quand ? Probablement bien avant 1698 puisque Maurice épouse à Échiré en Deux-Sèvres, Magdeleine Brunet fille de Pierre Brunet maître maréchal né à Allanche dans le Cantal, et de Marguerite Berlon née à Échiré.

Par où passaient-ils ? Par les hauts plateaux du Cézallier plus faciles que les gorges humides mais ils devaient traverser la Corrèze, ses forêts sombres et ses vallées encaissées, ils avaient de la parenté à Bussières-Poitevine (Berlon et Ferdonnet), ils devaient rejoindre les foires où ils s'approvisionnaient en marchandises comme Ambazac, Bellac, Limoges...

Nos chaudronniers colporteurs connaissaient déjà bien la région de Niort. Ils voyageaient probablement à plusieurs d'une même famille, d'un même village ou d'un village voisin.

Jean Roche revenait ainsi tous les étés vers les siens ; sept enfants connus : Jeanne née le 5 mars 1697, Jacques le 13 mars 1699, François le 18 mai 1704, Antonia le 1^{er} juillet 1705, Anne le 27 décembre

1706, Toinette le 29 décembre 1708, (peut-être est-il resté au pays les hivers 1706 et 1708 ?) et Jacqueline le 27 mars 1713, tous nés à Saint-Saturnin (15). Il est présent au mariage de son frère Maurice le 27 avril 1699 à Échiré (79).

Il est probable que son jeune frère ainsi que ses fils et neveux l'ont accompagné dès qu'ils ont atteint l'âge de faire le chemin.

Jean a-t-il arrangé le mariage de son cadet avec la fille du maréchal dans une région plus hospitalière que le Cézallier assurant par cette alliance un refuge possible pour les descendants de sa famille ? Après les dragonnades de Saint-Gelais, la région devait manquer de bras. Pierre Brunet a-t-il préféré marier sa fille à un gars de son pays, chaudronnier comme lui ?

Jacques Roche, le fils de Jean, né dans le Cantal, aussi chaudronnier épouse Marie Guesseau à Sainte-Pezenne (79) le 21 novembre 1729.

François Raimond, le neveu de Jean, fils de sa sœur Jeanne, épouse Jeanne Charles en 1719 à Saint-Gelais (79). Celui-ci sera cultivateur.

Jean Meusnier, cousin de Maurice, arrière-petit-fils de François Roche, né en 1702 à Saint-Saturnin (15) se marie en 1733 à Sainte-Pezenne (79) avec Jeanne Guesseau, et s'établit chaudronnier sur le port de Niort (Notaire Baudin Champmargou 3E 404 AD DS).

À la mort de son beau-père, Maurice devient maître maréchal. Avec sa femme Magdeleine Brunet, il a eu 14 enfants entre 1700 et 1725 nés à Échiré et à Saint-Gelais. On retrouve sa signature dans de nombreux actes notariés autour d'Échiré.

L'un de ses fils, Etienne Roche maréchal s'installe à Niort rue des Piques (actuellement rue du 24 février) où ses fils, ses petits-fils, et arrière-petits-fils travailleront après lui. Une grande partie des Roche de Niort sont des descendants des chaudronniers colporteurs du Cézallier, comme plusieurs ancêtres de notre région.

Vos ancêtres s'appellent : **Borel, Bos, Bossi, Chabrier, Cornet, Cuzol, Coursoles, Foulgoux, Peligris, Rhode, Roche, Serre, Tible...**

Ils se prénomment : **Agnès, Alix, Antoine, Antoinette, Bonnet, Cirgues, Élis, Élisabeth, Estienne, Gabriel, Gabrielle, Géraud, Guillaume, Helis, Itier, Jacqueline, Laurence, Léonard, Marguerite, Martial, Maurice, Rigou, Toinette...**

Ils sont : **marchands, poêliers, chaudronniers, ferblantiers ou marchands de draps...**

Et malgré toutes vos années de recherches vous ne savez pas d'où ils viennent...

Ils sont peut-être venus du Nord-Cantal...

Liliane ROCHE

Remerciements à Lydie Sauquet du Cercle Généalogique des Deux-Sèvres qui la première est allée avec son mari découvrir nos ancêtres du Cantal, aux Archives départementales du Cantal à Aurillac et aux Archives départementales des Deux-Sèvres à Niort, aux membres de l'association Aprogemere du Cantal, ainsi qu'à Jean-François Trouvé pour l'aide aux transcriptions.

Quelques lectures qui parlent du Cézallier :

- *Les migrants de travail d'Auvergne et du Limousin au XX^e siècle* Marc PRIVAL, Institut d'études du Massif Central, Imprimerie Moderne Aurillac 1979.
- *Nos ancêtres auvergnats, l'immigration auvergnate en Bretagne* Serge DUIGOU, Éditions Ressac Quimper, 2004.
- *Ségur, son histoire* Christian BAILLARGEAT-DELBOS, imprimerie Gerbert Aurillac 1988.
- *Au cœur du Cézallier, Allanche* Les Amis du Vieil Allanche 1986, Imprimerie Moderne Aurillac.
- *Guide historique, archéologique, statistique et pittoresque du voyageur dans le département du Cantal* Henri DURIF 1860 réédition 1999 société cantalienne du livre Aurillac.
- *Les églises romanes du Cézallier au Puy-Mary* Bernard Vinatier les amis du Vieil Allanche Imprimerie Moderne Aurillac.

S COMME (DE) SAINT-MICHEL-CHEF-CHEF À NUEIL

J'ai partagé, du moins je le croyais, une belle complicité avec ma grand-mère maternelle. Mais si je savais qu'elle était partie toute jeune de Saint-Michel-Chef-Chef, pays de l'océan et des galettes, vers le Maine-et-Loire, la commune de Saint-Lambert-la-Potherie, pourquoi ? quand ? Mystère... Et si je savais aussi qu'après, elle est venue se marier et vivre en Deux-Sèvres, à Nueil-les-Aubiers, là encore comment et pourquoi ? Ma grand-mère était une taiseuse sur ces questions du passé et il était bien difficile pour moi petite fille de la convaincre de regarder les photos dans le tiroir de son buffet ! « beut, beut beut, laisse donc ça ! » me disait-elle. Alors quand il a été question d'écrire un article sur les migrations, et plutôt en général sur les déracinements, j'ai pensé à elle et me suis lancée sur ses traces, sur son histoire. Et quelle histoire quand même !



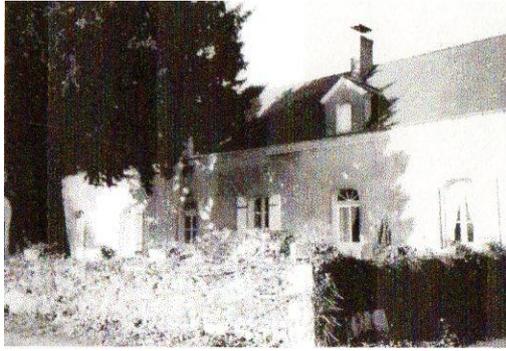
Tu es née le 16 février 1914 à Saint-Michel-Chef-Chef dans le village de la Haute-Rinais. Ta famille, aussi bien du côté de ta mère Philomène Clavier que de ton père Léon Allais, y vivait depuis de nombreuses années, fin du XVIII^e siècle au moins. Il est facile de t'imaginer toi petite fille faisant un saut après la messe avec les cousins cousines en bord de mer, respirant les embruns, mettant tes mains dans le sable, chantonnant avec ta sœur Germaine, mais aussi rêvassant devant ce flot incessant de vagues dès que tu le pouvais. J'aime à penser que tu étais heureuse de cette vie simple et familiale et que tu y as puisé une force qui t'a toujours accompagnée !



Photo de toi en haut dans les bras de ta tante Emilienne célibataire. Tes parents sont à droite assis. Sur les genoux de ta mère, ta sœur Germaine. À gauche, assis aussi, ton oncle François et ta tante Marie

1922 : un déracinement nécessaire pour faire vivre une grande famille !

Gens de la terre, vous viviez à la Haute-Rinais en ce début du XX^e siècle à deux familles qui quasiment chaque année s'agrandissaient : la tienne, celle de Léon (8 enfants en 1919) et celle de ton oncle François (7 enfants). La ferme devenant trop petite pour faire vivre de si grandes familles, il a fallu pour les deux couples penser changement. Trouver une exploitation de taille suffisante à cette époque du côté de Saint-Michel-Chef-Chef n'a pu hélas se faire ! Alors quand le propriétaire de la Haute-Rinais parle d'une grande ferme disponible dans le Maine-et-Loire, à Saint-Lambert-la-Potherie, les deux chefs de famille pèsent le pour et le contre et, même si cette terre est bien loin de chez eux (mais ils avaient évoqué partir en Algérie...), ils sont partants : la ferme de 70 hectares est grande, les bâtiments fonctionnels et l'habitation adaptée. La ferme est tellement grande qu'il y sera possible d'accueillir les deux sœurs célibataires de Léon et François. Mais il faut dire qu'à l'époque l'on ne craint pas la cohabitation et que chacun se contente d'un espace réduit !



La ferme des Buissons



La famille (tu es à droite de la photo)

En 1922, la décision est prise et les deux familles vont quitter la « Loire-Inférieure » pour la ferme des Buissons à Saint-Lambert-la-Potherie. Tu as donc 8 ans quand tu prends ton baluchon toi aussi pour partir de Saint-Michel-Chef-Chef. Tu as sans doute comme tes frères et sœurs, cousins et cousines, appréhendé ce changement avec tristesse et peur, mais aussi avec un certain entrain car vous étiez 21 à partager cet événement et à prendre la route cette fin du mois d'octobre. Quel déménagement ! Il faut transporter le matériel mais aussi le bétail. Ce dernier arrive par le train en gare de Bouchemaine et il faut rejoindre Les Buissons à pied avec les animaux. Mais ce déménagement s'accompagne aussi d'un heureux événement : le petit dernier de Léon et Philomène, ton frère Georges, naît le 18 avril 1923.

C'est au milieu de toute cette famille bien élargie que tu grandis en suivant les cours à l'école des Sœurs à Saint-Lambert. Tu quittes l'école comme ta sœur Germaine à 14 ans avec le certificat d'études en poche. Deux de tes frères et sœurs se sont mariés et sont repartis vers Saint-Michel-Chef-Chef qui restera donc un port d'attache longtemps pour vous tous.

Un curé entremetteur pour un mariage en 1938, nouveau déracinement !

23 ans et toujours pas mariée ! L'on commence sans doute à y penser dans la famille. Toujours est-il que le curé de Saint-Lambert-la-Potherie s'arrange pour te présenter un de ses cousins, originaire de Nueil-les-Aubiers, dans les Deux-Sèvres, toujours célibataire lui aussi. Il pensait à Joseph Charrier son cousin de 31 ans mais tu as préféré le frère de celui-ci, Gabriel. Vous êtes-vous beaucoup « fréquentés » ? Sans doute peu, compte tenu de la distance. Vous vous êtes écrits, c'était plus facile...

Vous vous êtes mariés le 6 septembre 1938, tu avais 24 ans et Gabriel en avait 30, à Saint-Lambert-la-Potherie en présence de tous ceux qui t'entouraient alors : parents, oncles, tantes, frères et sœurs, cousins, cousines... mais aussi le fameux curé Brégeon que l'on voit sur la photo de mariage derrière tes parents.



Quel bouleversement à nouveau pour toi de laisser les tiens pour partir aussi loin ! Pépé Gabriel a dû rester quelques jours à la ferme du Buisson avec tes parents mais il fallait se rendre vite en Deux-Sèvres : la ferme de Montlouis attendait, il y avait du travail, il ne pouvait laisser trop longtemps son frère Joseph seul. Il était certes là avec toi pour ce nouveau voyage et il t'a accueilli dans la ferme de Mont-Louis à Nueil-Les-Aubiers sans doute du mieux qu'il a pu. Tu as dû te familiariser avec cette grande famille Charrier, le père Charrier avait un caractère bien trempé, et il a fallu surtout que tu te mettes à l'ouvrage : pas de promiscuité avec les beaux-parents restés à la Chauvinière mais seule femme à gérer la maison et les « bonnes » et deux hommes à nourrir ! Courageuse et solide, tu as dû chercher l'eau du puits par tous les temps et t'occuper des vaches, cochons, volailles. L'année a dû passer très vite, il faut faire, apprendre de nouvelles pratiques, connaître les voisins, la famille, apprendre à comprendre le parler de ce nouveau pays...

Étais-tu déjà totalement insérée et ancrée dans ce nouveau terroir le 3 septembre 1939 lorsqu'à peine un an après ton mariage la déclaration de la guerre 39-40 a mobilisé les deux hommes de la ferme, ton mari et son frère, te laissant seule ? Drôle de façon de fêter un 1^{er} anniversaire de mariage... Tu as dû affronter, gérer la ferme (tu nous as laissé le livre de comptes de l'époque) certes avec l'aide formidable

d'Irène Papin, plus confidente et amie que « bonne » et avec Armand et Georges Caillé de la famille Charrier, non mobilisés !

Et un heureux événement est attendu. Alors, Germaine ta sœur vient t'aider pendant 6 mois : Marie-Claude naîtra le 11 février 1940 avec un père absent qui ne reviendra qu'en 1943 mais cela est une autre histoire...

Quitter ses racines, c'est surtout ne plus côtoyer facilement les personnes que l'on a connues et que l'on aime, tenter de maintenir les liens mais aussi s'inquiéter pour eux... Nous avons de la peine à nous rendre compte aujourd'hui, à l'heure des téléphones portables et des échanges immédiats, de ces ruptures de communication de l'époque !



Photo de toi pendant la guerre avec Irène et la petite Marie-Claude

Les décès, on les apprenait par télégramme me racontait mon oncle, les nouvelles se transmettaient par courrier ou au fil de visites bien espacées...

Quitter ses racines ou les garder bien au fond de soi, toujours ? Réussir même à les transmettre ? Appartenir à un pays est une évidence, quelque chose qui se passe dans « ses tripes » : Pour mémée Marie, Saint-Michel-Chef-Chef était son fief, ses racines... et je crois bien que ce sentiment viscéral a réussi à se transmettre à quelques-uns de nous, ses petits-enfants.

Laurence GABARD

T COMME TRAVAILLEURS ÉTRANGERS AU XVIII^e SIÈCLE

Nous savons tous que l'implantation ou le développement d'une industrie peut entraîner des flux migratoires conséquents. Les heures glorieuses d'Heuliez à Cerizay ont provoqué l'implantation d'une importante communauté portugaise ; le dynamisme agro-alimentaire actuel du bocage a permis l'installation d'une communauté comorienne à Bressuire, laquelle a hélas été dernièrement touchée par un incendie.

Envisager le même phénomène migratoire au XVIII^e siècle au cœur de la Gâtine peut sembler plus inattendu. C'est pourtant bien ce qui s'est passé à La Chapelle-Seguïn, village de la commune de L'Absie, autrefois paroisse et chef-lieu communal. La dimension de cette migration était modeste. Mais elle mérite d'être racontée.

Le 17 septembre 1780, un arrêt du conseil royal de Louis XVI autorise la création d'une verrerie royale à La Chapelle-Seguïn. L'entrepreneur à l'origine de ce projet est un « gentilhomme verrier », Bertrand de Chazelle (1730-1804). Originaire du Périgord, il est alors installé à Celles-sur-Belle.

L'emplacement de La Chapelle-Seguïn est déterminé par l'association des deux ressources indispensables à la production de verre : le sable et le charbon. La vallée de la Sèvre Nantaise toute proche procurera un sable verrier d'excellente qualité. La forêt de l'abbaye de L'Absie fournira le charbon de bois nécessaire aux fours dont la température doit être portée jusqu'à 1 500 degrés. Mais les matières premières ne sont pas tout. La verrerie nécessite un savoir-faire et une maîtrise technique qui ne sont pas à la portée du premier venu. Et c'est là que la migration de main d'œuvre qualifiée intervient.

Les registres paroissiaux de La Chapelle-Seguïn, tenus à cette période par l'abbé Burnet-Merlin, permettent de cerner ce mouvement migratoire.

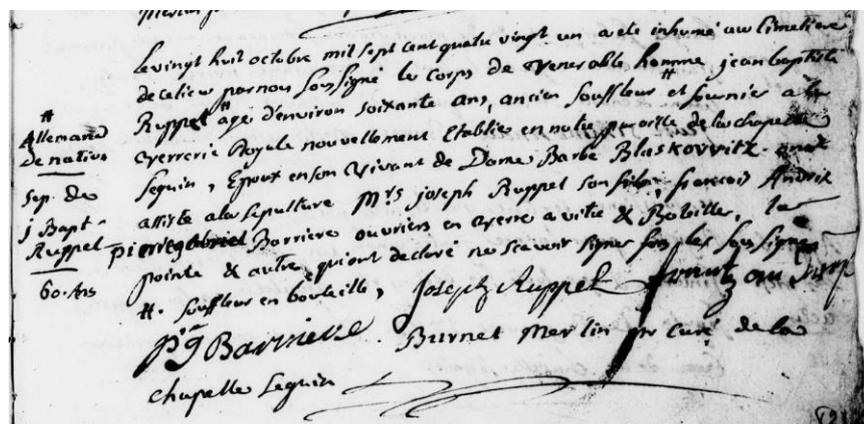
Le premier acte remarquable est daté du 28 octobre 1781. Ce jour a lieu la sépulture de « ... vénérable homme Jean Baptiste Ruppel, environ 60 ans, ancien souffleur et fournier à la verrerie royale nouvellement établie en notre paroisse, époux en son vivant de dame Barbe Blaskowitz. Assistent à la

sépulture Mrs Joseph Ruppel son fils, François Andrés, Pierre Gabriel Barrière, ouvriers en verre à vitre et bouteilles, La Pointe et autres souffleurs en bouteille... ».

Il est noté en marge de l'acte par le curé que le défunt est « allemand de nation ».

Nous avons pu trouver que la famille Ruppel avait déjà beaucoup voyagé. Le couple avait eu une fille baptisée le 13 novembre 1769, à Braine-Lalleud, près de Bruxelles, où était une verrerie...

M. de Chazelle s'est donc assuré les services de verriers qualifiés allemands pour lancer sa production.



Acte de sépulture de Jean Baptiste Ruppel. AD79, La Chapelle-Seguine, BMS 1770-an X, vue 82/243

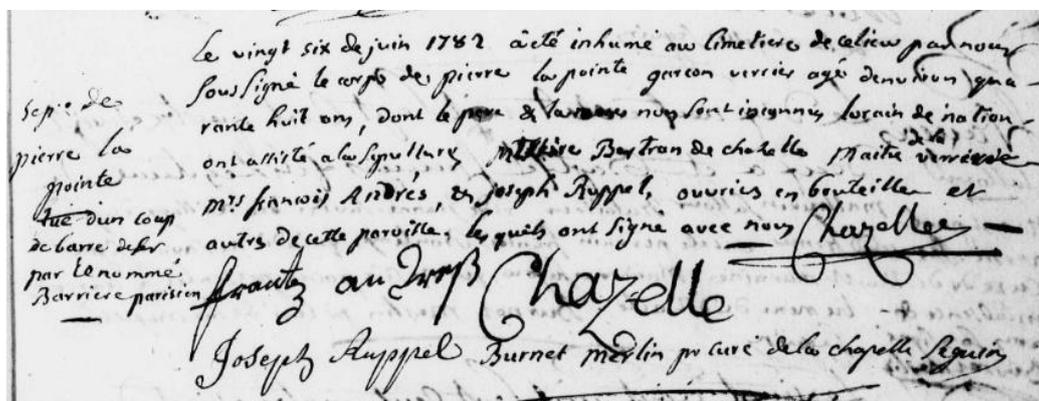
C'est en fait toute une colonie de « travailleurs immigrés » qui s'est installée à La Chapelle-Seguine. Par les trois signatures de témoins à l'acte, on peut voir que ces verriers et souffleurs sont des lettrés, ce qui détonne avec les actes habituels de la paroisse.

Huit mois plus tard, le 26 juin 1782, apparaît un acte de sépulture encore plus étonnant. « ... a été inhumé [...] le corps de Pierre Lapointe, garçon verrier d'environ 48 ans [...] lorrain de nation... ». Et là encore le curé a noté en marges « tué d'un coup de barre de fer par le nommé Barrière, parisien ... »

S'agit-il d'un accident ou d'un meurtre ? Nous n'en savons pas plus. Cela confirme l'origine lointaine de la main d'œuvre, et peut-être une ambiance au travail particulière...

Nous n'avons pas pu retrouver l'acte de naissance de Pierre Lapointe. Mais nous avons pu retrouver une grande famille Lapointe près de Metz à laquelle il appartient probablement.

On trouve sur cet acte de sépulture trois signatures de témoins, dont celle d'un homme que le curé appelle François Andrés et qui signe très distinctement Frantz Andreß.



Acte de sépulture de Pierre Lapointe le 26 juin 1782. A gauche la mention des circonstances du décès. On y voit également les signatures de Frantz Andreß et de Joseph Ruppel.

On retrouve cette même famille le 6 mars 1783, avec le baptême de « Marianne [...] Andritz, fille de Maître François Andritz, ouvrier en verre, vitres et bouteille, actuellement travaillant à la verrerie royale de la Ville aux clercs, et de demoiselle Françoise Cambertin... » Frantz Andreß, voit son nom encore une fois écorché par l'abbé Burnet-Merlin, qui a sans doute bien du mal avec l'accent germanique.

L'absence du père travaillant à plus de 200 km dans une autre verrerie dans l'actuel Loir-et-Cher, *près de Vendôme*, nous donne un aperçu des mouvements géographiques de ces maîtres verriers. Nous avons pu retrouver que Frantz Andreß est bien allemand puisque né le 22 avril 1748 à Illingen, dans la Sarre. Il est mentionné sur des actes en 1768 à Lettenbach, en Moselle près de Sarrebourg, et en 1779 à Villers-Cotterêts dans l'Aisne. Son épouse Françoise Cambertin semble être originaire du Nord. Mais nous n'avons pas pu retrouver son acte de naissance ou de mariage.

Autre acte mentionnant des Allemands : le 4 septembre 1783 a lieu la sépulture de « *Jacques Hocquemillaire, allemand, ouvrier en verre à vitre, âgé de 34 ans* ». Sont présents son frère Jean-François Hocquemiller, Frantz Andreß, (qui est donc revenu à La Chapelle –Seguin), Joseph Soudé, François Matis, Quentin Rousseau, tous ouvriers à la verrerie.

Cet acte nous apporte à nouveau de nombreuses informations sur le personnel et nos recherches nous ont permis de découvrir les éléments suivants :

- Il existe une famille Hocquemiller, souffleurs de verre, dont certains sont aussi nés à Illingen. Les deux frères Hocquemiller ont donc probablement un lien de parenté avec Frantz Andreß. La famille résidait à Villers-Cotterêts (Aisne) en 1780.
- François (Frantz) Matis est né le 14 décembre 1751 à Dannelbourg (Moselle) d'une famille de verriers. Frantz Andreß était son témoin de mariage en 1779 à Villers-Cotterêts (Aisne).
- Il semble qu'en 1780 la verrerie de Villers-Cotterêts a arrêté son activité ce qui explique la présence simultanée à La Chapelle-Seguïn des familles Hocquemiller, Matis et Andreß qui se connaissent depuis longtemps.
- Joseph Soudé est né en 1757 à Coudrecieux dans la Sarthe, lui aussi dans une famille de verriers. Ce village à 20 km du Mans abrite alors une verrerie depuis 1732.

Ces verriers, essentiellement allemands et lorrains ont-ils été recrutés seulement pour apporter leur expertise lors du lancement de l'activité ? Sont-ils restés jusqu'à la fin de l'établissement de la Chapelle Seguin, détruit par un incendie en 1787 ? Cet acte de 1783 est en tout cas le dernier qui les mentionne dans la région.

Nous avons pu découvrir que Frantz Matis est décédé en 1815 dans la Nièvre. On retrouve la famille Hocquemiller à Anor (Nord) après la révolution. Joseph Soudé est retourné à Coudrecieux où il est décédé en 1817.

Mais d'autres actes paroissiaux vont faire apparaître une nouvelle main d'œuvre immigrée.

Le 5 mai 1785 a lieu le baptême de « *Marie Anne, fille de Jean Seigneur et de dame Marianne Paillard* ».

Les parents résident à la verrerie. Ils sont originaires de la Brie, près de Provins. Leur acte de mariage de 1777 à Voulton mentionne qu'ils sont issus de familles de paysans aisés.

L'acte de naissance d'un autre enfant en juillet 1786 nous précise que Jean Seigneur est identifié comme bourgeois. Il seconde très probablement Bertrand de Chazelle dans la direction de l'affaire.

La famille Seigneur quittera plus tard La Chapelle-Seguïn pour sa région d'origine. On retrouve Jean Seigneur à Provins dans les années 1790. Il y mourra en 1825.

Le 15 février 1787, a eu lieu la « *sépulture d'Antoine Chevet dit Secondin, bucheron d'environ 73 ans décédé d'hier à la verrerie royale* ». Sont présents aux obsèques ses fils Claude et Léonard. On peut tout d'abord constater que l'âge de la retraite était mal défini avant la Révolution...

Antoine Chevet était probablement né en 1717 à Saint Secondin, dans le sud de la Vienne, près de Gençay, d'où son surnom. Cela nous prouve que l'approvisionnement en charbon de bois de la verrerie avait aussi attiré une main d'œuvre autre que les forestiers locaux.

Autre acte de sépulture le 22 mars 1787 : « *...Jacques Roy, garçon décédé d'hier à la verrerie royale y travaillant en qualité de manœuvre, âgé d'environ 32 ans* ». Jacques Roy était originaire par son père de Vernoux-en-Gâtine et de Pougne par sa mère. Cet acte mentionne donc pour la première fois un employé de la verrerie vraiment gâtinais.

Selon l'intendant du Poitou Boula de Nanteuil, l'équivalent actuel de notre préfet de région, cette verrerie est alors « *la seule de cette espèce qu'il y ait dans la province... qui occupe environ 40 personnes...* ».

Mais cette production bien lancée va brutalement s'arrêter. Durant l'année 1787, sans que nous ayons plus de précision sur la date, la verrerie a été dévastée par un incendie. Cette catastrophe a totalement englouti la fortune de Bertrand de Chazelle et l'activité ne redémarrera pas. Ruiné, le gentilhomme verrier exercera dans ses vieux jours le métier d'instituteur pour ne pas sombrer dans la misère.

L'arrêt de la production a aussi logiquement entraîné le départ de la main d'œuvre « immigrée » qui a dû trouver d'autres destinations pour exercer son savoir-faire.

Ainsi prit fin la brève épopée industrielle de la verrerie royale de la Chapelle Seguin.

Jean-Philippe POIGNANT

Remerciements à Mme Isabelle Gorin et à M. et Mme Jean Fazillaud.

Sources :

- Création de la verrerie : Affiches du Poitou n°20 du 20 mai 1779 et n°48 du 30 novembre 1780 <https://gallica.bnf.fr/>
- Actes paroissiaux mentionnant la famille de Chazelle et le personnel de la verrerie : AD79-86 en ligne La Chapelle Seguin, BMS 1770-anX, vues 81, 82, 85, 90, 93, 105, 121, 122, 126 /243.
- Mentions de l'abandon de la verrerie après incendie en 1787 : Essai sur l'organisation du travail en Poitou, Prosper Boissonade. 1900, tome 1 p72 et tome 2 p529. <https://gallica.bnf.fr/>
- Les informations sur l'état-civil des familles Ruppel, Andreß, Hocquemiller, Matis, Soude, Seigneur, Chevet et Roy sont issues de www.geneanet.org
- Acte de mariage de la famille Seigneur en 1777 à Voulton près de Provins (Seine & Marne) : AD 77 en ligne, BMS Voulton 1771-1785, vue 147/309
- Article sur la verrerie de Villers Cotterêt au XVIIIème siècle, <https://www.histoireaisne.fr>



Le bâtiment de la verrerie dans les années 1990. La partie centrale semble être du XVIII^e siècle. C'est probablement là qu'habitait la famille Seigneur. Ce bâtiment tombé en ruine a été rasé en 2021. (Photo collection privée)

U COMME MIGRATION D'USSEAU À ROCHEFORT

Bien qu'ayant plusieurs ancêtres ayant migré loin de leur région natale et de leur pays natal, il m'a été difficile de trouver une migration liée à notre département, et en final, je vais vous parler des ancêtres de Marie MILLORY (1692-1787) qui a fait l'objet d'un article dans le challenge AZ consacré en 2020 aux femmes « [U comme Usseau, Ussolière, Uxellois, Uxelloise...](#) ». Marie MILLORY était la fille de François MILLORY, charpentier de navires/maître-calfat à Rochefort et de Françoise BAILLY/BAILLIT : Françoise était native « *d'Usau* », comme précisé dans son acte de mariage à Rochefort en 1690. Françoise, baptisée le 23 juin 1665 à Usseau, est dite « *fille de François BALLY garde de Monsr de Montassier et*

de Françoise GENAUD, a été parrain Pierre GIRON Sieur de Gifardiere (qui signe) et marraine Amisse GENAUD».

Françoise GENEAU/GENAUD/GENELLE, mère de Françoise, avait épousé en secondes noces Charles GENEAU ; un acte de partage précise : «*D'entre Françoise GENEAU femme non commune de Charles GENEAU se disant tuteur des enfants d'un premier mariage avec François BAILLY, Marie BAILLY femme de François RESNEAU, Pierre SERVANT et Louise BAILLY sa femme, François MILLORY et sa femme Françoise BAILLY* ». Françoise BAILLY avait donc au moins un frère François et deux sœurs Louise et Marie : j'avais trouvé le baptême de François en 1671 à Usseau, le couple Louise BAILLY X Pierre SERVANT, maître, dont la descendance restera sur Usseau/Dœuil-sur-le-Mignon et un autre frère, Jehan BAILLY, baptisé en 1668 à Usseau, mais pas d'autre trace de leur sœur Marie BAILLY.

GÉNÉALOGIE BAILLY/GENEAU

Depuis 2020, j'ai pu explorer les branches BAILLY/GENEAU et remonter la branche GENEAU grâce à l'exploitation des témoins de Françoise BAILLY cités dans ses deux contrats de mariage :

- **François REDON, boutonier, son beau-frère à cause de Marie BAILLY sa femme,**
- **Anthoine JOUVE, peignaire, mari de Marie BREARD, sa cousine germaine du côté maternel,**
- **Jean PASLIN, bombardier son cousin par alliance, un autre Jean PASLIN aussi cousin par alliance,**
- **Marie BREARD femme du dit Jean PASLIN sa cousine germaine du côté maternel,**
- **Marie JOUVE sa cousine remuée de germain.**

Et me voilà à rechercher tout ce petit monde :

- Je trouve le couple **François REDON/RESDON, marchand, marchand boutonier X Marie BAILLY** qui a eu un premier enfant baptisé en 1680 à Usseau, puis trois autres enfants baptisés à Rochefort dont Anthoine le 26 avril 1690 qui a pour « *Parrain Antoine JOUVE faiseur de peignes et marraine Françoise BAILLY femme de François MILLORY* ».

- Puis le couple **Anthoine JOUVE, faiseurs de peignes, peigneur, peignaire, X Marie BREARD** ayant eu au moins deux enfants dont une fille Marie qui a épousé le 28 janvier 1704 à Rochefort **Jean PASLIN canonier**, fils de **Jean PASLIN bombardier** et Judith VAHOU.

- En poussant plus loin mes recherches je trouve le baptême d'une **Marie BREARD** le 22 décembre 1655 à Blanzay-sur-Boutonne : « *Fille de Louis BREARD marchand et Amisse GENAUD sa femme* ». J'en déduis qu'Amisse GENAUD, marraine de Françoise BAILLY, est la sœur de Françoise GENEAU, mère de Françoise BAILLY, Marie BREARD, fille d'Amisse étant cousine germaine de Françoise BAILLY.

Louis BREARD et Amisse GENAUD se sont mariés le 26 avril 1654 à Saint-Jean-d'Angély : lui fils de Jean BREARD et Suzanne BREARD, elle, fille de Pierre GENEAU et Jeanne BOURNIAUT. Ils ont eu un fils Pierre, charpentier de navire, qui s'est marié à Rochefort en 1698 : dans cet acte il est précisé que ses parents demeurent au lieu-dit « la Rivière » à Blanzay-sur-Boutonne. Et voilà la descendance du couple **Pierre GENEAU et Jeanne BOURNIAUT** établie. Ce couple venait-il d'Usseau ? Difficile de le savoir, les registres d'Usseau comportant plusieurs lacunes jusqu'en 1702. **Force est de constater que beaucoup de leurs petits-enfants sont venus habiter, travailler à Rochefort, s'y marier et fonder une famille :**

- Marie BAILLY s'est mariée à Usseau, a eu un premier enfant sur Usseau avec son mari François REDON, marchand boutonier, puis la famille s'est installée sur Rochefort.

- Sa sœur Françoise BAILLY, plus jeune, l'a-t-elle suivie sur Rochefort et rencontré son mari François MILLORY qui travaillait comme charpentier de navire ? Une des connaissances de son cousin germain Pierre BREARD, lui aussi charpentier de navire sur Rochefort ?

- L'époux de Marie BREARD, Anthoine JOUVE, était faiseur de peignes, peigneur, peignaire : leur fille s'est mariée sur Rochefort avec un canonier. Marie BREARD, veuve, s'est mariée une seconde fois avec le père de son gendre, Jean PASLIN, bombardier.

ROCHEFORT : UNE VILLE ATTRAYANTE A LA FIN DU XVII^e SIECLE

1661, la marine française est en mauvais état, elle ne compte plus que quelques navires capables de prendre la mer. Louis XIV veut remplacer le port de guerre Brouage qui s'est ensablé. Le site de

Rochefort est choisi par le Conseil du Roi pour y fonder le nouveau port de guerre : la ville de Rochefort est ainsi fondée en 1666. COLBERT DU TERRON appela près de lui des ingénieurs distingués. On appela sans retard des ouvriers de diverses professions auxquels on accorda des terrains et qui formèrent le noyau de la nouvelle ville.

L'arsenal, établi sur la rive droite de la Charente, se divisait en trois parties bien distinctes : la première comprenait, au sud, à partir de l'avant-garde, la mâture, la tonnellerie, les forges, divers magasins, le magasin général et s'arrêtait au chenal. Au-delà se trouvait un vaste espace planté et à son extrémité s'élevaient la **corderie** et le magasin des colonies. Enfin, des chantiers de construction et de radoub formaient la troisième partie. Une importante fonderie de canons fut construite à la même époque dans l'enceinte de la ville.

Les chantiers navals lanceront ou répareront plusieurs centaines de navires au total dont plus tard, les frégates l'Hermione et la Méduse.

Les habitations, d'abord en bois, sont vite remplacées par des maisons en pierre. La ville connaît un accroissement fulgurant de sa population ; en 1671, elle compte déjà 20 000 habitants travaillant pour la plupart pour les arsenaux.

Ce doit être dans ce contexte, que mes ancêtres sont venus s'installer à Rochefort, attirés par le travail qu'on pouvait y trouver, comme charpentier de navire, peigneur/peignaire/faiseur de peigne, bombardier, canonnier ou marchand boutonier ...



Maquette de Rochefort et de son arsenal
(musée Hèbre de Saint-Clément)

QUELQUES MOTS SUR CES MÉTIERS

Métier de charpentier de navire, maître-charpentier, maître calfat (PDF source <https://musee-marine.fr>)

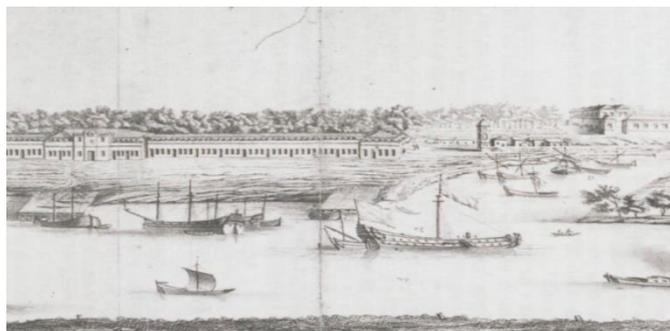
« Les maîtres-charpentiers distribueront l'ouvrage aux ouvriers, les empêcheront de débiter des pièces de bois en copeaux et de quitter l'ouvrage avant l'heure. Le maître-calfat sera aussi présent à la visite et la carène du vaisseau ; il examinera avec soin si les coutures sont bien calfatées. »

Métier de faiseur de peigne/peignaire/peigneur : La corderie royale avait besoin de main d'œuvre, dont les peigneurs :

« La corde est un ensemble de fibres assemblées les unes aux autres tout en restant légèrement mobiles. On a employé des matières d'origine animale (cuir, crin, tendons, boyaux) ou végétale avec des plantes textiles à fibres longues (coton, sisal, mais surtout chanvre).

1. L'agriculteur lie les bottes et les dispose en cônes dans les champs.
2. La plante est ensuite passée sur un **gros peigne en bois** afin d'en extraire les graines.
3. Puis c'est l'étape du "rouissage" : on place les bottes sur un radeau de bois qu'on immerge en la chargeant de pierres ou de sable pendant 8 à 10 jours. L'humidité décompose la matière qui lie les fibres entre elles et la sépare de la chènevotte (partie intérieure rigide de la tige).
4. On fait sécher les bottes dans un grand four.
5. On débarrasse la fibre de la chènevotte en écrasant la tige à l'aide d'un outil en bois avec une mâchoire articulée pour que ne subsiste que la fibre brute.
6. Regroupée en queue de chanvre, la filasse est conditionnée en ballots afin d'être acheminée vers les corderies par chariots ou par halage.

Différentes catégories d'ouvriers se succédaient pour transformer le chanvre en cordage : Pour l'affinage, **les peigneurs** traitaient la filasse. On obtenait ainsi la fibre ultime pour la corderie mais aussi l'étaupe (fibres courtes et déchets accrochés aux peignes) servant au calfatage des navires.



*Le port de Rochefort avec la corderie royale
estampe / N. Ozanne del ; Y. Le Gouaz sculp., 1776*

Métier de bombardier : soldat, servant de la bombarde (machine de guerre lançant des boulets), employé communal chargé de la défense de la ville.

Métier de canonier : Ouvrier arquebusier fabriquant le canon de l'arme, Jean PASLIN a travaillé certainement dans l'importante fonderie de canons qui fut construite dans l'enceinte de la ville.

Métier de marchand boutonier : Fabricant de boutons. Je n'ai rien trouvé de spécifique.

RETOUR SUR USSEAU

Marie MILLORY, fille de Françoise BAILLY, est revenue vivre à Usseau avec son mari Jacques CLEROUIN, laboureur à bras, marchand, bouvier. Où l'a-t-elle rencontré ? Rochefort ? Encore de belles découvertes à faire !

Monique BUREAU

V COMME VICTOR DAVIGNAC, BOURRELIER DE L'AVENUE DE PARIS À NIORT

Je me suis intéressée à Victor Davignac bourrelier puis carrossier niortais en écrivant l'histoire du groupe Prévost Finances. Cet arrière-arrière-grand-père du dirigeant actuel établit les bases de la future activité d'EDAC, à l'origine du groupe en question. Le parcours de Victor Davignac est-il celui d'un migrant ? Avait-il l'âme d'un voyageur ? Son métier allait-il lui permettre de voir du pays ?

Victor Davignac est né en 1879 dans le petit village de Germond à côté de Niort. Il grandit dans un milieu très modeste. Son père Adolphe se gage de ferme en ferme pour faire vivre sa famille : son épouse et lui élèvent trois enfants, Victor, le fils aîné, Henri né en 1881 et Alfred René né en 1893. Il semble que Victor soit épris de liberté et qu'il cherche à s'extirper de sa condition sociale. Par choix, par nécessité financière ou attiré par une carrière militaire, il s'engage à 21 ans pour trois ans dans le 5^e régiment de Dragons. Il accède ainsi à une formation, découvre un nouveau milieu et voyage en France. Son frère Henri partage le même désir d'émancipation, il devient cuisinier à Paris puis à Londres avant de revenir en Deux-Sèvres tenir un café-restaurant à Moncoutant. Alfred René le plus jeune suit les pas de son grand frère Victor puisqu'on le retrouve bourrelier à ses côtés à Niort en 1914.



Victor revient de l'armée à 24 ans et réussit à s'établir comme artisan bourrelier à Frontenay-Rohan-Rohan. Un an plus tard, il se marie à 25 ans avec Mathilde Mercier, 18 ans, le 12 septembre 1904. Les affaires marchent bien. Il ambitionne de s'installer à Niort : lorsqu'un de ses confrères vend sa bourrellerie située à deux pas de la place de la Brèche, il achète. En octobre 1905, le voici propriétaire du 21 avenue de Paris : 150 m², un atelier ouvrant sur l'impasse du Colombier et une boutique donnant sur l'avenue. En 1911, il s'agrandit en achetant une maison dans

l'impasse et investit l'atelier voisin du 23 avenue de Paris. La Première Guerre mondiale met un coup d'arrêt à son activité. On sait qu'il est mobilisé comme brigadier-sellier au 20^e régiment dès août 1914, mois durant lequel il perd son petit frère tué en Belgique. Victor, lui, revient sain et sauf et ne traîne pas à reprendre sa stratégie de conquête de l'avenue de Paris. Car notre artisan ne compte plus bouger de son avenue de Paris qu'il aime tant. Il passera les années à venir à acheter plusieurs immeubles et terrains de part et d'autre de l'avenue au profit de son commerce. Le 8 février 1919, il achète l'immeuble du 1^{er}, une parcelle immense de 600 m² qui débouche sur la rue arrière de la Boule d'or. Son projet est clair : transformer le lieu en bourrellerie et en atelier de fabrication de voitures hippomobiles en complément des ateliers conservés impasse du Colombier.

Quitter Niort et sa chère avenue de Paris, s'expatrier au moyen d'une charrette de sa conception ? Quelle idée ! Dix ans plus tard, il ouvre même une « carrosserie automobile » au 1 avenue de Paris. En 1934, il recrute son premier « voyageur » un ancien bourrelier James Robert Dussous qui partira sur les routes pour le compte de la « maison Davignac ». La même année, Victor achète la vaste propriété du 116 avenue de Paris, futur siège de la Maif en 1937. Il ne s'arrête pas en si bon chemin car en 1935, il achète l'hôtel-café « Au roulage » aux 20 et 22 avenue de Paris. L'apogée de sa carrière ? L'achat en 1937 des 1800 m² du 17 avenue de Paris qu'il transformera en une carrosserie flambant neuve. Il est



dit industriel et... roule en Peugeot 402 ! Mais de voyage, de vent de liberté qui semblait le pousser plus jeune à se déplacer, il n'en est plus question. S'il a migré, c'est dans l'avenue de Paris à laquelle il était tant attaché. Victor Davignac apparaît comme un anti-migrant désireux de s'enraciner dans l'avenue qui fit sa renommée et le fit vivre.

Encore aujourd'hui, les descendants de Victor gardent une vive affection pour l'avenue de Paris et pour la bourrellerie du 1^{er} qui restera en activité jusqu'en 1980 et qui appartient toujours à la famille.

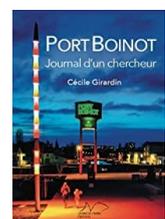
Crédit photos : fonds privé – reproduction Éric Chauvet

Photo 1 : En 1900, Victor Davignac s'engage dans l'armée dans le 5^e régiment de dragons puis dans le 12^e régiment de chasseurs. Il a 21 ans et a fière allure dans son uniforme militaire. Ses yeux bleus semblent sonder le futur et on aimerait savoir ce qu'il pense, revenir dans son village natal de Germond, gravir les échelons dans l'armée ? S'éloigner définitivement des Deux-Sèvres ?

Photo 2 : Cette photographie de la bourrellerie de Victor Davignac a été prise dix ans après celle de son portrait militaire, soit vers 1910. Victor est revenu à la vie civile, il s'est installé comme bourrelier, s'est marié et a déjà trois enfants. Il est entouré de quatre employés dont l'un est peut-être son plus jeune frère (à gauche) qui sera tué en août 1914 à 21 ans.

Le groupe a probablement été photographié devant la boutique du 21 avenue de Paris à Niort. Cette adresse est le point de départ de la conquête immobilière de l'avenue par Victor bien décidé à ne pas quitter cette artère commerçante.

Cécile GIRARDIN
auteure de : *Port Boinot*



W COMME WESTERMANN, LE BOUCHER DE LA VENDÉE

Le mariage d'Étienne Augustin Grimaud avec Marie Louise Moreau fut célébré le 31 janvier 1785 au bourg des Épesses, en l'église Notre-Dame-des-Collines, en même temps que celui de sa sœur Claire avec Jean-Marie Lanoue. Étienne Augustin était âgé de 24 ans et Marie Louise de 21 ans. Toute cette partie de la Vendée travaillait pour les toiles de Cholet. Etienne Augustin était tisserand, comme l'était son père Mathurin et même comme son grand-père René l'avait été. Son avenir était tout tracé et il aspirait sans doute à une vie paisible, des enfants, la reconnaissance sociale. Dans ce milieu d'artisans, éloigné des contraintes seigneuriales, les idées nouvelles étaient discutées et semblaient prometteuses d'une société plus juste et plus libre.

La Révolution de 1789 fut favorablement accueillie dans les villes et les bourgs, moins dans les campagnes. L'émigration de beaucoup de nobles et l'exécution du roi avaient certes troublé les esprits, mais c'est surtout la persécution des prêtres qui cristallisa l'hostilité des paysans et de beaucoup d'autres. En février 1793, la levée en masse de 300 000 hommes pour combattre les ennemis de la République aux frontières provoqua la révolte. Les paysans allèrent chercher quelques nobles encore présents dans leurs châteaux pour les mettre à leur tête et leur faire combattre la République au nom du Roi et de la foi.

Dès le début de l'insurrection, un comité contre-révolutionnaire fut créé aux Épesses à l'initiative de l'état-major des armées vendéennes. Dans un premier temps, l'armée royaliste remporta de nombreux succès face aux Bleus, des soldats républicains désorganisés et mal commandés. Puis la Convention affecta à la Vendée des généraux énergiques avec un supplément de troupes. Cette guerre fut implacable. On n'y faisait pas de prisonnier et les Bleus massacraient vieillards, femmes et enfants, parfois même des citoyens qui avaient fait preuve de leur civisme. Le général Westermann, fier de sa férocité, fut même surnommé le boucher de la Vendée. Le 1^{er} août 1793, la Convention décréta l'évacuation des patriotes pour mieux détruire cette Vendée rebelle.

Le 8 novembre, une garnison de Cholet fut chargée de « révolutionner » le bourg des Épesses et ses environs. Les soldats de la République profanèrent les sépultures de la crypte de l'église Notre-Dame-des-Collines, non pour se venger des aristocrates inhumés là, dont ils entassèrent les cadavres dans un coin, mais pour récupérer le plomb des cercueils et le fondre pour faire des balles. Le notaire du Puy-du-Fou, un républicain qui avait un temps été détenu par les insurgés, remit aux Bleus une liste de 26 habitants des Épesses qui furent arrêtés (sauf un qui ne fut pris que plus tard) puis envoyés à la commission militaire de Saumur, où ils furent jugés, condamnés et exécutés.

À la fin de l'année, après de sanglantes défaites, l'armée royale vendéenne était vaincue, mais il restait à pacifier le territoire par la terreur. En janvier 1794, le château du Puy-du-Fou, proche des Épesses, fut incendié. Plusieurs personnes du bourg furent tuées par les soldats républicains. C'est alors que fut décidée l'évacuation des autorités locales et des habitants patriotes vers Fontenay. La plupart choisirent de se réfugier à Poitiers, Étienne Augustin et son épouse choisirent Niort. Le général Turreau, avec ses colonnes infernales, entreprit alors de faire de la Vendée un désert. Les soldats de la République massacrèrent indistinctement les populations, incendiant les villes et les fermes, abattant le bétail, coupant les arbres.

Niort restait une ville en état de siège. Elle était surchargée de soldats, tant pour sa protection qu'en attente d'affectation dans les compagnies qui se constituaient pour aller combattre les insurgés. Les prisonniers y étaient si nombreux, insurgés vendéens, nobles et suspects de tous poils, qu'il avait fallu réquisitionner des maisons pour les loger, faute de places suffisantes dans les prisons. L'hôpital y était plein de malades et de blessés et la mortalité y était effrayante. Les problèmes d'approvisionnement étaient récurrents et l'afflux des réfugiés ne fit qu'aggraver la situation. À leur égard, l'attitude des autorités comme de la population était mitigée, partagée entre compassion et méfiance. Certes, il y avait parmi eux d'authentiques patriotes, certainement une foule de malheureux qui cherchaient seulement à échapper à la guerre, mais aussi, probablement, des gens affectant un civisme de façade mais qui étaient acquis à la cause des insurgés et, peut-être, les renseignaient.

Un arrêté de février 1794 demanda aux autorités locales d'éloigner les réfugiés de plus de vingt lieues de la zone des combats. La municipalité de Niort y répondit tardivement et chercha à conserver les réfugiés occupant des emplois laissés vacants par le départ des hommes mobilisés par l'armée. C'est sans doute ainsi qu'Étienne Augustin Grimaud resta à Niort, comme tisserand. Il y habitait avec son épouse, hors les remparts, rue de la Carmagnole (ci-devant rue Limousine et aujourd'hui rue de l'Yser).

La chute de Robespierre, en juillet 1794, provoqua un réel soulagement. À Niort, les personnages les plus impliqués dans la politique de la terreur démissionnèrent de leurs fonctions ou en furent écartés. La Société Populaire réintégra ses membres qui en avaient été exclus. En Vendée, la Convention abandonna la politique de destruction et négocia avec les chefs insurgés. Des armistices furent signés en février et mai 1795, cependant rompus dès le mois de juillet suivant par les insurgés qui avaient espéré un secours des troupes de la noblesse émigrée.

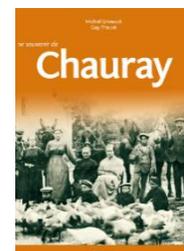
Marie Louise Moreau décéda chez elle le 21 mars 1798. Veuf et sans enfants, Étienne Augustin pensa-t-il retourner aux Épesses ? Les deux chefs insurgés avaient été pris et fusillés en 1796, mais la sécurité n'était pas encore tout à fait revenue en Vendée, encore agitée par les mouvements sporadiques. Un des derniers combats eut d'ailleurs lieu en novembre 1799 dans les bois entre Les Épesses et Le Puy-du-Fou. Surtout, il y avait eu trop de crimes, trop de haine et de rancœurs. Étienne Augustin préféra rester à Niort, ville républicaine et modérée.

Les réfugiés vendéens de Niort se fréquentaient sans doute, comme le font tous les exilés en terre étrangère. C'est sans doute ainsi qu'Étienne Augustin Grimaud avait fait la connaissance de Perrine Marguerite Lucas, venant de Saint-Paul, une paroisse voisine des Épesses où son père était meunier. Peut-être même se connaissaient-ils avant d'avoir été déplacés. Toujours est-il qu'ils se marièrent le 21 octobre 1798. Perrine Marguerite avait 30 ans et Étienne Augustin en avait 36.

Les époux Grimaud logèrent en location rue du Chaudronnier, où naquit Pierre Étienne, leur premier enfant et mon ascendant. Puis ils furent locataires rue du Vieux-Marché. Ce n'est qu'après la naissance en 1803 de leur troisième enfant, André, que le couple acheta une petite maison rue Saint-Gelais. C'était renoncer définitivement à retourner aux Épesses. Les Grimaud étaient niortais et leur nom s'écrivit désormais Grimault, à l'imitation d'autres familles de la ville portant ce nom.



Le château du Puy-du-Fou, incendié par les Bleus en janvier 1794.



Michel GRIMAULT
auteur de : Se souvenir de Chauray

X COMME de Damvix à Saint-Maixent

Lorsque le choix du thème pour le ChallengeAZ 2022 de Génée79 s'est porté sur les migrations, j'ai assez rapidement pensé à une migration temporaire et relativement récente dans ma généalogie. En effet, mes grands-parents maternels vendéens se sont installés en Deux-Sèvres durant près de deux ans dans les années 1930. Je vais donc vous présenter les détails de cette migration mais aussi les préliminaires de cette dernière.

Fernand BOUCHET est né en mars 1912 dans un petit village d'une commune vendéenne, au cœur du marais poitevin : Damvix. Cette commune a la particularité d'être limitrophe de deux départements, la Charente-Maritime sur sa limite sud et les Deux-Sèvres sur sa limite est.

Les parents de Fernand sont fermiers, mais Fernand ne pourra pas perpétuer la profession paternelle de par un problème physique. Au début des années 1920, Damvix érige son monument dédié aux Morts pour la France durant la Grande Guerre. L'emplacement de ce monument est situé en face de l'école des garçons. C'est lors de cette construction que Fernand, s'amusant sur le chantier avec ses camarades, chute et se fracture le tibia droit !

Cette fracture engendre des frais médicaux et chirurgicaux que ses parents ne peuvent pas engager. Le conseil municipal de Damvix, dans sa session du 23 juillet 1922, l'admet aux bénéfices de l'assistance médicale. Fernand doit se faire opérer à l'hôpital de Fontenay-le-Comte. Le coût de cette opération est de 690 francs, le conseil municipal alloue alors aux parents de Fernand une somme de 500 francs pour les aider à payer cette opération chirurgicale « *en raison des circonstances spéciales dans lesquelles s'est produit l'accident* ». Cette aide est délibérée lors de la session du conseil municipal du 15 mai 1923.

À la sortie de l'école, cette impotence pousse Fernand à se diriger vers un métier artisanal, il part donc en apprentissage chez un cordonnier. Au début des années 1930, on le retrouve lors du recensement de la population. Fernand a 19 ans et il est ouvrier cordonnier rue de la Combe à Benet où il est logé par son employeur Maurice BESLY (1876-1962).

Peu de temps après, Fernand est convoqué au conseil de révision de La Roche-sur-Yon en vue de son recrutement militaire. La décision du conseil de révision est son classement dans la seconde partie de la liste de 1932 (*service auxiliaire*) pour le motif d'une impotence fonctionnelle de la jambe droite.

De par sa date de naissance, Fernand est incorporé le samedi 15 avril 1933, avec date effective au jeudi 20 avril au 107^e Régiment d'Infanterie d'Angoulême en Charente comme soldat de 2^e classe.

Il y restera une année et sera renvoyé dans ses foyers à Damvix le jeudi 19 avril 1934, après avoir obtenu son certificat de bonne conduite.

À cette époque, Fernand rencontre sa future épouse, Louise POUVREAU, jeune fille de 18 ans (née en mai 1916) de la commune voisine de Saint-Sigismond. Après la rencontre des deux familles et quelques temps de fiançailles, le mardi 11 juin 1935, Louise et Fernand se retrouvent devant le maire de Saint-Sigismond pour s'unir devant la loi, ensuite ils passent devant monsieur le curé en l'église de cette même commune pour s'unir devant Dieu. Louise a 19 ans, Fernand lui a 23 ans. Petite anecdote, Louise se marie 19 ans jour pour jour après son baptême. Après leur mariage, le jeune couple a décidé de partir s'installer dans les Deux-Sèvres, en périphérie de Saint-Maixent-l'École à environ 50 kilomètres.



Lors du recensement de population du printemps 1936, Louise et Fernand louent une pièce dans une maison dans le village de l'Ouilette près de la Croix Neuve sur la commune de Saivres, mais très proche du centre de Saint-Maixent-l'École. Dans cette maison vit aussi la famille ARMAUDY : les parents Louis 70 ans et Léontine 67 ans, leur fille Yvonne 37 ans et leurs deux petites-filles, Antoinette et Jeanne, 17 et 14 ans.

Fernand a trouvé un emploi chez Roger ALLEAUME (1895-1963) cordonnier au 13 rue Châlons de Saint-Maixent-l'École.

Un an après leur mariage, en juin 1936, Louise est enceinte de plus de six mois et le couple déménage. Ils partent pour le centre de Saint-Maixent-l'École, à une centaine de mètres de l'abbaye. Leur adresse est le 14 Rue Vaclair, au rez-de-chaussée. Une photographie immortalise le lieu.

Suite à la victoire du Front Populaire quelques semaines plus tôt, ce mois de juin 1936 est aussi celui des congés payés pour tous les Français. Louise accouche de son premier enfant le jeudi 27 août, c'est une petite fille qui est prénommée Josette. Les mois passent et le couple décide (*pourquoi ?*) de repartir pour Damvix au printemps 1937. Louise est alors enceinte de quelques mois de son deuxième enfant.

Lorsque le couple s'est installé dans ce secteur, Louise savait-elle que, de nombreuses décennies plus tôt, nombre de ses ancêtres y vivaient ? La plus proche dans le temps, son aïeule à la 8^e génération, Charlotte GIRARD était née en 1712 sur la paroisse de Saivres... Un certain nombre d'ancêtres protestants de Louise s'étaient d'ailleurs unis dans le temple de Saint-Maixent, la plus ancienne union retrouvée dans ledit temple date de janvier 1590, celle de Michel PANOU et Perrette MOUSSET, ancêtres de Louise à la 13^e génération.



Quelques années après leur migration deux-sévrienne, juste après l'Armistice de mai 1945, Louise et Fernand décident de nouveau de migrer. Cette fois-ci la famille (qui compte alors quatre enfants dont ma mère née en octobre 1944) se dirigera vers la Charente-Maritime pour une migration définitive, mais cela est une autre histoire.

Frédéric PONTOIZEAU
blog [De moi à la généalogie](#)

Y COMME Y ALLER, Y VIVRE, Y RESTER...

Né au Breuil de Saint-Christophe-sur-Roc le 10 janvier 1781, Charles est tour à tour journalier, bordier, tisserand ; quant à Marie Renée plus communément appelée Françoise, née à Soignée le 2 février 1784, elle est domestique et vit chez ses parents.

Mariés le 17 novembre 1807 à Saint-Denis – commune qui a fusionné avec la commune voisine de Champdeniers en 1972 – Charles et Marie Renée s'installent au hameau de Soignée, village où je vis aujourd'hui.

Ils y auront 10 enfants, 7 garçons dont 4 survivront et 3 filles, épouses des Prouteau, Rivollet et Bonnin, familles des alentours.

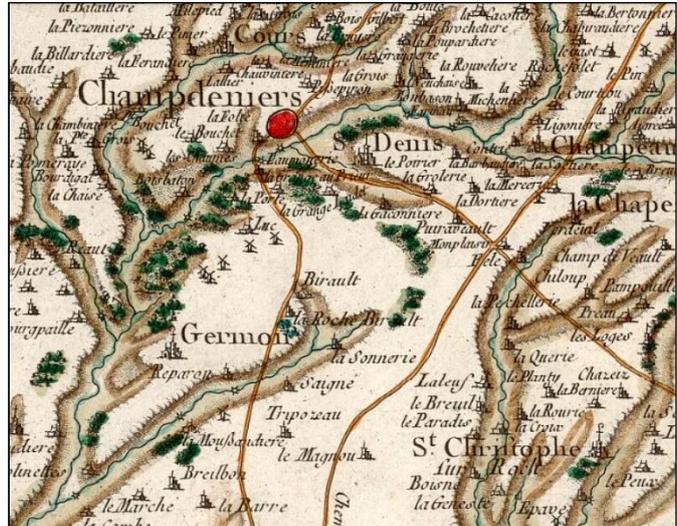
Le huitième de la fratrie né le 20 août 1822 – 200 ans cette année ! – se nomme Pierre Orfrance mais on l'appellera Alphonse, (pouvons-nous suggérer qu'il s'agit peut-être là d'un homophone ?). Cantonnier comme ses frères Louis et Noël-Jean, il se marie à Marie Modeste de Cherveux, fille de poëlier, en octobre 1850.

Soignée-Cherveux par les chemins, c'est rien. Ces deux-là ont dû se rencontrer à une balade, une journée de battage ou une noce peut-être.

Trois des cinq enfants du couple vont naître à Soignée. Pierre, premier né, verra le jour en 1852 à La Saunerie, village proche où vivent Jean et Françoise, oncle et tante des enfants.

Joseph né le 2 septembre 1854 décèdera début 1855.

Rosalie, petite dernière, naîtra sur la commune de Germond, à l'Aumônerie, petit hameau attenant à Champdeniers. Le pont qui enjambe l'Egray à cet endroit sépare les deux communes de Champdeniers et Germond.



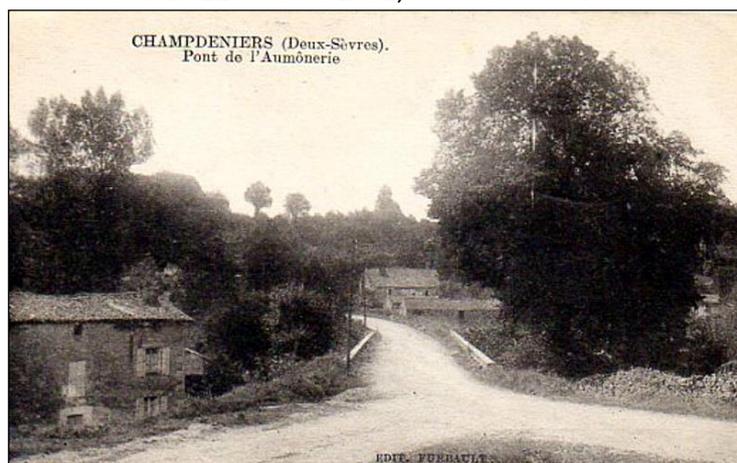
Les garçons qui tous savent lire et écrire seront cantonniers comme leur père, excepté Victor qui voit le jour le 8 mars 1856 et qui pour l'heure travaille comme domestique, jardinier. C'est sur Victor que se porte notre regard ces jours de Challenge.

Il ira probablement comme ses frères à l'école de Saint-Denis, bâtiment édifié sur les recommandations de Louis Tribert, conseiller général et propriétaire du Logis de Puyraveau sur cette commune de Saint-Denis.

Au printemps 1871, un drame survient dans la famille : Alphonse, le père, meurt le 3 avril à Soignée suivi de Louis son frère quelques jours plus tard. 48 et 55 ans...

Le 13 décembre 1877, Victor rejoint, comme son frère Pierre avant lui, le 74° RI en tant qu'appelé, jeune soldat de la classe 1876. Une opportunité, certes pas toujours appréciée mais qui permettait aux jeunes gens de quitter le giron familial et voir un peu de pays.

Caporal le 17 août 1878, il est nommé sergent le 16 octobre 1879. Envoyé en congés le 6 octobre 1881 en attendant son passage dans la réserve de l'armée active, il vit alors avec sa mère et ses frères et sœur à l'Aumônerie de Germond. Le 11 octobre 1882, il est témoin avec son oncle Jean au mariage de



L'Aumônerie de Germond où a vécu la famille, à gauche l'Aumônerie de Champdeniers

son frère Noël qui épouse Françoise de Xaintray, comme lui domestique à la Grange Laidet chez François Belleculée.

Il est clair que Victor ne sera pas cantonnier. Le goût de l'armée, la discipline, l'évasion peut-être et l'opportunité d'apprendre l'ont sans doute séduit.

Son certificat de bonne conduite en main, il est incorporé à la Garde à pied à la Légion de la Garde républicaine suivant décision ministérielle du 27 janvier 1883 ; il prête serment le 24 février 1883 devant le tribunal de première instance de Paris.

Le destin de Victor prend là un tournant décisif.

Il ne sera pas de la noce quatre mois plus tard, lorsque Rosalie épousera Auguste, à Champdeniers avec Pierre et Noël pour témoins.

Il restera à Paris quatre années jusqu'à sa nomination de gendarme à pied à la 3^e Compagnie de la 19^e légion de gendarmerie en mai 1887, affectation qui le conduira le mois suivant à Constantine.

C'est ainsi que notre Saint-Dionysien découvre l'Algérie, au sein d'une caserne de gendarmes. Il vit à Bône, sous-préfecture du département de Constantine qui deviendra plus tard Wilaya Annaba.



Bône, sous-préfecture du département de Constantine

C'est là qu'il rencontre Pascal qui a suivi le même parcours que lui, quelques années plus tôt, à la Garde républicaine puis à Constantine.

Le gendarme à pied corse né à Tolla en 1851 vit là en famille avec son épouse Marie Catherine et leur fille Précieuse, couturière, née le 14 mai 1871 à Ucciani.

La jeune fille n'aura sans doute pas résisté aux yeux bleus du jeune gendarme... La permission de contracter mariage accordée par les autorités militaires, les jeunes gens s'épousent le 7 mars 1888 dans la grande salle de la mairie à Constantine entourés de collègues gendarmes. Point de famille venue des Deux-Sèvres. Les voyages coûtent cher...

Six mois plus tard, le 28 septembre 1888, Pierre, le frère aîné, meurt à Soignée à 36 ans... Victor n'a sans doute pu venir accompagner les siens. Le maigre salaire du jeune gendarme n'y aurait suffi d'autant que Précieuse attend un enfant qui va naître le 16 décembre 1888 dans le quartier Sainte-Anne de Bône, au domicile des parents de la jeune femme. Il portera les prénoms de son grand-père paternel, Alphonse et de l'oncle disparu trois mois plus tôt, Pierre.

La vie s'installe dans et autour de la caserne dans ce décor algérien, tellement loin des Deux-Sèvres. Le petit garçon ira à l'école communale de la rue Petit à Constantine puis au lycée Aumale.

Le 10 août 1894, c'est Marie Modeste, maman de Victor qui meurt chez sa fille et son gendre, Grand' Rue à Champdeniers. Le petit Alphonse n'aura pas connu ses grands-parents paternels.

L'éloignement n'a sans doute pas permis à Victor d'accompagner sa mère et sa famille. Absent au moment de la succession en octobre de la même année, quelle correspondance ont-ils pu avoir tout au long de leurs vies respectives ?

En 1896, Victor passe dans la réserve de l'armée territoriale et obtient la médaille militaire par décret du 27 décembre 1897.

Autorisé à se retirer dans ses foyers en juillet 1903, il se retire à La Calle, au Cap Rosa – quartier de Constantine – en août 1903.



Victor, Précieuse et leur fils vers 1900 à Constantine

Le fils unique dont Victor et Précieuse seront de toute évidence très fiers sera militaire et terminera sa carrière Maréchal de France. Comme ses parents, il s'est marié à Constantine et y a fondé famille.

D'aucuns ont écrit de nombreux ouvrages sur le fils et n'ont pas manqué d'y adjoindre quelques notes sur Victor :

« Le père d'Alphonse Juin, un homme simple, discret et rigoureux, se montre particulièrement attentif à l'avenir de son fils. Pour lui permettre de poursuivre ses études, Victor Juin, placé en retraite de la gendarmerie, continue de travailler. L'ancien gendarme obtient une place d'appariteur au tribunal de commerce

« ... sous son modeste uniforme, était un homme de grande clarté de vues et de jugement sûr. Lecteur passionné, il s'était formé lui-même, il avait beaucoup appris dans les livres sur lesquels il était constamment penché. Il était parvenu à une grande culture, à une véritable érudition, dont restaient surpris tous ceux qui l'approchaient. » (2)

Précieuse mourra à Constantine boulevard Victor Hugo le 1^{er} juin 1939, suivie de près par Victor le 28 novembre 1940, leur fils étant à cette époque prisonnier de guerre, incarcéré à la forteresse de Königstein.

Sont-ils restés en terre algérienne ?

Nous n'avons à ce jour aucune information sur le lieu de sépulture de Victor et Précieuse.

Début des années 90, c'est un des arrière-petits-fils de son frère Noël qui inaugurera la place du Maréchal Alphonse Juin à Champdeniers, place précédemment appelée Place de la République.

Claudy GUERIN & Jacqueline TEXIER

Un remerciement particulier à Brigitte Snejkovsky pour son aide précieuse.

Histoire et patrimoine des gendarmes – Benoît Habermusch – SHD (1)

GAMT : Association généalogique Algérie Maroc Tunisie

Général Chambe : Le maréchal Juin, duc du Garigliano 1983 (2)

Histoire des communes des Deux-Sèvres – Val de Sèvre – Maurice Poignat – Michel Fontaine éditeur

Musée de la gendarmerie – Melun

Sœurs Clarisses de la Visitation – Tarascon

Carte Cassini

Cartes postales – Collection personnelle

Z COMME ZINGREAU

C'est ainsi que le notaire Pierre Duguet de Québec orthographe le patronyme de Charles Gingreau (Gingra en patois poitevin) lors de son contrat de mariage passé le jeudi 17 octobre 1675 avec Françoise Amiot. Du côté de l'époux sont présents son frère Sébastien Gingras, arrivé au Canada quelques années avant lui et le beau-père de celui-ci. La famille de Françoise Amiot y est installée depuis plus longtemps, on signale sa présence dès 1636. C'est une famille originaire de Picardie, et en s'alliant avec cette famille, Charles Gingras entre dans une famille au "statut considérable", car "le fils aîné est interprète pour les Jésuites, le cadet est marchand, bourgeois et notable de Québec, et le père Mathieu Amiot est sieur de Villeneuve et a acquis au fil des ans de nombreuses propriétés foncières".

Mais revenons à Charles Gingras. Parti de Saint-Michel-le-Cloucq, bourgade vendéenne, il est arrivé dans sa nouvelle patrie très certainement en 1669, et "engagé" il doit faire ses "trente-six mois". Un "engagé" est un émigrant sans ressources qui ne peut payer les frais de sa traversée et donc signe avec un "passeur" ou "engagiste" un contrat par lequel il promet de le servir aux colonies pendant trois ans. Le passeur avait droit de disposer de son engagé et aussi de le céder à un tiers selon son gré ! Les engagés pour la Nouvelle-France étaient en majorité des laboureurs (à bœufs ou à bras) au service des seigneurs car il y a déjà plus de cinquante seigneuries concédées au Canada au XVII^e siècle. Le 22 septembre 1671, il se rend chez le notaire accompagné de Jean Juchereau, sieur de Maur et seigneur du Cap-Rouge, qui lui concède une terre de trois arpents de front (175 mètres) le long du fleuve Saint-Laurent, sur trente arpents de profondeur (1 755 mètres) soit une surface de 30 hectares avec droits de pêche et de chasse. De plus, il consent à payer au seigneur les seize livres et six sols de cens et rentes que lui devait le premier concessionnaire de la terre de qui il obtient une promesse de vente par billet le 19 juillet 1670. Ce détail nous révèle que les trente-six mois de Charles Gingras lui laissaient du temps libre puisque dès 1670, il peut faire " les essouchements sur sa nouvelle terre ".

Quand Charles Gingras se marie, le mardi 5 novembre 1675, il est âgé de trente-quatre ans et Françoise Amiot en a seulement quinze ! Mais à cette époque, les filles se mariaient très jeunes et c'est en partie ce qui explique les familles nombreuses au Canada. Douze ans après leur mariage, les époux Gingras ont six enfants. Huit autres petites têtes se succéderont dans le berceau familial, une couronne de quatorze beaux bijoux. Notons en passant une faible mortalité chez les Gingras. Alors que les morts de nourrissons et de jeunes enfants étaient fréquentes au XVII^e siècle, pas un seul des quatorze enfants de Charles et Françoise ne mourra au berceau !

Charles Gingras est installé aux Roches-Saint-Augustin de la seigneurie de Saint-Maur et Raymond Gingras, généalogiste reconnu au Québec, leur descendant à la huitième génération est fier de dire que "la terre ancestrale fut occupée par un descendant de 1671 à 1965, soit durant huit générations ! " Avec Françoise, ils auront donc une nombreuse descendance !

Il n'en est pas de même pour son frère Sébastien qui meurt jeune, à 50 ans, dont la descendance s'éteint "dans les mâles à la troisième génération".

Actuellement, il est impossible de dénombrer les Gingras en Amérique du Nord avec précision. Du Canada aux États-Unis, on arrive à un estimé d'environ 20 000 personnes du nom de Gingras : 12 000 au Québec, 3 000 dans les provinces canadiennes et 5 000 aux États-Unis. Bien sûr, le patronyme s'est transformé, américanisé et l'on trouve des descendants qui se nomment Gingraw , Gangrow , Jangraww , Jangrow , Gangraww...



Sur la terre ancestrale de Saint-Augustin, cette maison fut bâtie par Félix Gingras vers 1840.

Le nom de Gingras a été honoré un peu partout en Amérique du Nord, particulièrement au Québec pour rappeler le souvenir d'une famille pionnière ou en l'honneur d'un cousin plus célèbre. Aujourd'hui, le nom Gingras est gravé sur des édifices et désigne des routes, des rues et avenues, des montagnes, des lacs... Le hall Gingras de la Faculté de médecine de l'Université Laval (Sainte-Foy) fut nommé en 1972 en souvenir d'un ancien doyen, le docteur Rosaire Gingras. En 1856, le bureau de poste Gingras desservait les citoyens de la nouvelle paroisse de Saint-Apollinaire.



La petite stèle qui existe toujours, a été érigée sur la terre lors du grand rassemblement familial de 1960

Quand Raymond Gingras, généalogiste, a voulu rechercher des cousins de France, il s'est adressé aux Gingreau de Boismé. Mais le grand handicap à Boismé, c'est qu'il n'y a pas d'archives avant 1800 car pendant les guerres de Vendée, les colonnes infernales de la Révolution française commandées par le général Westermann ont brûlé le bourg et ses archives le 3 juillet 1793. Cependant, on a pu retrouver les années 1629 à 1664 échappées des flammes. Seront-elles utiles, nous le verrons plus tard !

La grande question reste : les Gingreau de Boismé ont-ils des liens avec les émigrés au Canada ? Rien ne peut le prouver. Les Gingreau de Boismé descendent tous du même ancêtre : Janvier Valentin, décédé le 3 octobre 1803 à 65 ans, mais là s'arrêtent nos connaissances. Cependant, j'ai envie de vous livrer trois indices qui me font réfléchir :

- Sur les registres de Boismé échappés de 1629 à 1664, aucun nom Gingreau ne paraît, où est cette famille à cette époque-là ?
- Raymond Gingras qui ne s'intéressait pourtant qu'aux mâles de la famille a correspondu avec une de mes tantes religieuses, sans doute par respect pour son état, pendant quelques années car celle-ci s'était fait connaître et lui avait indiqué que sa congrégation avait de nombreuses communautés au Québec. Ainsi, il lui a envoyé la liste de tous ses parents, ancêtres, qui ont embrassé la vie religieuse, nombreux sont-ils et avec des responsabilités à chaque génération ! On y trouve d'ailleurs trois prélats et lui-même a trois tantes religieuses ! À Boismé, point de tout cela, à part la famille de mon grand-père Henri Gingreau qui eut sept enfants, un fils et six filles dont les trois plus jeunes partirent au couvent ! Y a-t-il dans certaines familles des aspirations qui se perpétuent de génération en génération ? À chacun de se faire une opinion.

- Enfin, dernier indice, il y a une vingtaine d'années, à la dernière page de La Nouvelle République que nous recevons quotidiennement, un article sur trois colonnes a attiré mon attention. On y parlait d'un dénommé Gingras, Canadien, escroc notoire, qui avait sévi sur la Côte d'Azur... Comme quoi tous les Gingras ne sont pas des saints. Il y avait sa photo d'identité et ce qui m'a frappée, c'est son visage, sa ressemblance avec un de mes cousins germains Gingreau : même coupe de visage et même implantation des cheveux au-dessus du front...

Voilà, nous ne savons toujours pas si nous descendons d'une même lignée. Raymond Gingras est décédé il y a deux ans, et il a voulu que ses cendres reposent en terre poitevine. On peut le retrouver dans le cimetière de Saint-Michel-le-Cloucq d'où sont partis ses ancêtres : en 1659 pour Sébastien, et en 1669 pour Charles.

P.S. Je me suis servie du livre qu'a fait éditer Raymond Gingras "*Charles Gingras et Françoise Amiot*" ses ancêtres directs, envoyé à cette tante religieuse dont j'étais la filleule et j'ai aussi pioché dans un petit topo qu'a écrit un cousin par alliance Georges Grellier qui s'intéresse toujours beaucoup à la question et qui est marié à une petite-fille d'Angeline Gingreau de Boismé bien sûr !

Jeannette CHESSE

Z COMME ZOOM SUR LA MIGRATION DE LA FAMILLE PRUNIER AU TEXAS EN 1842

Le Cercle généalogique des Deux-Sèvres a accueilli [les 11 et 12 octobre 2022 Janell B.](#), une généalogiste américaine venue à notre rencontre pour remonter la branche de ses ancêtres, Pierre PRUNIER et Félicité TETRON, partis de Gâtine vers le Texas au milieu du XIX^e siècle. Voici les informations transmises par Janell : « *Pierre, fileur ou tisserand de laine, Félicité, sage-femme, et leurs enfants quittent le port du Havre en novembre 1842 à bord du navire Ebro, à destination de Galveston Texas. Pierre a déclaré avoir des fonds de 1 000 francs sur le manifeste. Le voyage était le premier d'une longue série dans le cadre d'un accord conclu par Henri Castro avec la République du Texas pour installer des citoyens français sur des concessions de terres dédiées. L'entreprise était connue sous le nom de colonie de Castro.* »

Quelques informations sur le TEXAS et Henri CASTRO :

Événements de l'histoire du Texas

-1824 : Le Mexique devient République. La province du Texas est réunie à celle de Cohahuila.
 -1827 : Les États-Unis font une offre pour acheter le Texas.
 -1833 : Le général Santa Anna devient président de la République mexicaine.
 -1835 : Les hostilités armées entre Mexicains et Texans commencent en septembre de cette année.
 -1836 : Le 1^{er} février, le général Santa Anna entre au Texas à la tête d'une armée de 8 000 hommes environ. Le 2 mars, le Texas se déclare indépendant du Mexique. Le 6 mars, le fort Alamo est pris par les Mexicains. Le 21 avril la bataille sur les bords de la rivière Jacinto donne l'avantage aux Texans ; le général Santa Anna est arrêté ; il signe l'armistice et ordonne le retrait de ses troupes. Le 1^{er} septembre, le général Houston est élu président de la nouvelle République. La Constitution est adoptée et **la ville de Houston créée.**



-1841 : **Vote d'une loi concédant 640 acres de terre à chaque chef de famille et 320 aux célibataires** ayant immigré avant le premier janvier 1842. Sam Houston est élu à nouveau président de la République.

-1842 : On passe des contrats avec des candidats européens dans le cadre de la colonisation du Texas ; l'un d'eux est **Henri CASTRO**.

-1845 : Le 29 décembre, le Texas devient le vingt-huitième État de la Confédération des États-Unis.

-1846 : Le Mexique et les États-Unis se brouillent au sujet de la démarcation de la frontière du Texas ; la guerre commence sur les bords de Rio Grande et se termine au Mexique. La paix est signée en 1848.

Henri CASTRO (1786 - 1865) comte, armateur et consul général de France dans la République du Texas, fut le fondateur le 1^{er} septembre 1844 de la ville de Castroville (Texas). Né en 1786 à Bayonne, dans une famille juive d'origine portugaise, il fait la connaissance de Bonaparte à l'âge de 19 ans lorsque le gouverneur des Landes lui demande d'accueillir Napoléon, dont il va devenir membre de la garde impériale. En 1813, il épouse Amelia Mathias, une riche héritière puis part pour les États-Unis dans les années 1820 et se fait nommer consul de France dans la ville de Providence, dans l'État du Rhode Island puis prend la nationalité américaine en 1827.

Il obtient en 1842 le don de terres demandé à Sam Houston, président de la nouvelle République du Texas. Sur les 271 000 acres de terres reçues, Castro en obtint 38 000 pour son compte propre, sous réserve de réussir l'opération. Les territoires qui lui avaient été concédés étaient situés le long de la rivière Medina, 30 km à l'ouest de San Antonio.

Son premier navire chargé de 144 immigrants, l'Ebro, part du Havre le 2 novembre 1842 et arrive au Texas le 1^{er} janvier 1843 : **c'est le navire qui emmènera Pierre PRUNIER, sa femme et ses quatre enfants**. Et plusieurs autres suivront.

Les célibataires avaient 128 hectares, les couples le double. Sous réserve d'avoir construit une maison, de cultiver six hectares, d'y résider, chacun devenait propriétaire. CASTRO aurait introduit en tout près de 2100 colons au Texas, ce qui en fait le second contributeur au peuplement après Stephen F. Austin.

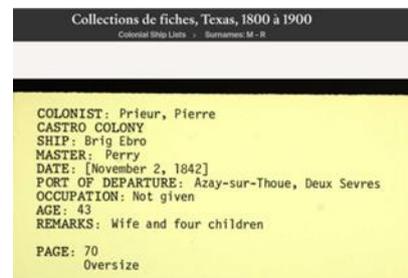
Le recrutement des colons

Pendant qu'Henri CASTRO s'occupait des questions d'organisation, des agents furent chargés de démarcher des gens. Ils ratissèrent d'abord la région parisienne, puis plusieurs régions françaises en vantant les bienfaits de l'état du Texas avec les perspectives pour les contractants de pouvoir bénéficier d'une nouvelle vie.

Les premiers colons recrutés venaient essentiellement des départements de la Meuse, du Doubs, de la Haute-Saône et de la région parisienne. Mais il y eut aussi des Limousins tels les frères Grégoire et Joseph DELAROCHE, arrivés à la Nouvelle-Orléans le 19 février 1841. Grégoire avait entendu parler de ce projet de colonisation lors d'un de ses déplacements professionnels à Paris [1]. Ils rejoignirent Galveston et s'y installèrent sommairement pendant plusieurs mois. Les deux frères se joignirent ensuite au premier groupe de colons arrivés en janvier 1843.

Il y eut nos Deux-Sévriens (la famille PRUNIER/TETRON en 1842 et la famille CHEBRET/TETRON en 1846). Pour quelles raisons, les PRUNIER sont-ils partis ? Difficile à savoir. Ils ne manquaient pas de moyens. Pierre PRUNIER avait affermé une maison à L'Absie en octobre 1842, juste avant de partir. Les documents de succession/inventaire/testament de Marie GARON, mère de Félicité et Jeanne TETRON, montrent qu'elle avait prêté aux deux couples la somme de 2 200 francs.

Mais pour des raisons de stratégie (il valait mieux s'éloigner de Paris et de ses détracteurs), et aussi parce que le gouvernement du Texas se plaignait de l'extrême pauvreté des premiers immigrants, CASTRO décida ensuite de porter sa campagne dans l'est de la France. Il rechercha en priorité des gens du monde rural mieux habilités à faire fructifier la terre texane. Les agents recruteurs quadrillèrent alors les départements du Rhin et y trouvèrent du répondant : *« Parmi toutes les causes d'ordre national et local ayant pu provoquer les départs des Alsaciens, le climat de lassitude, de désarroi et de*



pessimisme qui, au fil des années, a englué les gens dans un marasme épais, a pesé lourdement dans la balance ».

Le départ

En 1842, les émigrants à destination de l'Amérique choisirent de préférence Le Havre, car la distance était plus courte et donc le prix moins élevé que pour se rendre dans les ports de Hollande ou de Belgique. *« Des scènes de charrettes, chargées d'ustensiles de cuisine, de nourriture et d'enfants - décrites par des écrivains et reproduites par des peintres-, ont pu frapper l'imagination de plus d'un migrant alsacien, éveillant en lui le désir d'aller voir ce pays, tant vanté par les Européens qui y avaient déjà débarqué. »*

Les candidats du projet de colonisation partaient pour l'aventure. Contrairement à d'autres qui se rendaient dans des endroits déjà habités et aménagés, les immigrés allaient vers des territoires pratiquement vierges de toute civilisation. Manquant d'informations, peu de gens se doutèrent dans quelle galère ils allaient s'embarquer. *« Pour certains, la traversée s'avéra fatale et plus d'un corps, n'ayant pu résister à la fatigue et à la privation, fut livré à la mer par le capitaine de bord. »*

L'arrivée sur la terre texane

Selon plusieurs ouvrages, après un voyage exténuant, les passagers de l'Ebro", arrivés à destination à Galveston le jour du Nouvel An 1843, ne purent cependant débarquer que le 9 janvier. Le mauvais temps avait rendu l'accostage très difficile.

« Pour les premiers immigrants de Castro, la surprise fut grande, lorsqu'ils apprirent que le plus gros du périple restait encore devant eux. Au bout d'une semaine d'attente, une goélette les mena jusqu'à Lavaca Bay. L'endroit était encore très primitif et peu accueillant. Un voyage par voie de terre, de plus de cent cinquante milles, pour atteindre San Antonio de Bexar, fut une nouvelle peu réjouissante pour ceux qui avaient pensé trouver rapidement un lieu d'ancrage sécurisant. Le climat humide provoquait fièvres et maladies chez beaucoup. Accrochée à l'idée de devenir propriétaires au Texas, une partie d'entre eux, cependant, continuait bravement le voyage au rythme des chars à bœufs. Ainsi donc, après un voyage de soixante-quatorze jours en mer et le débarquement à Galveston, les immigrants furent surpris par le spectacle qui s'offrait à eux : des maisons ressemblant davantage à des hangars qu'à des demeures bourgeoises comme ils avaient pu en voir dans les ports en Europe, de vastes citernes en bois ou en briques qui, par temps sec, servaient à recueillir l'eau de pluie, des rues bordées de lauriers-roses et d'arbres odoriférants. »

Quelques familles, comme celle de Pierre PRUNIER, devant les difficultés qui s'annonçaient, avec de plus des incidents avec les indiens à la frontière du Texas, préférèrent aller à Houston pour attendre les développements plutôt que d'endurer de nouveaux voyages.

Castroville fut finalement fondée en 1844. Pendant le premier siècle de son existence, l'alsacien était parlé dans les maisons, les magasins et les tavernes. Aujourd'hui, seule une moitié des résidents de la ville, appelée parfois la « *Petite Alsace du Texas*, peuvent prétendre par leur origine descendre des premiers colons du temps d'Henri CASTRO. Une grande partie de la ville a été déclarée District historique national afin de préserver l'architecture caractéristique de type alsacien d'une douzaine de maisons et de magasins avec leurs toits en pentes, notamment la maison Steinbach, une bâtisse à colombage construite en Alsace au XVII^e siècle et transportée au Texas en 1998.



Quel avenir pour la famille PRUNIER ? La famille PRUNIER s'installa à Houston : la famille y est recensée en 1850.

Recensement fédéral des États-Unis de 1850 pour Perine Prunier
Texas > Harris > Houston

Age	Sex	Color	Profession	Value	Real Estate
20	M	W	Labourer	100	France
21	F	W			
22	M	W			
23	F	W			
24	M	W	Labourer	100	France
25	F	W			

Des documents de famille issus d'un arbre sous Ancestry montrent que les 640 acres que Pierre reçut comme « chef de famille », arrivé avant le 15 février 1847, lui furent attribués le 8 septembre 1851 et que le 22 novembre 1854, Pierre vendit sa terre dans la colonie à Justin CASTONIE, de Galveston, pour 200,00 \$.

En 1858, Pierre PRUNIER, laboureur/fermier, fait sa déclaration d'impôts : il loue des terres irriguées, possède 80 têtes de bétail, mais pas de chevaux ni d'esclaves !

ASSESSMENT
MADE for the year 1857, by Charles H. ...

NAME	LAND	VALUATION	TAXES	REMARKS
Pierre Prunier	640 acres

The State of Texas, } No. 3213
COUNTY OF MEDINA, } Acres 640
THIS IS TO CERTIFY THAT Pierre Prunier
appeared before me, Commissioner, appointed by virtue of "an act to perfect land titles in Castro's Colony," and made oath that he was introduced into Texas previous to the 15th day of February, A. D. 1847; by H. Castro, according to a contract signed between them in virtue of the Colonization Contract of said H. Castro with the Government of Texas, and also proved the facts by two respectable witnesses; and the said Pierre Prunier being the head of a family and at the time of his migration, is entitled to six hundred and forty acres of land. To be excepted out of any vacant lands within the limits of said colony.
Given under my hand and Official Seal at Castville, this 8th day of September A. D. 1851.
Justin Castonie
Com. &c.

Le couple Pierre PRUNIER X Félicité TETRON a eu une grande descendance aux États-Unis ; de nombreuses photos en attestent sur des arbres Ancestry. J'ai retenu celle de la famille Albert WEIMAN et Marie Molly PRUNIER, leur petite-fille et arrière-grand-mère de Janell.



Sources :

- [1] « Adélaïde et moi » de Daniel-Dujardin-Sadowy – Édition L'Harmattan.
- [2] « ... Et parmi les pionniers du Farwest il y avait des Alsaciens » de Jeannine Erny via Internet
- [4] « Émigration alsacienne aux États-Unis 1815-1870 – Chapitre VIII les Alsaciens, Henri Castro et le Texas » Nicole Fouché, Éditions de la Sorbonne
- [5] « Castro's Colony Empresario Development in Texas 1842-1865 » by Bobby D. Weaver, Texas A&M University Press
- [6] Documents/Photos sur Ancestry dont Arbre C_McClimon et documents sous Familysearch.

Monique BUREAU

SOUVENIRS DU DEUXIÈME SEMESTRE 2022



Le deuxième semestre 2022 a été très actif pour le Cercle généalogique. Il a débuté avec la présence de notre stand lors de la fête du pain du « Chaleuil » à la ferme de Chey à Niort le 4 septembre.

Les séances d'initiation ont été nombreuses. Nous en avons organisé quatre en partenariat avec les AD : à Beaussais-Vitré le 1^{er} octobre (photo), à Niort le 17 octobre, à Reffannes le 19 novembre et à Échiré le 2 décembre.



Nous sommes allés à la rencontre des généalogistes hors du département. Nous étions présents les 8 et 9 octobre à Cissé dans la Vienne (photo) pour des rencontres généalogiques organisées par le CGP et au Mans (Sarthe) les 19 et 20 novembre pour les 50 ans du CGMP.



Nous avons accueilli les 11 et 12 octobre une généalogiste américaine, Jannel Blue, à la recherche de ses ancêtres. Monique vous a raconté ces deux riches journées sur notre blog. Elle est ici devant la maison de ses ancêtres à la Babinière d'Azay-sur-Thouet.

Nous avons participé du 11 au 14 octobre à 4 séances de lecture de textes généalogiques tenues dans le cadre de « Terre de lectures » de la MDDS. Les textes que nous avons choisis et présentés ont été lus par l'acteur Christophe Baillargeau à Coulonges-sur-l'Autize (photo), Champdeniers, Viennay et Saint-Jean-de-Thouars.



Pour finir, notre administrateur Jean-Philippe Poignant a fait une conférence le 26 octobre aux Archives départementales des Deux-Sèvres sur les prémices des guerres de Vendée. Sa prestation a été très appréciée par un public nombreux et attentif.

